

Au rythme du port

Réal Brisson et Jacques Mathieu

Numéro 1, hors-série, 1987

Québec, fleuron du patrimoine mondial

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6733ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brisson, R. & Mathieu, J. (1987). Au rythme du port. *Cap-aux-Diamants*, (1), 25–None.

AU RYTHME DU PORT

par Réal Brisson* et Jacques Mathieu**

Durant tout le Régime français, le Saint-Laurent a constitué l'axe primordial de la Nouvelle-France. La colonie aura un premier réseau routier seulement en 1735. Jusque-là, les échanges avec l'extérieur et entre les zones peuplées de l'écoumène laurentien se font par la circulation maritime.

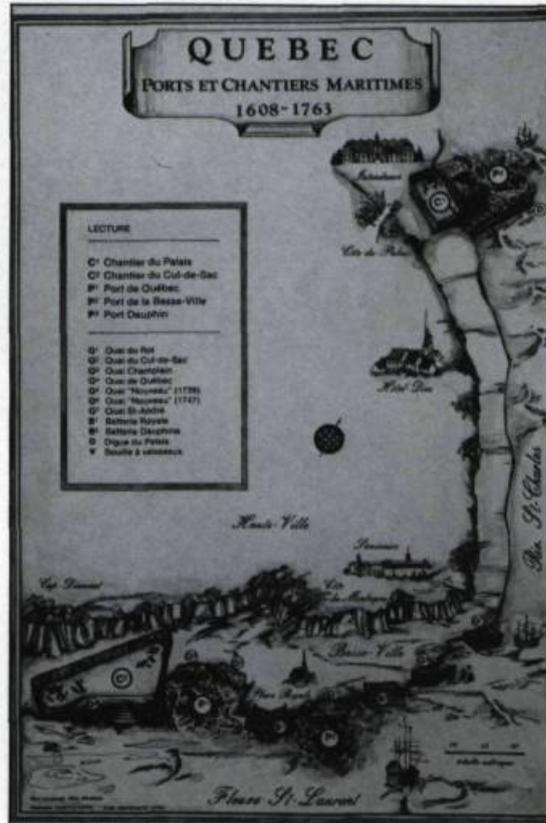
Québec a la particularité d'être un port de haute mer enfoncé à l'intérieur du continent. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la colonie dépend presque totalement de la marine: la flotte marchande assure son progrès économique tandis que la marine de guerre garantit son rempart de défense avancée. L'exportation des fourrures, l'importation des produits nécessaires à la vie des Européens en Amérique, l'exploitation des pêcheries, l'expansion à l'intérieur du continent mobilisent une quantité importante de navires et d'embarcations. On dénombre une centaine de bâtiments de mer dans les rades de Québec presque tout au long du XVIII^e siècle.

Place forte et capitale administrative de la Nouvelle-France, Québec s'impose comme la grande ville portuaire du Canada aux XVII^e et XVIII^e siècles. La répartition professionnelle de la population de la basse-ville reflète la prédominance de l'activité maritime et commerciale. Principalement les gens de la mer, les ouvriers des quais et de la construction navale, mais aussi les fournisseurs de produits destinés aux équipages des vaisseaux et les hommes d'affaires vont se partager cet espace économique et modeler l'image de la cité maritime.

Réseau portuaire de la basse-ville

Au début du XVIII^e siècle, la population de Québec compte à peu près 1 900 habitants. La basse-ville déborde déjà sur son flanc oriental le long de la rivière Saint-Charles jusqu'au Palais de l'Intendant. Dans la haute-ville, peu peuplée, sont localisés surtout les édifices de l'administration, les lieux de culte et les maisons des communautés religieuses, au-delà desquels s'étendent de vastes pâturages sur des espaces élevés et plats. Toutefois, la majorité des ménages québécois sont regroupés autour des trois ports de la basse-ville qui longent le fleuve depuis l'Anse-des-Mères, sous le Cap-aux-Diamants, jusqu'à l'intérieur de la Saint-Charles.

Le port le plus en amont est appelé le Cul-de-Sac. C'est le principal port de Québec et aussi le plus



Les chantiers, délimités par des clôtures, servent surtout à la construction de bâtiments à fort tonnage. Les particuliers y fabriquent des goélettes, des brigantins et des frégates commerciales, laissant à l'État l'initiative de construire des corvettes, des flûtes et autres vaisseaux de guerre. Chantiers, ports et quais de Québec sous les Régimes français. (Rech. et conception: R. Brisson; réalis.: F. Auger et S. Patry).

ancien. Il sert à la fois de parc maritime aux bâtiments qui s'y rangent en file, hiver comme été, et de chantier-hôpital de la colonie pour les travaux de radoub et de carénage. Au mécontentement des autorités, il devient au XVIII^e siècle le dépotoir maritime de la ville et un cimetière de vaisseaux.

En 1747, le Cul-de-Sac est converti en chantier de construction maritime. Une partie importante de l'espace réservé habituellement au port est alors absorbée par l'industrie navale du roi. Les autorités coloniales ambitionnent d'y faire construire de gros bâtiments de guerre.

Les artisans maritimes installés non loin du port de Cul-de-Sac (ou port de Québec) bénéficient du voisinage d'un deuxième port qui donne également sur le Saint-Laurent. Localisé approximativement entre les batteries Royale à l'ouest et

*Historien

**Professeur d'histoire, Université Laval



C'est dans les rues avoisinant le port du Cul-de-Sac que se concentre le plus gros îlot d'artisans maritimes et de matelots. Le Cul-de-Sac. Détail du cartouche d'une carte de J.-B. Franquelin, vers 1685. (Archives nationales, Paris).

Dauphine à l'est, devant la Place royale, il sert principalement de lieu de mouillage pour les plus gros bâtiments de commerce, et surtout de port de débarquement des marchandises. Il est généralement désigné comme le port de la basse-ville. C'est à cet endroit qu'accostent les chaloupes et les canots chargés de denrées pour l'approvisionnement du marché de la Place royale. Les « cageux » destinés à la construction et aux bois de chauffage y sont également laissés, ce qui gêne parfois la circulation portuaire.

Dans les périodes de grande affluence, on utilise un troisième port situé sur la rivière Saint-Charles non loin du Palais de l'Intendant. Appelé indifféremment le port Dauphin ou le port Saint-Nicolas, ce lieu de mouillage offre aux bâtiments, surtout après l'érection d'une digue en 1733, un abri sûr contre les vagues et vents violents d'automne.

Ces trois petits ensembles portuaires forment le territoire de pratique privilégié des artisans maritimes tout au long du Régime français. Ils attirent une nombreuse clientèle en raison de la variété des activités professionnelles reliées à la construction de navires.

L'activité professionnelle au quotidien

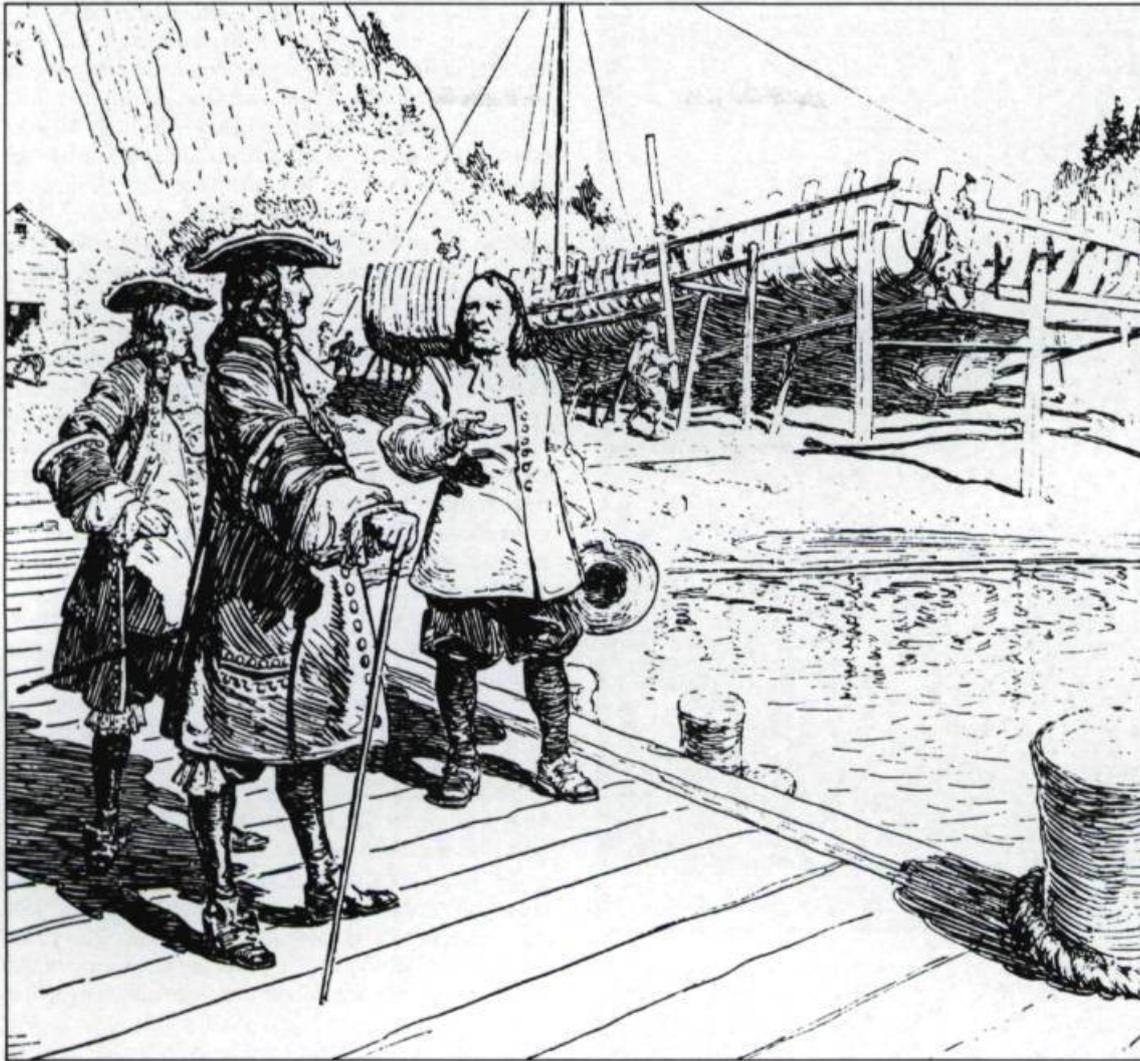
Ces zones portuaires grouillent d'une forte activité (radoubs, carénages, déchargements, etc.), souvent conditionnée par le rythme des marées. Par contre, sur les chantiers du roi, les ouvriers des quais besognent de l'aube au crépuscule, entrecoupant leur journée de 14 heures, durant l'été, d'un repas et de quelques casse-croûte. Le souper se prend à la maison. L'hiver, la durée du jour détermine le temps passé sur le chantier.

Deux fois par jour, à l'arrivée et au départ, un « écrivain » fait l'appel des quelques centaines d'ouvriers travaillant au chantier. Le son d'une cloche marque, le matin, le début des activités et, par intervalles tout au cours de la journée, les périodes de travail et de repos. Il est permis aux ouvriers de fumer la « pipe à capuchon » à l'heure des repas, à la condition d'être éloignés d'au moins 100 pieds des hangars et des vaisseaux en construction.

Durant le jour, seuls les ouvriers ont accès au chantier; ils y sont même confinés. On les surveille de près. Les chantiers français de construction navale comptent à l'époque parmi les plus stricts de toute l'Europe et la tendance des autorités royales à recourir aux mêmes mesures en milieu colonial a pu rendre les ouvriers moins coopératifs. L'artisan répond mal au sifflet du contremaître. Il est accoutumé à travailler dans de petites unités, dans le secteur privé, avec des proches et des connaissances. Il se fait une réputation d'ouvrier individualiste qui s'absente souvent, même si cela peut lui coûter jusqu'à quatre livres d'amende, plus que le salaire d'une journée. Plusieurs finissent même par désertier le chantier du roi.

Les professions maritimes comportent un caractère paradoxal. Elles assurent des honoraires élevés et un statut professionnel enviable en milieu de travail mais non un statut social correspondant. Les périodes de chômage, fréquentes et parfois longues, écartent toute possibilité d'enrichissement. De fait, les conflits militaires entraînent invariablement la fermeture du golfe, la chute du commerce et la cessation des activités maritimes. De plus, l'absence d'une clientèle prestigieuse permanente freine l'accession à un rang social plus élevé.

L'ouvrier maritime s'en remet souvent à sa famille qui lui assure travail et protection. Cette solidarité se traduit par une forte hérédité professionnelle. Ainsi, grâce à leurs stratégies et à leur volonté d'alliance, cinq ou six familles de charpentiers de navires, toutes originaires de la seigneurie de Beauport en banlieue de Québec, se sont accaparées les marchés de bateaux et ont occupé les territoires de pratique, tant urbain que rural, pendant tout le Régime français.



Gravure de C.W. Jefferys, qui représente l'intendant Talon inspectant un chantier de construction navale au pied du Cap-aux-Diamants. (Archives publiques du Canada).

Dans l'entreprise privée, le secteur maritime se définit par la longue période d'apprentissage, le respect des jours fériés et religieux par l'embauteur, les petits groupes de travail sur des chantiers dispensés, l'habileté manuelle, la polyvalence professionnelle et la grande autonomie du maître artisan dans l'organisation de son temps et l'exécution de ses tâches.

Du port à la place d'affaires

Tout au long des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, l'occupation de la zone portuaire a été caractérisée par la variété autant que par la complémentarité des métiers reliés à l'activité maritime. Pourtant, deux quartiers bien distincts émergent du petit ensemble portuaire de la basse-ville: le secteur Champlain, formé des rues Desmeulles, Champlain et Cul-de-Sac, et le secteur Notre-Dame, regroupant les rues à l'est de la Place royale.

Depuis le XVII^{ème} siècle, deux groupes professionnels visiblement différents se partagent cette section de la capitale. Les recensements de 1681,

1716 et 1744 attestent que les rues situées à l'ouest de la Place royale abritent des matelots, des charpentiers, des artisans de la mer et des «sans métiers». Du côté est, les rues Saint-Pierre, Notre-Dame et quelques autres accueillent principalement les marchands, les officiers et d'autres membres de l'élite professionnelle. Selon des contemporains, les propriétaires du secteur Notre-Dame ont de bonnes maisons de pierre à deux ou trois étages. Par contre les ouvriers maritimes du secteur Champlain habitent des baraques de bois. Le très grand nombre de logements lucratifs dessert la clientèle mobile et instable (émigrants, engagés, journaliers, matelots) de cette section ouest de la capitale.

En périphérie de ces deux quartiers excentriques se trouve une petite zone tampon, formée par la Rue-de-l'Escalier et la Côte-de-la-Montagne. On y trouve des artisans dont la production est vraisemblablement destinée à la clientèle prestigieuse des «gens de qualité» de la haute-ville: plusieurs perruquiers et tailleurs, des boutonniers, des couteliers et des orfèvres.

En l'absence de corporations professionnelles établies dans la colonie, l'artisan maritime canadien s'en remet à sa famille ou parenté qui lui assurent travail et protection. Charpentiers maritimes canadiens. Gravure de 1705, rebaussée de couleur. (Les Collections de l'Université Laval, Centre muséographique).



Détail d'une gravure de Richard Short montrant la frégate *Le Québec* mise en chantier en 1756 au chantier naval royal du Cul-de-Sac. L'arrière du bâtiment fait face au fleuve car c'est de cette manière que la mise à l'eau était effectuée. (Archives publiques du Canada).



En 1795, soit une bonne génération après la Conquête, le clivage est non seulement professionnel mais ethnique. D'après le recensement de la même année, les anglophones, qui forment 120 ménages sur une possibilité de 402 dans la basse-ville, ont choisi surtout le secteur de la Place royale comme habitat. Avec l'implantation des anglophones dans la zone portuaire, l'ancienne Place royale devenue Place du marché sera progressivement mais complètement transformée.

Le siège et la chute de Québec en 1759 avaient entraîné une importante émigration francophone vers la campagne. Une bonne partie de l'ancien secteur commercial de la basse-ville passait alors en de nouvelles mains. Ce sont ces marchands et les autres agents commerciaux qui vont alors convertir le petit ensemble portuaire en une véritable place des affaires. En effet, les emplacements avantageusement situés près de l'eau sont très tôt acquis par des intérêts anglais: le site de la batterie royale, au bout de la rue Sous-le-Fort, les contours du port de Québec à proximité de l'ancien chantier du Cul-de-Sac et tout le long du fleuve, dans la section sud de la rue Saint-Pierre, où se trouvent d'anciens quais appartenant à des particuliers. Les marchands Grant, Stuart et d'autres arrivants s'établissent d'abord où il est possible d'aménager de nouveaux quais. À courte distance, ils construisent des maisons mais surtout des magasins, des hangars et des entrepôts. Ils occupent les lieux de forte circulation où s'effectuent le débarquement de passagers et le transbordement de marchandises.

Au début du XIX^{ème} siècle, le clivage anglophones-francophones se fait sentir autant dans la localisation géographique que par l'occupation professionnelle. Majoritairement, les francophones occupent les fonctions artisanales et traditionnelles (navigateurs, pêcheurs, charpentiers, forgerons, gens de «tout métier» et des services), laissant aux anglophones, alors disséminés partout dans la basse-ville, les professions à vocation commerciale surtout, mais aussi militaire et administrative (négociants, officiers, boursiers, courtiers et fonctionnaires). Capital et pouvoir reviennent à ces derniers. Les nouveaux maîtres, anglophones ceux-là, ont remplacé les précédents.

Sous leur gouverne, la basse-ville garde la réputation enviable de premier lieu d'échanges et d'affaires de la colonie. Ce dynamisme commercial favorise un développement sans précédent de l'industrie navale et portuaire canadienne et permet à Québec de se hisser parmi les grands ports coloniaux de la première moitié du XIX^{ème} siècle. ♦



Québec rue du pont de glace en 1830. Aquarelle de J.P. Cockburn. Au premier plan on aperçoit un groupe de gens près d'une buvette que l'affiche identifie «Tavern Keeper». (Royal Ontario Museum, Toronto).

DOMESTIQUER L'HIVER

par Laurence Lamontagne*

Les premiers hivers

Après plus de 350 ans, nous sommes passés d'une culture européenne à une culture québécoise. Celle-ci encore empreinte de nos origines, porte en elle les multiples mutations que lui a imposées le climat.

En ce coin de terre nommé Québec, les premiers arrivants implantés au pied du Cap-aux-Diamants se sont vus confrontés aux exigences particulières de l'hiver. Ils se sont heurtés à un milieu naturel différent de celui qu'ils connaissaient déjà. Leur acclimatement a été long.

Si, comme le dit le vieil adage, «partir c'est mourir un peu», arriver au pays de la Nouvelle-France a été pour plusieurs se diriger vers une mort certaine. Des vingt-neuf personnes cantonnées à Québec en 1608, seulement neuf survivent encore le printemps venu. L'histoire avait des précédents: Jacques Cartier lors de son hivernage à Québec avait, lui aussi, perdu quelque vingt-cinq hommes.

À la fois pénible et long, l'acclimatement à l'hiver se prolonge jusqu'au XVIII^e siècle. Le père

Charlevoix, dans son *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, le confirme en ces mots: «Aussi n'ai-je jamais passé l'hiver dans ce pays que je n'aie vu apporter à l'hôpital quelqu'un, à qui il fallait couper des bras et des jambes gelés».

Satisfaire les besoins élémentaires de survie

Ces vingt-neuf hommes de Champlain arrivés en 1608 et voués à un destin tragique logent à l'Abitation, bâtiment qui, dans sa forme finale, comportera trois corps de logis bordés d'une galerie. Dès ses débuts, l'Abitation constitue un poste de traite puisque Québec, avant d'être voué à la colonisation, se veut un comptoir pour les marchands de fourrure. Au pied du Cap-aux-Diamants, Champlain ajoute, en 1618, des bâtiments nouveaux, destinés aux hivernants; ces hommes de traite, grands profiteurs de l'hiver, entreprennent leurs longs voyages pendant la froide saison. Ils représentent les pires sujets d'enracinement (ils sont

* Chercheur, Institut québécois de recherche sur la culture.



«Canadiens en Raquette allant en guerre sur la neige». Gravure de I. B. Scotin tirée de Claude Charles Le Roy Bacqueville de la Potberie, (Histoire de l'Amérique septentrionale... Paris, Nion et Didot, 1722, vol. 1, p. 51).

engagés pour deux ou trois ans) mais, en contrepartie, les meilleurs cas d'adaptation au climat.

Quand enfin Québec accueille des pionniers prêts à développer la colonie, des maisons parsèment le paysage jusqu'à former une petite agglomération. Même celles qui sont faites de bois n'offrent point de véritable résistance au froid, mais les maisons de pierre présentent un coefficient d'efficacité encore plus faible. De fait, la pierre garde le froid et l'humidité; dans la petite ville naissante, le bris de joints a plus d'une fois occasionné l'affaissement de pans de murs complets.

Les voies de communication

Construite au pied, puis étiré au sommet du cap, Québec tisse peu à peu ses voies de communication. La Côte-de-la-Montagne, qui conduit à un fort flanqué au faite et destiné à protéger le territoire, devient le premier chemin reliant la basse à la haute-ville. Les institutions religieuses et administratives s'installent ensuite dans la partie haute, ce qui oblige à construire un réseau de communication plus élaboré que les premiers sentiers distribués çà et là à travers champs. Avec la nomination d'un grand voyer, au cours du XVIII^{ème} siècle, le tracé comme l'entretien des chemins est réglementé. De façon générale, on prévoit une largeur suffisante pour les voitures d'hiver. De l'église Notre-Dame – la basilique actuelle – à l'Hôtel-Dieu, le grand voyer René Robineau de Bécancour prévoira, en 1681, un



Marché de la haute-ville devant la Basilique Notre-Dame de Québec par «un froid de canard». Dessin de W.O. Carlisle, publié par Chapman and Hall, Londres, 1873. (Archives de la ville de Québec).

chemin de 36 pieds de largeur afin que les personnes, chevaux et traîneaux puissent aller et venir facilement.

Des ordonnances, dont celles de l'intendant Dupuy en 1727, incitent les habitants de la ville et de la région avoisinante à battre le chemin à l'aide de leurs bestiaux après chaque chute de neige. En outre, les habitants qui s'amènent à la ville pour vendre leur bois de chauffage doivent aplanir à la pelle les cahots formés par le passage de leur voiture.

Malgré ces consignes, il n'en demeure pas moins ardu de circuler entre la basse et la haute-ville.

fermés pendant l'hiver. L'activité économique ne s'éteint pas pour autant et, les jours de marché, même pendant les froids intenses, citadins et ruraux se regroupent autour d'étals où s'entremêlent les divers produits de la ferme. Viande gelée, volailles pendues à des piquets ou traverses de bois, briques de lait vendues à la livre, poissons piqués droit dans la neige, tout ces produits composent un éloquent tableau hivernal.

Le pont de glace qui, par les rudes hivers, relie Québec à l'autre rive du fleuve, offre également le spectacle d'une intense activité. Des coupeurs de glace s'affairent à tailler leurs pièces, des ouvriers saisonniers aplanissent et balisent le tracé,



Encore en 1749, le naturaliste Pehr Kalm écrit au sujet de la Côte-de-la-Montagne: «L'hiver, lorsque le sol est glissant, ce chemin subit, dit-on, de nombreux dommages du fait de ceux qui en effectuent la descente, et c'est aussi tout un art difficile que de réussir cela sans déraper un certain nombre de fois...» Un second témoin de l'époque, le comte de Colbert Maulevrier, dans son *Voyage dans l'intérieur des États-Unis et au Canada* renchérit: «la ville étant sur le penchant d'une montagne vous ne faites que grimper ou descendre et les rues ne sont qu'une glace. On est obligé de s'armer de fers à glace comme les chevaux».

L'activité économique

À mesure que la colonie se développe, Québec se dote de magasins et boutiques habituellement

des transporteurs véhiculent les voyageurs tandis que les livreurs transportent leur marchandise sur leurs traîneaux bas tirés par des chiens. Comme la loi sur les débits de boisson ne s'applique pas sur le fleuve, les taverniers saisonniers profitent de ce «no man's land» créé par les glaces pour installer leurs buvettes.

L'urbanisation

Les changements liés aux progrès de l'urbanisation, au XIX^{ème} siècle, engendrent une organisation structurée, particulièrement des voies de communications hivernales. Leur prise en charge par le Comité des chemins incite la population à exiger un meilleur entretien des voies existantes, et notamment des parcours d'hiver, sorte de tracés saisonniers «protégés» par la coutume.

Gens balayant la glace sur le fleuve Saint-Laurent. J.-E. Livernois, 1894. (Archives de la ville de Québec).

Le pont de glace, en raison des multiples activités qui s'y déroulent, fait l'objet d'une vive controverse quand, pour améliorer le transport entre les deux rives du fleuve, on procède à la mise en service de bateaux passeurs. D'un commun accord, Québécois et Lévisiens s'opposent au démantèlement de leur traditionnelle voie de communication, tant et si bien que le maire de Québec en vient à placer des policiers sur les bateaux pour veiller à restreindre leur trajet et, par là même, éviter le bris des glaces qui soudent le pont.

La Presse, qui suit l'affaire de près, rassure ses lecteurs en ce 23 janvier 1885: «*Le pont de glace vis-à-vis la ville est très solide, y écrit-on, et l'on a traversé à pied toute la journée, de Québec à Lévis. Une voiture a même traversé cet avant-midi*».

Plus la ville se développe, – Québec, qui comptait 8 900 habitants en 1765, en regroupe près de 60 000 en 1871 – plus s'étend l'espace habité et avec lui le milieu ouvrier, souvent pauvre ou

démuni pendant l'hiver. Quelques métiers saisonniers pallient temporairement le chômage mais, de façon générale, la misère et la pauvreté s'installent sournoisement dans les familles ouvrières.

Ententes tacites avec l'hiver

Les épidémies, les gripes et diverses maladies consécutives à des carences alimentaires ou encore au froid imprégnant des habitations à peine chauffées ne sont pas sans rappeler, en plein XIX^{ème} siècle, les problèmes d'adaptation des premiers arrivants logés dans l'Abitation de Champlain et autour.

L'acclimatement, des premiers temps de la Nouvelle-France jusqu'au seuil du XXI^{ème} siècle, aura été un long et pénible apprentissage finalement achevé par la conclusion d'ententes tacites avec l'hiver. Une accoutumance qui s'est fait sans répit: dans toute son histoire, Québec connut à peine trois hivers sans neige persistante. ♦

De l'Amérique française à la Francophonie nord-américaine Québec toujours au centre...



Le Secrétariat permanent des peuples francophones est un organisme québécois fondé en 1981 dont le rôle est de favoriser le rapprochement entre la société québécoise et les communautés francophones du continent et de mettre en valeur l'expression nord-américaine de la culture et de la langue française dans un contexte de francophonie internationale.

129, Côte de la Montagne
Québec, QC
G1K 4E6

LE REGARD DES ARTISTES

par Micheline Huard*

La publication de guides touristiques, de carnets de voyage ou de notes personnelles de voyageurs fait connaître, depuis plus d'un siècle, la ville de Québec aux habitants d'outre Atlantique. Ces écrits, souvent illustrés, rendent compte des aspirations ou des préjugés de leurs auteurs. Il nous faut lire l'histoire de cette ville et de ses fondateurs à travers les représentations que nous ont laissées maints artistes itinérants, dont les oeuvres, reflètes des conceptions artistiques européennes, ont contribué à créer l'image de marque de Québec. Aussi nous nous sentirons parfois étrangers à notre ville, devant des représentations du port de Québec proches des «veduti» (vues) italiennes du XVIII^e siècle ou devant la basse-ville utopique d'Ogden Wood et d'Habermann.

Nous vous proposons donc de redécouvrir ici la vieille capitale par les yeux des artistes qui l'ont visité ou qui y ont séjourné. Oublions pour quelques instants le Québec des cartes postales récentes et faisons, à l'aide de ces artistes, le périple d'hier à aujourd'hui pour découvrir cette cité que Xavier Marmier décrivait en 1860 dans un style coloré: «ville de guerre et de commerce perchée sur un roc comme un nid d'aigle et sillonnant l'océan avec ses navires, ville du continent américain, peuplée par une colonie française, régie par le gouvernement anglais, gardée par des régiments d'Écosse, ville du moyen-âge par quelques-unes de nos anciennes institutions et soumise aux modernes combinaisons du système représentatif, ville d'Europe par sa civilisation, ses habitudes de luxe et touchant aux derniers restes des populations sauvages et aux montagnes désertes, ville située à peu près à la même latitude que Paris, et réunissant le climat ardent des contrées méridionales aux rigueurs d'un hiver hyper-



Cette gravure publiée en 1683 à Paris montre comment certains artistes manipulent la perspective afin de simplifier la vue. (Coll. Yves Beauregard).

boréen, ville catholique et protestante où l'oeuvre de nos missions se perpétue à côté des fondations des sociétés bibliques, où les Jésuites bannis de notre pays trouvent un refuge assuré sous l'égide du puritanisme britannique.»

Cette citation, où apparaissent les contrastes qui vaudront à Québec sa renommée, donne le ton à cette investigation artistique qui nous réserve bien des surprises.

* Historienne de l'art.



Peintre-topographe de l'armée britannique, Thomas Davies détaille ici les édifices avoisinant le terrain d'exercices militaires. Le style épuré et précis illustre le caractère descriptif utilisé par ces artistes-officiers. Thomas Davies, *La Place d'Armes à Québec*, 1789. (Musée des Beaux-Arts du Canada, Ottawa).

Vision européenne

Sous le Régime français, les premières impressions de Québec parviennent à la mère-patrie sous forme de rapports gouvernementaux, de lettres échangées entre les maisons-mères de communautés religieuses et des récits de voyageurs. Les *Relations des Jésuites* forment le premier des témoignages acheminés en France. Par la suite, les descriptions du père Charlevoix, de Lafiteau et de Lahontan – une littérature extrêmement détaillée et parfois accompagnée d'illustrations – permettent de connaître l'état de la colonie à ses débuts. Le nombre très restreint d'artistes venus au Canada au cours de cette période et la rareté de l'imagerie portant sur Québec ont conduit les artistes européens à élaborer leurs représentations de la ville à partir de ces textes et à laisser leur imagination en combler les lacunes.

Ces vues peu réalistes comportent certaines distorsions de la perspective qui simplifient la représentation d'un site ou d'un détail architectural.

En effet, nombre d'entre elles présentent sur un seul plan, à la manière d'une carte géographique, la morphologie du terrain et les bâtiments qui s'y élèvent. Les artistes privilégiés ont souvent la lisibilité du sujet au

détriment du respect des règles de l'art. Parmi ces vues fictives ou utopiques, celles de François-Xavier Habermann témoignent notamment d'une imagination exubérante: elles donnent à la ville une allure typiquement européenne, avec de larges avenues bordées de bâtiments imposants.

L'influence du Régime anglais

À partir de la Conquête en 1759, l'arrivée de topographes de l'armée britannique modifiera quelque peu le mode de représentation et influencera l'évolution de l'imagerie. À l'académie militaire de Woolwich en Angleterre, les officiers de l'artillerie ou du génie reçoivent une formation poussée en dessin et en art du paysage. Les professeurs y enseignent, à des fins strictement militaires, la technique de l'aquarelle qui permet



Cette représentation de Québec n'a de réel que le titre. Elle démontre à quel point cette imagerie fut tributaire de l'imagination ou encore de l'absence d'informations précises des artistes, qui illustraient parfois la ville sans jamais y avoir mis les pieds. François-Xavier Habermann, *Vue de la basse-ville à Québec, vers le fleuve Saint-Laurent*. (Coll. privée).



James Peachy, *vue de Québec*, 1794. (Archives publiques du Canada).



Certains peintres-topographes ont privilégié des vues plus intimistes, tout en décrivant avec exactitude les édifices importants de la ville. James Pattison Cockburn, *La procession de la Fête-Dieu à Notre-Dame de Québec en 1830*. (Photo: Musée du Québec).

de reproduire rapidement et avec peu de matériel des relevés architecturaux et topographiques précis et détaillés. Cette technique, au départ considérée uniquement comme un moyen de réaliser des esquisses ou des croquis préparatoires, fut bientôt reconnue en Europe comme un art en soi.

Les peintres-topographes qui introduisent cet art au Canada stimulent, par leur habileté et l'abondance de leur production, l'engouement des dilettantes pour l'aquarelle. Parmi ces peintres-topographes de talent, tous hardis voyageurs, quelques aquarellistes féconds nous ont légué des vues de Québec et de ses monu-



Dans cette autre illustration de la place du marché vers 1830, William Bartlett y confirme son appartenance au mouvement pittoresque. Le traitement des personnages et de l'environnement met en valeur le site en lui donnant un caractère romantique. William Bartlett, *«The Market Place»*. (Gravure de N.P. Willis, *Canadian Scenery Illustrated*, Londres, 1842).



T.G. Marlay, *«Market Place», Québec, 1831*. Eau forte tirée de Mary Allodi, *Les débuts de l'estampe imprimée au Canada* (Royal Ontario Museum, 1980).

ments. La facture soignée de leur oeuvre dénote une connaissance très sûre de la composition et de la perspective. Les plus connus de ces artistes sont: George Heriot, James Pattison Cockburn, James Duncan et Thomas Davies. Leurs illustrations, pour la plupart gravées en Angleterre et insérées dans des livres ou des articles portant sur Québec et le Canada, comporteront maints exemples de l'utilisation de stéréotypes en vigueur en Angleterre. Dans leurs oeuvres, la végétation ne présente souvent aucune correspondance avec les essences locales. Par ailleurs, le choix des emplacements et le traitement du sujet cherchent à rendre compte du caractère exceptionnel, dramatique ou même exotique de la nouvelle colonie.

Dans ces illustrations de la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle et du début du XIX^{ème} siècle, Québec apparaît aux Anglais dans toute son étrangeté, avec ses Indiens cotoyant les citadins, avec sa neige et son fleuve gelé, ses monuments et ses édifices dotés déjà d'une longue histoire.

Le mouvement pittoresque

Les peintres voyageurs et les topographes ne seront pas étrangers ou indifférents aux mouvements artistiques de leur pays d'origine. Ils introduiront au Canada, vers le début du XIX^{ème} siècle, le mouvement pitto-



De conception romantique, mais plus respectueuses des réalités locales, les oeuvres de Joseph Légaré, moins stéréotypées que celles des peintres anglais, ouvrent la voie à une nouvelle approche du paysage canadien. Joseph Légaré. L'incendie du faubourg Saint-Jean, le 28 juin 1845. (Photo: Eugène Kedl, Musée du Québec).

resque, qui devait connaître une grande popularité auprès des amateurs. Empreint de romantisme, le vocabulaire formel de ce mouvement exploitait le côté sensationnaliste des sites. Les artistes usaient volontiers de ciels mouvementés, du fleuve déchaîné, d'édifices en ruines ou noyés dans la brume pour présenter Québec d'une manière théâtrale, saisissante et imposante. À l'aide de ces moyens picturaux, ils dramatisaient la scène et la rendaient évocatrice.

L'un des artistes les plus connus et les plus copiés de cette école fut sans contredit le paysagiste itinérant William Bartlett. Ses illustrations, tout comme celles des nombreux artistes étrangers venus à Québec, firent l'objet d'une large diffusion et permirent aux Anglais d'outre Atlantique de rêver d'un pays dont l'exotisme captivait leur esprit romantique.

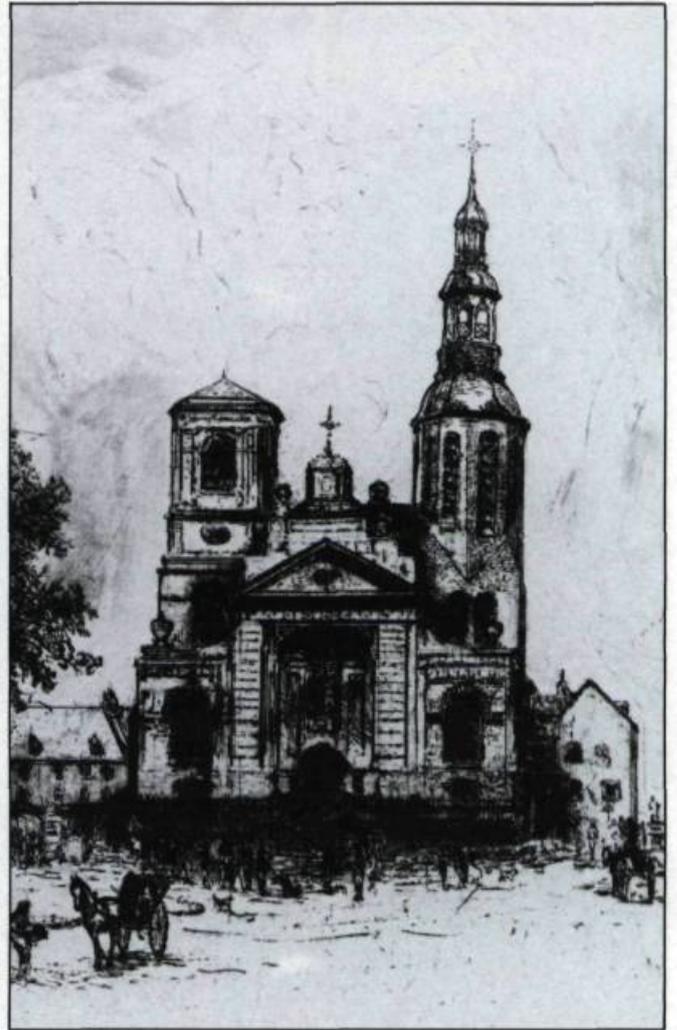
En littérature à la même époque, les récits de voyages du Nouveau



Ce site, déjà fort exploité depuis le XVIII^{ème} siècle, démontre les changements stylistiques de la production typiquement canadienne. On y sent l'influence du mouvement académiste français. Charles Huot, Québec vue du bassin Louise, s.d. (Photo: Patrick Altman, Musée du Québec).



Ce fusain d'Herbert Raine nous rappelle les dessins de Victor Hugo dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Le foisonnement de lignes réalisées d'une main sûre et rapide, par Herbert Raine, contribue à mettre l'embase sur l'aspect délabré de ce secteur déjà surpeuplé. Herbert Raine, *Little Champlain Street, Québec*. (Photo: N. Bazin, Musée du Québec).



Le point de vue très frontal ne contribue guère à renouveler l'image du lieu. L'aspect stéréotypé de l'oeuvre et le traitement conventionnel des motifs suggèrent une vision de Québec devenue avec le temps une «ville carte postale». Ivan Neilson, *La Basilique de Québec, 1916*. (Photographie: Christian Laforce, Musée du Québec).

Monde se firent de plus en plus nombreux: Basil Hall écrira *Travels through the Canada and United States in 1816 and 1817*; pour sa part, N.P. Willis présentera en 1842, *Canadian Scenery*, Anne Jameson produira *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* en 1835 et Joseph Bouchette, un Canadien, publiera en 1815 *Description topographique du Bas-Canada*.

L'Âge d'or de l'imagerie québécoise

Au XIX^{ème} siècle, la peinture et la littérature rendent compte d'une nouvelle approche et d'un souci de

représentation des réalités culturelles et géographiques de Québec. Il est vrai que les artistes du pays vont ouvrir la voie à une production davantage canadienne. Le premier paysagiste de cette génération sera Joseph Légaré. Celui-ci abandonne progressivement les stéréotypes et respecte le caractère particulier du paysage local en évitant ainsi de masquer la réalité comme l'avaient fait les artistes anglais auparavant. Le choix de ses sujets comme les incendies des quartiers Saint-Jean Baptiste et de Saint-Roch démontre d'ailleurs cet intérêt pour une imagerie moins superficielle.

Dès le début des années 1860, la photographie envahit le marché des vues de Québec. Les Livernois et Vallée, notamment, contribueront à leur popularité. Après 1880, ce sujet de prédilection qu'est Québec connaîtra une diffusion encore plus large dans des périodiques tels le *Canadian Illustrated News* et *Le Monde illustré*.

Les aspirations culturelles du peuple canadien-français au milieu du XIX^{ème} siècle, se caractérisent par un retour à la mère-patrie. Nos artistes iront se ressourcer aux prestigieuses écoles françaises et introduiront au pays les nouveaux mouvements artistiques, tels l'académisme,



Au cours de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, les sites favoris des artistes changent. Ils privilégient des endroits moins touristiques et la recherche picturale empiète sur la valeur patrimoniale et historique du sujet. Maurice Cullen, *l'Anse des mères*, 1904.
(Photo: L. Chartier, Musée du Québec).



Les gravures contemporaines de Québec exploitent volontiers les sites plus touristiques de la Vieille Capitale. Simone Hudon, *Le Chateau Frontenac à Québec*, tiré de: *Au fil des côtes de Québec*, par Simone Hudon, 1967. (Archives de la ville de Québec).

l'impressionnisme et le fauvisme. Cette jeune génération, loin de se plier inconditionnellement aux nouvelles tendances artistiques, adaptera les principes de cet enseignement à une production canadienne fortement figurative et davantage conservatrice. Le Québec des Pilot, Cullen et Morrice, révélera l'apport européen et perdra de sa saveur documentaire, pittoresque ou exotique. Dès lors, les monuments, les marchés, les édifices seront le lieu et le motif où les jeux de lumière, les contrastes de formes et de couleurs viennent concurrencer l'objectif premier qu'est la mise en valeur du site. Le fossé se creuse peu à peu entre le motif privilégié par l'artiste et le mode d'expression.

Plus récemment, des graveurs tels Ivan Neilson et Simone Hudon ont

contribué à perpétuer la popularité de la vision romantique de Québec qui nous a été transmise par les artistes du XIX^{ème} siècle. Cette imagerie conventionnelle, mettant en valeur les sites les plus pittoresques de la vieille cité de Champlain, se détache toutefois au plan artistique d'une certaine vision de Québec entachée d'une réputation de «ville carte postale». Les vues reproduites en série ou aquarellées à la hâte ont cessé d'évoluer. Les vues du Chateau Frontenac, du vieux port, du bureau de poste n'ont guère changé depuis Herbert Raine, peintre romantique anglais de la fin du XIX^{ème} siècle. À suivre l'itinéraire proposé par les artistes depuis la fin du XVIII^{ème} siècle, Québec apparaît rétrospectivement comme une ville qui n'a cessé de susciter le rêve et de captiver l'imagination. ♦



Photographie de G.W. Ellisson, vers 1870. On voit la porte Saint-Louis à l'intérieur des fortifications. À noter son étroitesse et le corps de garde qui la surplombe. (Coll. Paul Montminy).

SOUS L'EMPRISE DE LA PLACE FORTE

par Marc Lafrance*

Érigées sur un site exceptionnel, coiffant une falaise et dominant le fleuve Saint-Laurent, les fortifications de Québec encerclent la haute-ville sur une distance de trois kilomètres et offrent un parcours privilégié. Ce caractère pittoresque des fortifications, ce pourtour qui offre de superbes coups d'oeil en ont fait un attrait touristique dans le passé et un facteur déterminant en faveur de leur conservation. Mais les murs de Québec témoignent aussi éloquemment de l'histoire militaire et urbaine de Québec.

On y retrouve, comme nulle part ailleurs en Amérique du Nord, un ensemble défensif urbain classique caractérisé par la géométrie du flanquement, la défense en profondeur et l'adaptation à la topographie et à l'ensemble urbain. Au delà de l'art militaire, les fortifications de Québec témoignent aussi du phénomène de la place forte entre le XVIII^{ème} et le XIX^{ème} siècle. Au coeur de cet ensemble, la citadelle a tout pour servir d'ultime

recours à la garnison britannique. Sa conception même permet d'avancer l'hypothèse que ses constructeurs, en une époque troublée, songeaient autant à se défendre contre une éventuelle révolte des Québécois que contre une attaque américaine.

Partout dans le Québec intra muros, on ressent cette présence militaire qui domine la ville. Les places d'armes, les esplanades, les artères militaires, les secteurs de casernement et d'entrepôt de munitions et tout l'attirail d'artillerie des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles sont autant de vestiges qui rappellent un passé urbain rythmé par le tambour.

Dès la fondation de Québec, des ouvrages militaires s'avèrent un complément indispensable à

* Historien, Parcs Canada.

l'établissement des Français. Sur le plan technique, les fortifications du comptoir ne constituent que des ouvrages rudimentaires, construits rapidement pour répondre aux besoins essentiels. Ces fortifications révèlent des éléments de l'art militaire européen alors en transition. L'Abitation, érigée par Champlain en 1608, rappelle les châteaux forts médiévaux en ce que la structure est à la fois un logement, un magasin pour les vivres et un réduit pour la défense avec ses murs verticaux élevés. On y retrouve néanmoins des facteurs nouveaux tels qu'adaptés aux châteaux forts au milieu du XVI^{ème} siècle pour permettre le tir d'artillerie. Ce que Champlain nomme des «pointes d'éperons», situées au-devant du fossé et du mur vertical, ressemblent aux boulevards du XVI^{ème} siècle aménagés devant les murailles des châteaux forts.



La ville de Québec en 1709. Deux enceintes protégeaient la ville à cette époque. Celle des Beaucaours, érigée en 1693, peut être identifiée à partir de la Redoute du Cap-aux-Diamants (h) tandis que l'enceinte de Levasseur de Néré construite de 1700 à 1706 rejoint le demi bastion de Joubert (v). Tiré d'un recueil de plans de l'Amérique Septentrionale publié à Paris en 1759. (Archives publiques du Canada).

La métropole s'en mêle

Ce n'est cependant qu'à compter de 1700 que la métropole prend sérieusement des moyens pour faire de Québec une place forte. Entre 1700 et 1720, Québec occupe une place de premier ordre dans la stratégie de défense de la colonie. Malgré des déboursés considérables de la métropole pendant ces années, des conflits internes minent les bonnes intentions. Le vaste chantier que fut Québec entre 1700 et 1720 ne produit qu'un système de défense incomplet et inadéquat, un véritable dédale d'ouvrages temporaires et permanents, d'ouvrages isolés et de retranchements, résultat de trois projets différents. L'expérience provoque aussi une réaction de la métropole qui refuse, à partir de 1721, de compléter le système défensif de Québec. Le Conseil de la Marine considère plus approprié de fortifier Montréal et Louisbourg, la première ville étant située plus près de l'arrière-pays et des fourrures et la seconde, à proximité des bancs de pêche. Durant le quart de siècle suivant, l'ingénieur Chaussegros de Léry présentera coup sur coup toute une série de projets pour fortifier Québec

mais ses efforts seront vains. Le nouveau ministre de la Marine, Maurepas, conçoit une politique de défense davantage fondée sur la réalité géographique et économique. La forteresse de Louisbourg et les difficultés de navigation que présente le fleuve Saint-Laurent deviennent le rempart de Québec.

Pourtant, la capitulation de Louisbourg en 1745 déclenche un climat de panique collective à Québec, et le gouverneur Beauharnois, sans attendre l'avis de la métropole, autorise la construction d'une nouvelle enceinte revêtue de maçonnerie. Cette enceinte, érigée suivant les plans de Chaussegros de Léry, ferme définitivement la ville du côté de la campagne et intègre des composantes d'enceintes antérieures. Elle se situe néanmoins beaucoup plus à l'ouest de l'enceinte de Beaucaours (1693) et permet ainsi l'expansion de la ville. L'enceinte de 1745 comporte aussi ses lacunes, comme certains flancs qui sont vus depuis des hauteurs plus à l'ouest, mais il faut tenir compte du fait que cette fortification a été érigée à la hâte dans la crainte d'une attaque imminente. Cela explique d'ailleurs l'effort de l'ingénieur pour intégrer des anciens travaux du début du XVIII^{ème} siècle. À l'époque du siège de Québec, cette fortification fera l'objet de critiques acerbes de la part des officiers français et notamment de Montcalm. Ils avaient raison en ce qu'une partie du parapet et du chemin couvert n'était pas terminée, mais leurs critiques quant à l'adaptation de l'enceinte au terrain et quant aux qualités géométriques du tracé ne sont pas fondées. Les déficiences de l'enceinte de Québec ne furent pas la cause de la capitulation de 1759. D'ailleurs, James Murray, responsable de la défense de Québec en 1760, saura utiliser le rempart de Chaussegros de Léry et résister au siège du maréchal de Lévis. De même en 1775, l'enceinte de Québec détournera l'attaque des Américains sur ce front.

Entre 1620 et 1665, Québec connaît toute une succession d'ouvrages militaires qui prennent la relève de l'Abitation. Ces fortifications, le fort Saint-Louis sur la crête de la Montagne érigé en 1620, la deuxième habitation de Champlain flanquée de tourelles (1623), quelques batteries et des réduits intégrés aux principaux édifices de la ville, comme les monastères et les églises, constituent toujours des ouvrages rudimentaires et des expédients et témoignent de la précarité du comptoir et de la ville naissante qui ne compte qu'environ 600 habitants en 1665, à l'apogée des guerres iroquoises.

Québec demeura en effet ville ouverte jusqu'en 1690: suite à la chute de Port-Royal en Acadie, on érige alors, à la hâte, une enceinte composée de onze redoutes ou tours reliées par des palissades en vue de protéger la ville d'un coup de main mené à partir des hauteurs d'Abraham, endroit où l'accès à la ville est le plus facile. Voilà la

première d'une série d'enceintes qui seront érigées à Québec entre 1690 et 1745 pour fermer la ville.

Les buts d'un système de défense

Pour comprendre l'intention des ingénieurs de l'époque, il faut s'arrêter un instant sur la topographie de Québec. Déjà en 1690, Québec comporte deux quartiers distincts: la basse-ville, qui longe la berge du fleuve sur une étroite bande de terrain, et la haute-ville, érigée sur le promontoire qui se dresse au-dessus. La basse-ville ne jouit d'aucune protection naturelle. Malgré les nombreux projets ambitieux des ingénieurs français de construire des travaux défensifs portuaires reliés à l'extension et au réaménagement du parcellaire urbain de la basse-ville, celle-ci ne sera protégée que par différentes batteries construites à proximité de l'eau, comme la batterie Royale érigée en 1691.

La haute-ville, par contre, profite d'une défense naturelle sur deux de ses trois côtés, à cause de l'escarpement abrupt de plus de 90 mètres de hauteur vis-à-vis le Cap-aux-Diamants. Grâce à cette situation, elle ne requiert que l'installatin de batteries à différents endroits pour surveiller le fleuve et d'une muraille pour se prémunir contre l'escalade. Mais, le côté ouest de la ville s'ouvrant sur une campagne où un ennemi peut conduire un siège, il faut y construire un rempart classique. Défendre la haute-ville d'un éventuel siège ennemi de ce côté devint donc la préoccupation majeure des ingénieurs à Québec.

L'attaque contre Québec en 1690 par l'amiral Phips et sa flotte de la Nouvelle-Angleterre introduit en permanence, chez les administrateurs coloniaux, la crainte d'un siège à l'européenne. Plusieurs solutions respectant tant bien que mal les préceptes du génie militaire classique seront mises de l'avant. En 1693, une deuxième enceinte selon les plans de Josué Boisberthelot de Beaucours est érigée pour remplacer l'ouvrage temporaire de 1690. Il s'agit d'une enceinte de terre revêtue d'une palissade et entrecoupée de bastions à oreillons. L'ouvrage de Beaucours s'inspire du «premier système» de Vauban quant aux proportions qu'il donne au tracé de la ligne magistrale, mais se montre par contre techniquement imparfait en fonction de la topographie de Québec. La plupart des ouvrages du corps de la place sont enfilés ou vus à revers depuis différentes hauteurs à l'extérieur de l'enceinte.

Au tour des conquérants

Au lendemain de la Conquête, les vainqueurs britanniques sont confrontés à de nouveaux impératifs de défense. Pendant les années 1760-1775, ils appréhendent non seulement une tentative de la France pour récupérer sa colonie

mais aussi un soulèvement de la population francophone. Devant la situation financière difficile de la Grande-Bretagne, il n'est pas question de consolider le système de défense de Québec. Tout au plus prend-on les précautions nécessaires pour conserver la place. Une idée domine cependant: construire une citadelle. L'enceinte de la ville, jugée inadéquate, est pratiquement ignorée pendant un quart de siècle. La guerre d'Indépendance américaine donne aux Britanniques l'occasion de réaliser leur première aspiration. Entre 1778 et 1783, l'armée érige, suivant les plans de l'ingénieur William Twiss, une série d'ouvrages de bois et de terre formant des réduits sur les hauteurs du Cap. Ces ouvrages sont désignés par le nom de «citadelle temporaire» de Québec. Mais, fait plus important, l'ingénieur Twiss et surtout son successeur Gother Mann, reconnaissent la valeur défensive du rempart de 1745. À la suite d'une analyse approfondie du système de défense de Québec, l'ingénieur Mann propose un programme qui sera réalisé en grande partie. Il comprend essentiellement quatre éléments:

1. compléter l'enceinte autour de la ville pour la mettre à l'abri d'un coup de main;
2. construire des travaux avancés au-devant de l'enceinte afin de nuire à l'approche de l'ennemi;
3. occuper les hauteurs d'Abraham à l'ouest de la ville avec des ouvrages défensifs;
4. construire une citadelle sur le Cap-aux-Diamants afin d'offrir un refuge ultime à la garnison.



Les tours Martello

Entre 1786 et 1812, sous la gouverne de Mann et de ses successeurs, les remparts de la ville sont réparés et de nouvelles structures construites. Un mur en maçonnerie surplombe dorénavant la falaise depuis la porte du Palais jusqu'à la citadelle: avec l'enceinte de 1745, il enferme la haute-ville sur son pourtour. À la même époque, on

La tour Martello no. 4, rue Lavigueur. Carte postale, s.d., Valentine and Sons Pub. (Archives de la ville de Québec).

érige cinq nouvelles poudrières sur le circuit des fortifications. De plus, l'enceinte de 1745 se voit dotée de travaux avancés: un ravelin, deux contregardes ainsi que des tenailles pour couvrir les flancs du front compris entre les bastions Saint-Louis et des Ursulines. On introduit aussi dans le système de défense de Québec un ouvrage militaire alors récemment adopté pour la défense des côtes britanniques: la tour Martello. Cet ouvrage, dont la structure rappelle les tours médiévales, offrait surtout l'avantage de nécessiter peu d'hommes. Il s'agit de structures généralement circulaires aux parois plus épaisses sur le côté faisant face à la mer que sur le côté face à la terre ferme.



The bastion Saint-Louis et la Citadelle vus de la tour du Parlement, vers 1929. (Parcs Canada).

Une citadelle contre la ville

Le dernier élément du plan de défense de Mann sera réalisé, entre 1819 et 1832, avec la construction par Elias Walker Durnford de la citadelle de Québec, sur les hauteurs du Cap. La citadelle s'élabore sur un pentagone irrégulier avec deux côtés situés sur le bord de l'escarpement, deux vis-à-vis la haute-ville et le dernier, à l'ouest, du côté de la campagne. Les deux fronts du côté de la ville sont renforcés par l'ajout de ravelins au-devant des courtines alors que le front ouest est protégé d'un ravelin et de deux contregardes. Le rempart du côté de la ville comprend aussi des casemates. L'ingénieur Durnford a donc intégré une portion de l'enceinte de 1745 à sa citadelle. De fait, les seuls fronts véritablement nouveaux sont ceux qui font face à la ville, ce qui confirme que la citadelle devrait jouer le rôle de dernier refuge pour la garnison advenant la prise de la ville ou le soulèvement des habitants. Il faut en effet signaler que la construction de la citadelle a lieu à une époque où les militaires se méfient de la population et où les difficultés politiques s'accroissent.

Trouvons-nous là l'explication de l'adoption d'un type conventionnel de construction à Québec au moment où, en Europe, on se dirige vers un

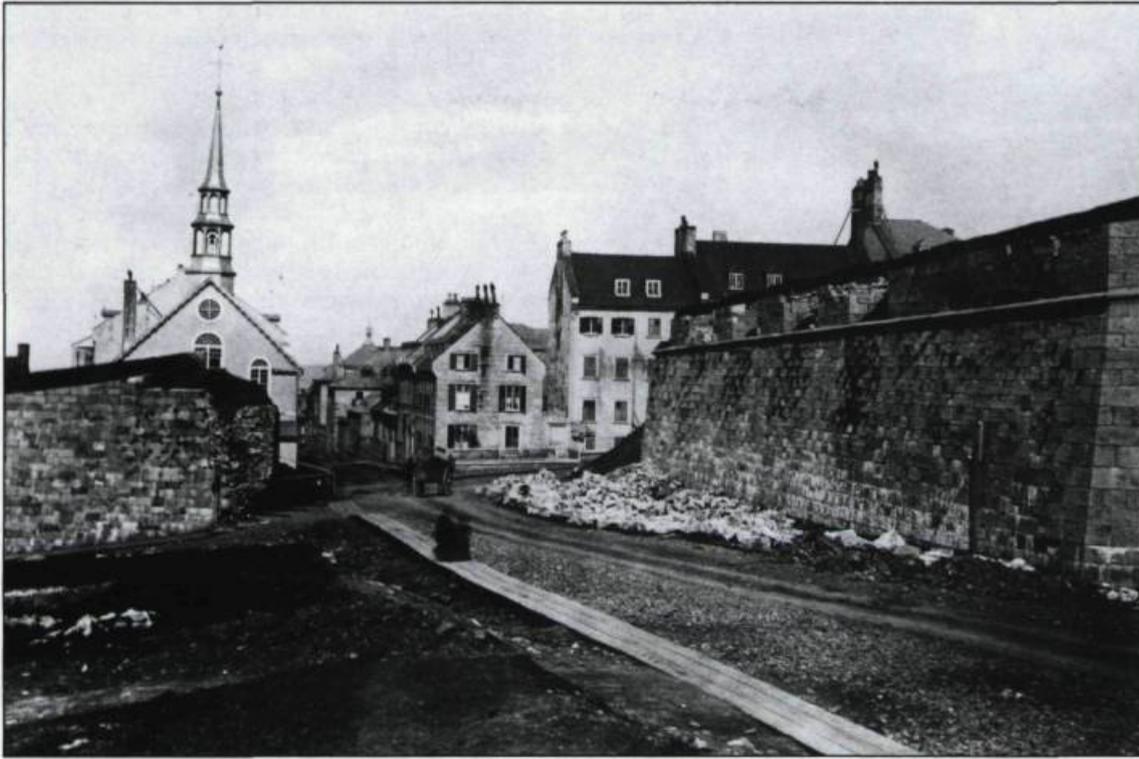
nouveau type de fortification, les forts détachés? L'hypothèse nous paraît vraisemblable. D'ailleurs, la rébellion de 1837 au Bas-Canada se présente aussitôt comme une justification du choix des ingénieurs pour une citadelle classique. Il n'en fallait pas plus, à l'occasion de la construction d'une prison dans le bastion du roi en 1842, pour trouver un prétexte à l'intégration des éléments nécessaires à l'aménagement d'un deuxième «ultime réduit», ce dernier à l'intérieur même de la citadelle.

Une ville assiégée

Avec la construction de la citadelle, Québec atteint son apogée en tant que place forte. Les ouvrages de défense, les édifices et les terrains militaires occupent alors environ le quart de la superficie totale de la ville. La propriété militaire est évidemment plus concentrée dans la haute-ville (42 pour cent), dominée par la citadelle. La garnison, qui atteint en moyenne entre 1 000 et 1 500 soldats, compte pour plus d'un quart de la population du quartier. Les soldats occupent non seulement le pourtour de l'enceinte et les secteurs de casernes de la citadelle, du parc de l'Artillerie et du bastion Saint-Louis, mais s'installent aussi en plein cœur de la ville, dans l'ancien collège des Jésuites transformé en casernes. L'appareil militaire devient progressivement lourd à Québec au XIX^{ème} siècle, époque de croissance économique et démographique importante. Les impératifs militaires froissent souvent les intérêts de la population urbaine. Les fortifications sont constamment vues comme des obstacles à l'expansion physique de la ville, à son développement économique et à la circulation urbaine. Au XIX^{ème} siècle, ville et fortifications ne vont plus de pair. La place forte s'oppose de plus en plus à la ville.

Le naturaliste et philosophe américain Henry David Thoreau, visitant Québec en 1850, écrit: «*Une ville fortifiée, c'est comme un homme emprisonné dans une armure épaisse de l'antiquité, portant une charge de sabres et d'armes digne d'un cheval et qui s'apprêterait à s'en aller à son travail.*»

Mais cette emprise des militaires sur la ville ne durera plus que quelques années car l'ère de la place forte s'éteint au milieu du siècle. L'efficacité croissante de l'artillerie et l'amélioration des moyens de communication contribuent à éloigner du cœur de la ville les organisations défensives. À Québec, les forts détachés, construits sur la rive sud à Lévis à partir de 1865, et le départ de la garnison britannique en 1871 signalent l'abandon de l'enceinte et la démolition des vieilles portes militaires. Dès lors s'amorce la métamorphose de la place forte en monument historique, et par conséquent la lutte entre les forces du progrès et celles de la conservation. ♦



Destruction des fortifications à l'endroit où se trouve aujourd'hui la porte Kent. Photo prise vers 1877. (Archives publiques du Canada).

LORD DUFFERIN CONTRE LES GOTHES ET LES VANDALES

par Christina Cameron*

À l'instar des villes fortifiées situées dans d'autres parties du monde, le quartier historique de Québec est désormais un monument reconnu internationalement. Ces villes fortifiées ont une valeur culturelle universelle, comme la vieille ville de Damas, avec ses palais, ses caravansérails et son souk, ou Dubrovnik, la cité médiévale dont les remparts dominent l'Adriatique. Le centre de cette dernière ville se compare à celui du Vieux-Québec, avec ses édifices publics, ses églises, ses boutiques, ses résidences particulières et ses squares.

Nous avons, bien sûr, tout lieu d'être fiers de cette distinction internationale, mais savons-nous tout ce que nous devons à l'aristocrate irlandais raffiné qui a sauvé les fortifications de Québec d'une destruction quasi totale? Lord Dufferin, venu au Canada en avril 1872 pour occuper le poste de

gouverneur général, est arrivé juste à temps pour empêcher l'irréparable.

Les démolisseurs à l'oeuvre

Au début des années 1870, plusieurs facteurs se sont combinés pour que les autorités soient tentées de démolir les portes de Québec et une partie de ses murailles. La ville avait perdu beaucoup de terrain par rapport à sa rivale, Montréal, dans la course au titre de premier centre de commerce maritime international du nouveau Dominion. En outre, une nouvelle conception de l'urbanisme tendait à s'imposer en Amérique du Nord, sous l'influence de l'illustre urbaniste de

* Historienne de l'architecture, Parcs Canada.



Portrait de Lord Dufferin tiré de My Canadian Journal 1872-78, London, 1891.

Napoléon III, le baron Haussmann, qui avait fait raser des quartiers entiers de Paris, vers 1850, pour créer des boulevards et des jardins publics.

À Québec, un ingénieur municipal ambitieux, du nom de Charles Baillairgé, cherchait l'occasion d'imposer son talent d'architecte tout en embellissant la ville. Au début des années 1870, il était

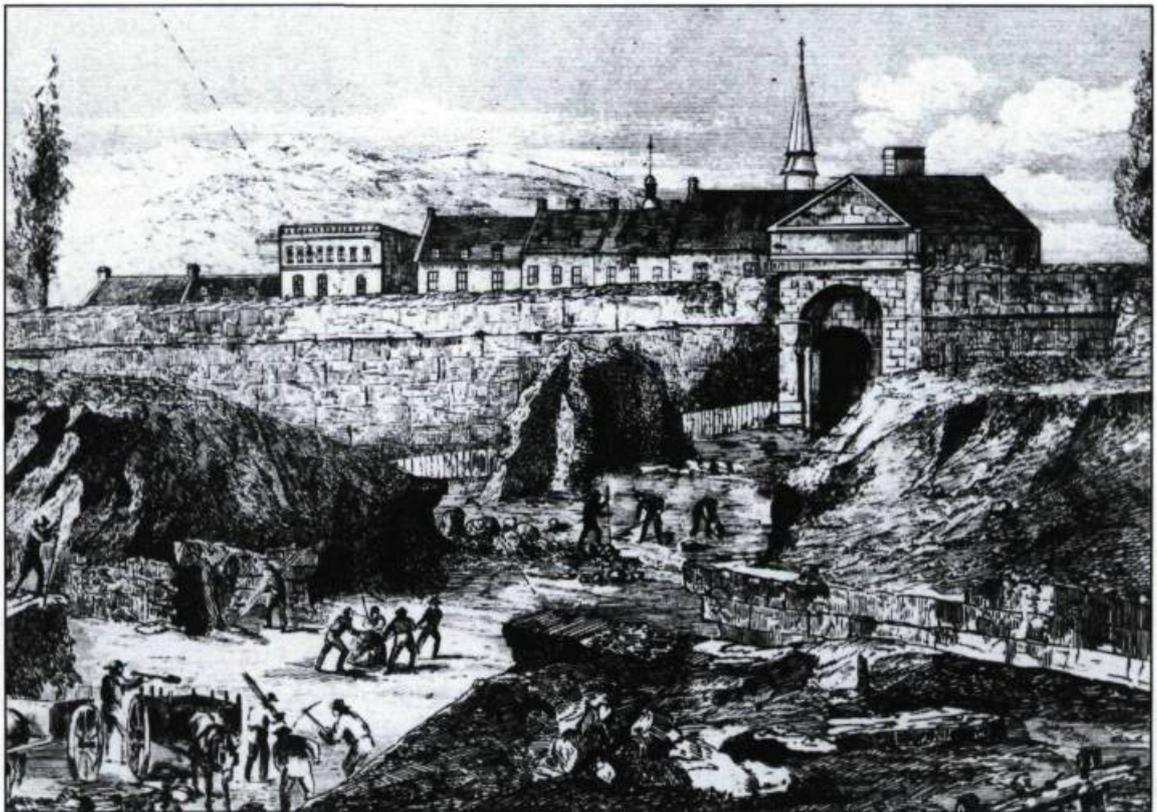
vraiment décidé à transformer en une grande ville moderne cette capitale vétuste aux étroites rues tortueuses.

Absorbé par son grand dessein, Baillairgé faisait fort peu de cas du caractère romantique et de la valeur sentimentale des monuments et des bâtiments historiques. Il avait lancé toute une série de propositions qui auraient abouti à la démolition des portes de la ville, à l'arasement des murailles, à la disparition du marché de la haute-ville, qu'on aurait remplacé par un square, ainsi qu'à l'agrandissement de la vieille terrasse Durham. Avant qu'on n'y mette le holà, il avait réussi, en 1871, à faire démolir les portes Saint-Louis et Prescott, avec leur corps de garde. En 1873, c'était au tour de la porte Hope, de celle du Palais et de leur corps de garde de tomber sous le pic des démolisseurs.

Les terrassiers allaient s'attaquer à la porte Saint-Jean quand lord Dufferin mit pied à terre. Dès le premier coup d'oeil, Québec le ravit par son panorama saisissant et par son caractère médiéval. Comme il le disait, «*Québec est l'une des villes les plus pittoresques et les plus belles du monde; son site est superbe et son enceinte de murailles et de tours lui fait une couronne splendide*».

Le rôle de Dufferin

Attristé par la destruction des portes et courroucé par les plans des démolisseurs, lord Dufferin décida d'intervenir contre ceux qui prônaient

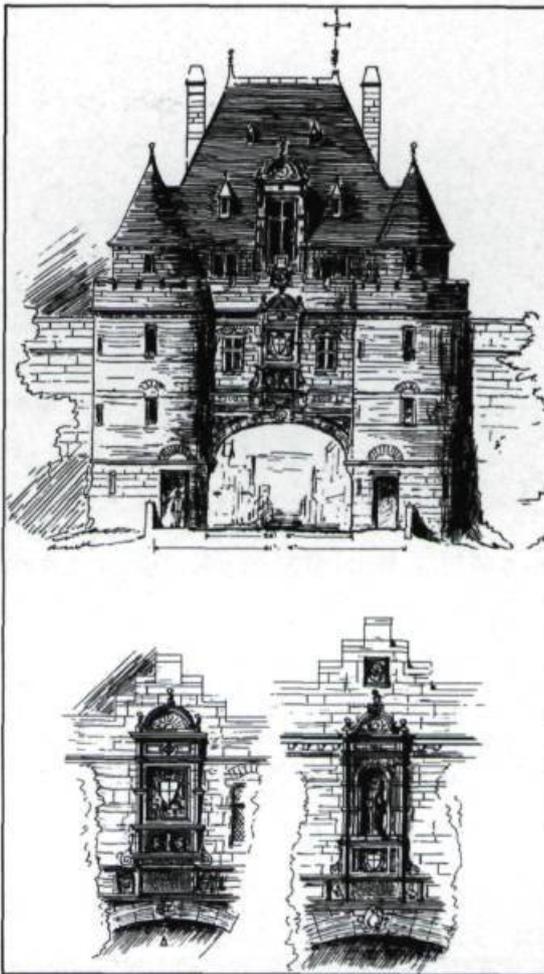


Les travaux de démolition entrepris par la municipalité à partir de 1871 étaient considérés comme des améliorations urbaines destinées à favoriser le progrès économique de la ville. La gravure nous montre la démolition des ouvrages avancés devant la porte Saint-Louis. (L'Opinion publique, 14 septembre 1871.)

des «améliorations» urbaines de ce genre. En 1874, dans une lettre au secrétaire d'État aux Colonies, le comte de Carnarvon, il écrivait: «Je leur ai dit ma façon de penser, dans les termes les plus crus, en les traitant de Goths et de Vandales et en leur disant que la génération future rougirait de voir ce qu'ils auraient fait. J'ai fini par réussir à les forcer d'accepter un compromis, c'est-à-dire de laisser les murailles intactes et de me permettre de leur envoyer un architecte très habile que j'ai connu en Irlande et qui s'est fait une spécialité de ces pittoresques constructions militaires médiévales. Ils lui permettront de combler les brèches et de refaire les tourelles, les tours, etc. les plus appropriées pour préserver le caractère «ancien» de l'enceinte».

L'habile architecte en question, un Irlandais nommé William Lynn, arriva à Québec à l'été de 1875 et s'empressa de préparer un plan directeur qu'on a fini par appeler le projet Dufferin. Le point culminant de ce plan était l'aménagement d'une promenade tout le long des murailles, le prolongement de la terrasse Durham et la construction à la citadelle d'un nouveau château Saint-Louis, à l'aspect pseudo-médiéval, qui devait servir de résidence d'été au vice-roi. Lynn avait également préparé de nouveaux plans des portes de Québec, inspirés du style Château, avec des murs de pierre, des toits brisés et des tourelles coniques.

Quelques-uns seulement des travaux du projet Dufferin ont été menés à bien, sous la direction



Dessins des plans de William H. Lynn pour la porte Saint-Jean, 1878. (Archives de la ville de Québec).



La Terrasse Dufferin vue de la Citadelle. On y aperçoit encore le château Haldimand à l'endroit où l'on construira le Château Frontenac. Photographie de W. Notman vers 1875. (Archives publiques du Canada).



Photographie de J.-E. Livernois prise de l'Université Laval et présentant une autre vue de la Terrasse Dufferin vers 1889.

(Archives de la ville de Québec).

de Baillairgé, converti à ces nouveaux principes d'esthétique urbaine. La construction des portes Kent et Saint-Louis a été terminée en 1878, l'année qui a vu le début des travaux d'agrandissement d'un site désormais célèbre, la terrasse Dufferin. Cette vaste étendue de bois possède une architecture remarquable grâce à sa balustrade et à ses cinq kiosques de fer forgé couronnés par des accolades. Ils accentuent le pittoresque de cette promenade populaire par leurs toits aux vives rayures vertes et blanches entrelacées d'emblèmes nationaux.

Lord Dufferin a posé la pierre angulaire de la nouvelle terrasse le 18 octobre 1878, juste avant de s'embarquer pour la Grande-Bretagne, mais son influence s'est maintenue longtemps après son départ. La porte Saint-Jean fut reconstruite, et cela même si son style n'est pas celui que l'architecte Lynn avait proposé.

L'influence de lord Dufferin était encore manifeste il y a une dizaine d'années lorsque Parcs Canada a réalisé une autre partie de son projet en faisant reconstruire un pont pour piétons à la place de la porte Prescott. En effet, ce dernier ouvrage constitue une nouvelle phase vers l'achèvement de la promenade des murs d'enceinte, tout en illustrant les principes actuels de la conservation architecturale, fondés sur l'utilisation des matériaux modernes en fonction de l'esthétique contemporaine.

Par sa sensibilité et son énergie, lord Dufferin a joué un rôle clé dans la préservation du patrimoine de la vieille capitale. C'est parce qu'elle est la seule ville fortifiée d'Amérique du Nord à avoir conservé ses remparts que Québec a été considérée par le comité du patrimoine mondial comme une réalisation artistique unique, un chef-d'oeuvre du génie créateur de l'humanité. Il ne nous reste plus qu'à espérer que l'exemple de lord Dufferin ne sera pas perdu pour notre génération et pour nos descendants. ♦

EXPOSITION DE SCULPTURES

ᓄᓇ ᐸᓴ

NUNA PARR

ᓱᓴᐃᓐ

CAPE DORSET



69, RUE SAINTE-ANNE
VIEUX-QUÉBEC
692-1230

70, RUE DALHOUSIE
VIEUX-PORT DE QUÉBEC
692-4434





Immigrants attendant le départ de navires pour l'Amérique au port de Cork. Tiré de: The Illustrated London News, 1851. (Archives publiques du Canada).

UNE PORTE D'ENTRÉE EN AMÉRIQUE

L'IMMIGRATION À QUÉBEC AU XIXIÈME SIÈCLE

par Fernand Harvey*

La ville de Québec, on a parfois tendance à l'oublier, a été dans la première moitié du XIX^{ème} siècle l'un des principaux ports d'entrée pour les immigrants en Amérique du Nord avec Boston et New York. Ainsi, de 1815 à 1860, un million d'immigrants ont débarqué dans le port de Québec. Au début de cette période, Québec ne compte qu'environ 15 000 habitants et sa population atteint tout au plus 51 000 personnes en 1861. C'est donc dire que la vieille capitale a d'abord été un point de chute pour les immigrants, leur premier point de contact avec l'Amérique du Nord et un lieu de transit vers Montréal, le Haut-Canada et les États-Unis.

Mais Québec fut également une terre d'accueil, un lieu animé pour les relations interculturelles entre Canadiens français et immigrants écossais, anglais et irlandais qui constituaient à l'époque la quasi totalité des nouveaux venus en provenance d'Europe. La ville en fut profondément marquée,

compte tenu des structures d'accueil qu'il fallut mettre sur pied en toute hâte bien souvent, par le traumatisme causé par les grandes épidémies apportées par les immigrants, particulièrement en 1832, 1834 et 1847, et par le nouveau type de relation sociale qu'impliquait l'établissement temporaire ou permanent de certains immigrants et leur famille. Car si la plupart des immigrants n'ont fait que passer, une minorité est demeurée dans la ville ou dans la région et a fait souche. La vigueur de la communauté irlandaise à Québec, dans cette première moitié du XIX^{ème} siècle, en est un témoignage éloquent.

Par milliers

Le nombre d'immigrants débarquant à Québec a varié au cours des années. De 1815 à 1830, le port

* *Chercheur, Institut québécois de recherche sur la culture.*

reçoit en moyenne 10 000 immigrants par saison de navigation. De 1830 à 1860, cette moyenne triple pour atteindre 30 000 immigrants annuellement. Certaines années marquent des sommets. Ainsi, 102 000 immigrants débarquent au cours des années 1831-1832. On en compte 44 000 en 1842, 53 000 en 1854 et 89 500 en 1847, record qui s'explique par l'arrivée massive d'Irlandais fuyant la famine dans leur pays.

De nombreux témoignages d'époque et des études historiques font état des conditions pénibles de la traversée sur l'Atlantique, entre les ports anglais et irlandais et Québec. Des capitaines de vaisseaux sans scrupules, alliés à des agents recruteurs, entassaient leurs passagers dans des cales insalubres, et les timides règlements britanniques sur le nombre maximum de passagers par navire n'étaient pas respectés. Pas étonnant dans ces conditions que de nombreux cas de décès, voire des épidémies, se soient déclarés à bord.



Départ des émigrants pour le Canada. Tiré de: *The Canadian Diary, 1862-1872.*

Malgré tout, la popularité de Québec comme point d'arrivée en Amérique du Nord se maintenait. En effet, à cause d'une réglementation plus sévère dans le port de New York, le passage Liverpool/New York coûtait environ cinq livres en 1834. Par comparaison, le passage pour Qué-

bec en provenance de ports irlandais tels que Cork, Limerick, Dublin et Londonderry variait de 1,10 à 2,10 livres. Un pourcentage important d'immigrants pauvres choisissaient donc Québec pour entrer aux États-Unis, surtout avant 1830, alors que des immigrants plus fortunés entraient au Canada par le port de New York.

Fait à noter, le coût réduit du tarif vers Québec s'explique non seulement par l'entassement des passagers, mais également par le fait que les armateurs utilisaient la cale des navires de commerce du bois entre Québec et les ports britanniques qui, autrement, revenaient allèges dans la colonie.

Immigrants de passage

Une fois à Québec, plusieurs choix s'offraient aux arrivants: poursuivre leur route le plus tôt possible vers Montréal, le Haut-Canada et les États-Unis, séjourner temporairement dans la ville le temps de trouver les ressources financières nécessaires pour continuer leur chemin, ou s'installer à demeure dans la ville ou sur des terres de colonisation de la région.

La plupart des immigrants qui débarquent à Québec au XIX^e siècle choisissent de se diriger vers Montréal et l'intérieur du continent. Comme le mouvement d'immigration coïncide avec le développement de la navigation à vapeur, les passagers s'embarquent sur un vapeur dans le port de Québec, ou à proximité, à destination de Montréal; en 1832, un service maritime quotidien assure la liaison Québec/Montréal. D'une durée variant entre 24 et 30 heures, le voyage coûte 7 shillings et 6 deniers pour les adultes, tandis que les enfants paient demi-tarif.

Plusieurs immigrants n'avaient pas les moyens de défrayer leur passage vers le Haut-Canada, suite aux extorsions dont ils étaient victimes de la part des agents de recrutement au port d'embarquement ou durant la traversée, notamment pour l'achat à prix d'or de vivres. Ils optaient pour un travail temporaire dans le port de Québec comme débardeurs pour les commerçants de bois jusqu'à la fin de la saison de navigation. Par la suite, ils s'embarquaient vers Montréal.

L'arrivée du Grand-Tronc à Lévis en 1854 est venue modifier le système de transit des immigrants puisque plusieurs d'entre eux décident désormais d'utiliser le chemin de fer comme moyen de transport vers l'intérieur du pays.

Nouveaux habitants

Quant à ceux qui s'installent à demeure à Québec ou dans la région, ils le font par choix ou par nécessité. Parmi ceux qui choisissent Québec, il y a bien sûr les marchands britanniques, sans

compter les administrateurs coloniaux et une population flottante composée de militaires et de marins. Mais, on compte également une proportion importante d'artisans et de manoeuvres anglophones dans la ville, soit 40 pour cent de la main-d'oeuvre en 1831.

Les immigrants les plus pauvres demeurent souvent à Québec par nécessité, faute de moyens pour aller plus loin vers l'ouest. La condition de ceux qui passent l'hiver dans la ville est particulièrement pénible. Des veuves ou des orphelins qui ont perdu un membre de leur famille, souvent le père, au cours de la traversée ou des suites d'une épidémie à leur arrivée en sont réduits à mendier dans les rues de la ville et à dépendre de la charité publique.

Structures d'accueil inadéquates

Pour accueillir un tel flot d'immigrants, et plus particulièrement les pauvres et les victimes d'épidémies, Québec ne dispose pas de structures adéquates au cours de la première moitié du XIX^e siècle.

La communauté anglophone de la ville met sur pied en 1819 la Société des immigrants de Québec, dont l'objectif est d'aider les plus démunis, en particulier les veuves et les orphelins. Cette association bénévole compte sur des quêtes publiques et à l'occasion sur des dons en argent du gouverneur. Elle utilise même une partie de l'argent recueilli pour défrayer le retour en Irlande d'indigents incapables de subvenir à leurs besoins au Canada. L'Église catholique, de son côté, contribue également au soutien de certains immigrants pauvres à travers ses institutions, mais sans organiser spécifiquement leur arrivée.



Il convient de rappeler qu'à cette époque il n'existe aucune politique d'immigration de la part du gouvernement colonial, ni aucune structure d'accueil. Le premier service d'immigration canadien date en effet de 1852. Avant cette date, c'est une philosophie du laisser-faire qui prévaut, encouragée par le gouvernement britannique qui se contente de nommer un agent d'immigration à Québec. Alexander Carlisle Buchanan détiendra ce poste de 1829 à 1838 et sera par la suite remplacé par son neveu (qui portait le même nom) jusqu'en 1868! Le premier Buchanan eut souvent maille à partir avec la Société des immigrants de Québec, dont il dénonçait les gestes charitables comme étant des encouragements à la dépendance et à la paresse pour les immigrants pauvres.

Conditions de vie lors de la traversée. Près du tiers des passagers périssaient durant le trajet. Tiré de: The Illustrated London News, 1851. (Archives publiques du Canada).

La menace des épidémies

Le problème le plus crucial en ce qui concerne la venue massive d'immigrants à Québec dans la première moitié du XIX^e siècle concerne les infrastructures hospitalières pour les immigrants malades, particulièrement en période d'épidé-

L'hôpital de la Marine ouvert ses portes en 1834, lors de l'épidémie de choléra. Il servait de refuge aux immigrants malades et indigents. Tiré de The City of Québec Jubilee Illustrated, 1887. (Archives de la ville de Québec).



mie. Manifestement, la petite ville de Québec n'était pas dotée d'institutions capables de faire face à un tel défi.

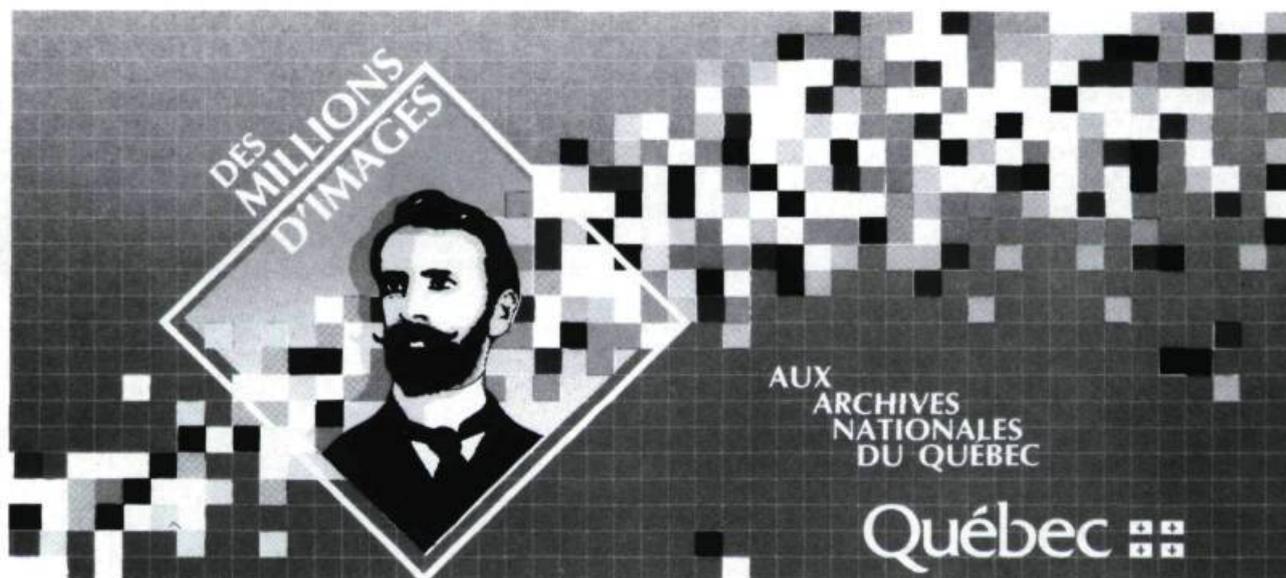
Un hôpital des immigrés est mis sur pied tant bien que mal dans le faubourg Saint-Jean, en 1823, et restera en opération jusqu'en 1834. De multiples problèmes entraveront son fonctionnement: l'exiguïté et l'insalubrité des locaux, les protestations des résidents du quartier contre une telle localisation (compte tenu des risques de contagion), une mauvaise administration et des conflits politiques constants entre le gouverneur et la Chambre d'Assemblée pour l'allocation de maigres ressources financières et un encadrement médical inadéquat. Les conflits politiques auront même pour conséquence la création d'un hôpital des fièvres à Pointe-Lévy, financé par la Chambre d'Assemblée elle-même entre 1830 et 1832.

Au plus fort des épidémies de choléra de 1832 et 1834 et de celle de typhus en 1847, des abris

temporaires doivent même être érigés en hâte sur les quais afin de secourir les infortunés immigrants victimes des épidémies. Ce n'est qu'en 1835 que le nouvel hôpital de la Marine entre en opération à la Pointe-aux-Lièvres pour accueillir les immigrants malades, bien que sa construction ait été décidée dès 1830.

Quant aux mesures de quarantaine, elles feront l'objet de plusieurs débats publics avant que la station de Grosse-Ile devienne opérationnelle en 1832 suite à une loi adoptée par la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada.

L'histoire de l'immigration à Québec, évoquée ici à grands traits, demeure méconnue. Aujourd'hui ville française à 97 pour cent, Québec a été le premier point de contact avec l'Amérique pour des millions d'immigrants depuis deux siècles. Bien que la ville n'ait constitué qu'un lieu de transit pour la plupart d'entre eux, elle conserve dans ses pierres, dans ses rues et sur ses quais des rumeurs d'autrefois. ♦



Les Archives nationales du Québec, Pavillon Casault, C.P. 10450, Ste-Foy, Québec, Canada, tél (418) 644-4823

guy fillion
architecte
132 St-Pierre
suite 300
Québec Qué
G1K 4A7
418 694 9428

mbaa

MARC BOUCHARD
ET ASSOCIÉS
ARCHITECTES

INTERVENTIONS
PATRIMONIALES
DE QUALITÉ

marc bouchard
mario lafond
bertrand frigon
architectes associés

12 ST-CYRILLE EST QUÉBEC 418 • 525 • 4955

LE TEMPS DES MARCHANDS

par Pierre Poulin*

Pour rendre compte de la vie à Québec au XIX^{ème} siècle, on passe généralement en revue les différentes fonctions de la ville. L'attention se porte sur son rôle militaire, son statut de capitale politique, ses nombreuses institutions religieuses, ses maisons d'enseignement et sa vocation commerciale et portuaire. Mais dans cet ensemble de fonctions, certaines plus que d'autres définissent le caractère de la ville et l'ambiance qui y règne. Au début du XIX^{ème} siècle, l'activité portuaire et le grand commerce en particulier sont appelés à prendre une importance sans précédent, qui marquera profondément la vie des Québécois et ce, pendant plusieurs décennies.

Les besoins de l'Angleterre en produits forestiers entraînent alors une croissance spectaculaire des exportations de bois au port de Québec tandis que l'augmentation de la population canadienne stimule le commerce d'importation. À ces échanges commerciaux s'ajoute le développement de la construction navale, que favorisent l'abondance et la variété du bois disponible à proximité des chantiers.

C'est donc dans la basse-ville que se manifeste la plus grande activité: dans les chantiers maritimes, les anses à bois, les entrepôts et sur les quais. Toute une cohorte de manoeuvres et de gens de métiers s'affaire à la construction navale, à l'équarrissage du bois, au chargement et au déchargement des navires. Un groupe d'individus restreint, mais très puissant, occupe le devant de la scène: ce sont les grands marchands d'origine anglaise et écossaise.

Plusieurs d'entre eux sont des nouveaux venus, débarqués au pays au début du siècle après que l'Angleterre, coupée des ports de la mer Baltique par le blocus continental (1806), se soit tournée vers ses colonies pour s'approvisionner en bois. Partis des villes portuaires d'Angleterre ou d'Écosse, ils sont venus rejoindre ceux qu'avait déjà amenés la Conquête. Membres ou représentants de maisons de commerce britanniques, ou encore simples commis qui réussiront éventuellement à s'introduire dans le négoce, ils s'engagent dans une aventure qui n'est pas sans risques mais qui promet aussi d'intéressants bénéfices.

Une variété de branches commerciales s'offre à eux: l'exportation du bois et de produits agricoles, l'importation de denrées alimentaires et de

vins et spiritueux, de vêtements et de tissus, d'articles de quincaillerie et autres. Le commerce du bois constitue la branche la plus importante, mais il n'est accessible qu'à ceux qui disposent de capitaux considérables et ont de bonnes relations d'affaires outre-mer.



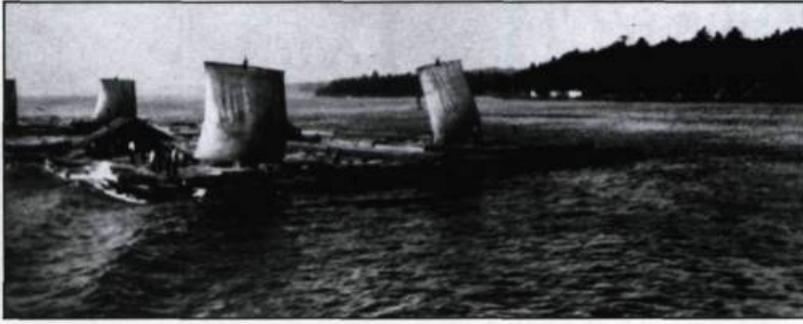
Les pratiques du négoce

Les papiers que les marchands ont laissés dans les greffes des notaires de Québec, par exemple à l'occasion d'une vente ou de la conclusion d'un marché, laissent entrevoir au jour le jour quelques-unes de leurs pratiques. L'exportateur de bois commence d'abord par louer ou acheter sur la grève un espace propice où il aménagera un quai et des bâtiments plus ou moins rudimentaires selon l'ampleur de ses opérations. Il pourra ainsi recevoir, dès le printemps, les cages de bois qui descendent à Québec et accueillir les navires venus prendre cargaison. Au préalable, il aura recruté la main-d'oeuvre nécessaire parmi les ouvriers canadiens-français ou irlandais et aura conclu une entente avec un entrepreneur forestier de l'Outaouais ou d'une région plus rapprochée pour la livraison du bois équarri et des madriers qu'il compte exporter au cours de l'été.

Parmi les marchands les plus prospères, plusieurs font la coupe du bois dans les régions forestières, exploitent des chantiers et possèdent

L'Anse-au-Foulon en 1872. Le bois équarri était rassemblé sur la Rivière-aux-Outaouais en immenses trains de bois, des «cageux», qui descendaient jusqu'à Québec où ils étaient amarrés au rivage. Photographie de W. Notman. (coll. privée).

* Historien, membre du comité de rédaction.



«Cageux» descendant le Saint-Laurent.
(Archives publiques du Canada).

des moulins à scier. Ils s'intéressent aussi à la construction navale, dont la progression jusqu'aux années 1850 dépend largement de leurs capitaux. Seuls ou avec un associé, il n'est pas rare qu'ils achètent des navires pour les revendre sur le marché britannique avec leur cargaison de bois.

Du côté des importateurs, l'activité est tout aussi fébrile. Après avoir acquis magasin et entrepôt, ils tissent leur réseau de relations d'affaires avec des maisons britanniques et américaines, fournisseurs des produits qu'ils distribueront ensuite dans la ville et à la campagne. Les plus grands importateurs étendent ce marché jusqu'à Montréal et dans le Haut-Canada. Les journaux sont remplis d'annonces des marchandises qu'ils offrent à leur clientèle: rhum, mélasse, thé et café, chaudrons, tissus, vêtements et une multitude d'autres produits qui attendent les acheteurs sur les quais et dans les magasins.

Des marchands prospères

Si certains marchands connaissent des revers de fortune en raison des fluctuations parfois subites du marché, la communauté marchande de Québec affiche en général des signes évidents de prospérité. Né à Carlisle en Écosse et débarqué à Québec en 1814, James Gibb offre un bon exemple de ces hommes d'affaires britanniques qui savent tirer d'importants profits de la voca-

tion commerciale de Québec. D'abord commis chez un marchand écossais de la ville dont il épousera la soeur, il se lance en 1821, en compagnie d'un associé, dans le commerce d'importation de denrées alimentaires et de vins et spiritueux. Dans les années 1850, l'entreprise qu'il dirige, la Gibb & Ross, est reconnue comme la plus importante dans ce domaine à Québec. Les intérêts de Gibb, très variés, s'étendent, entre autres, au commerce du bois, à des entreprises de navigation, à la propriété foncière et à la Banque de Québec dont il occupe la présidence. Au moment de son décès en 1858, Gibb sera ainsi en mesure de léguer une fortune dépassant les cent mille livres sterling.

À l'instar d'autres riches marchands et de certains administrateurs coloniaux, Gibb installe sa résidence à la campagne, loin des rues insalubres d'une basse-ville trop achalandée. Il habite d'abord, chemin Sainte-Foy, le domaine Bellevue, qu'il laisse en 1848 pour aller vivre dans une luxueuse villa construite sur le domaine Woodfield à Sillery, ancienne demeure du marchand de bois William Sheppard. Plus à l'est, le domaine Wolfesfield, situé à l'endroit du débarquement des troupes anglaises en 1759, appartient à William Price. Né dans les environs de Londres et arrivé à Québec en 1810, Price est le marchand de bois le plus réputé, la tête dirigeante d'un véritable empire forestier en aval de Québec et dans la région du Saguenay.

À cette époque, Québec, que l'on qualifie de berceau de la civilisation française en Amérique du Nord, compte parmi ses habitants une proportion considérable de citoyens d'origine britannique (surtout des immigrants irlandais): environ le tiers de la population totale en 1830 et près de 40 pour cent en 1860. S'ajoutant au pouvoir que représentent les administrateurs coloniaux et les officiers militaires, la puissance des marchands donne à cette présence anglaise une influence colossale.

JAMES GIBB & CO.,

No. 20,

ST. PETER STREET, LOWER TOWN, QUEBEC.

HAVE ALWAYS ON HAND

A VERY CHOICE AND EXTENSIVE ASSORTMENT

OF THE

UNDERMENTIONED ARTICLES,

WHICH THEY OFFER FOR SALE ON THE LOWEST TERMS, VIZ :



Circulaire imprimée en 1838, annonçant les produits de la maison James Gibb & Co.
(Archives nationales du Québec, Québec, Greffe de Edward Glackemeyer, 5 mai 1842).

Il va sans dire que les marchands ne jouissent pas d'une cote de popularité très forte au sein de la population francophone. Symbole de la domination britannique, le monopole qu'ils exercent sur le grand commerce les rend suspects, d'autant plus qu'au plan politique, ils constituent souvent un adversaire redouté, campé dans des positions parfois bien plus radicales que celles des représentants du pouvoir britannique.

Revirements

Les conditions qui avaient favorisé cette communauté marchande disparaîtront toutefois une à une dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. L'épuisement des meilleures forêts à proximité des cours d'eau, la réduction puis l'abandon des tarifs préférentiels sur le bois accordés par la métropole en début de siècle, rendent de plus en plus difficile le commerce du bois qui connaît une chute importante dans les années 1870. De son côté, la construction navale rencontre des difficultés tout aussi aiguës, dues en particulier à des changements d'ordre technologique, tel le remplacement des matériaux de bois par le fer. Enfin, à partir des années 1850, l'amélioration des conditions de la navigation sur le fleuve permet aux navires océaniques de remonter jusqu'à Montréal, qui devient ainsi en mesure d'exercer contre Québec une concurrence commerciale insoutenable.

La prospérité du port de Québec est révolue et les marchands le savent. Aussi sont-ils nombreux à fermer boutique et à quitter la ville. Privée de son gagne-pain, une bonne part de la population d'origine irlandaise se joint à cette exode. Les anglophones ne formeront plus que 24 pour cent de la population en 1881 et 15 pour cent en 1901.

C'est le développement de l'industrie manufacturière autour de certains secteurs comme le cuir et la chaussure qui prendra le relais. En 1901, sur une population de quelque 68 000 habitants, 9 384 personnes trouvent de l'emploi dans les diverses industries de la ville. Mais les marchands anglais qui restent encore à Québec demeurent étrangers à ces activités manufacturières relevant surtout de nouveaux entrepreneurs canadiens-français. Trop attachés au négoce, ils nourrissent l'espoir vain d'attirer à Québec l'exportation des grains de l'Ouest. Aigris, ils continuent de pratiquer un commerce dont les profits, moins importants que par le passé, ne les intéressent plus. Leur présence se fait de plus en plus discrète dans le commerce, tandis que les marchands francophones les remplacent peu à peu et connaissent une certaine prospérité en exploitant le marché régional.

À la fin du XIX^{ème} siècle, les membres de la vieille bourgeoisie anglophone conservent tout de même des intérêts économiques importants



Une fois mesuré, le bois était chargé à bord des grands voiliers en direction de l'Angleterre. Québec, 1872. Photographie de W. Notman. (coll. privée).



Le commerce du bois dans l'Anse de Sillery, 1890. (Photographie: Livernois. Archives nationales du Québec).

car ils occupent encore massivement les conseils d'administration de la plupart des institutions financières et des compagnies de transport et de services publics de Québec. La Quebec Bank, la Union Bank, le chemin de fer Québec et Lac Saint-Jean, la centrale électrique de la chute Montmorency et la compagnie de gaz sont les principales entreprises dont ils gardent le contrôle mais qu'ils céderont à des capitalistes canadiens plus puissants qu'eux dans les premières décennies du XXI^{ème} siècle. Au sein de ces compagnies se trouvent des hommes d'affaires, descendants des plus illustres familles marchandes de Québec, tels les Price, Ross et Sharples. Au moment où Québec reprend progressivement son caractère français, le milieu financier garde ainsi bien vivante la mémoire des maîtres d'oeuvre du grand commerce maritime au XIX^{ème} siècle. ♦

QUÉBEC KEDL



Deux noms, deux renommées: la ville mondialement connue et son photographe dont la réputation déborde largement les frontières canadiennes.

Tourner ces pages, c'est comprendre l'amour de ce photographe pour Québec et c'est découvrir l'art de celui qui est capable de fixer en une photo la secrète poésie et la chaleur de cette ville du Nord.

Album couleurs, 147 pages.

Prix: 75,95 \$

(relié pleine toile, sous jaquette, avec photo originale)



2299, boul. Versant-Nord
Sainte-Foy, Québec, Canada
G1N 4C2 (418) 687-3564

Québec

56, rue St-Pierre, suite 101
C.P. 129
Québec, Québec
G1R 4P3
418-692-1223

Montréal

105, Commune ouest
Montréal, Québec
H2Y 2C7
514-287-1464



**GROSSISTE EN VOYAGES
OPÉRATEUR DE TOURS
ORGANISATION DE CONGRÈS**

Permis du Québec
JACQUES MORISSETTE, président



Christiane Brunelle
Jean Garon

207 rue St-Jean, Québec G1R 1N8 524-8154

Restaurant *Café de la Paix*

44, Des Jardins, Québec G1R 4L7

Tél.: 692-1430

Spécialités: Cuisine française et Fruits de mer
1000 pieds du Château Frontenac

Air Climatisé

Membre: American Express
CAA Master Charge AAA



Le 60^{ème} Régiment, formant les Fusilliers du Roi, quitte la Citadelle de Québec au mois de novembre 1871. Tiré de: The Canadian Illustrated News, 1871.

LA RIPOSTE DES ASSIÉGÉS

par Alyne LeBel*

Jusqu'en 1871, la ville de Québec abritait en ses murs la garnison britannique. Le départ des militaires donne alors le signal à une série de démolitions, majoritairement perçues comme favorisant enfin la libre circulation des biens et des hommes entre les divers quartiers de la ville. Les portes Prescott et Saint-Louis tombent les premières, en 1871, suivies par celles du Palais et Hope, deux années plus tard.

Le mouvement a été suffisamment fort pour que les historiens et observateurs nous transmettent une image encore vivace des Québécois massivement opposés à la conservation de leur patrimoine. L'intervention *in extremis* du gouverneur général du Canada, lord Dufferin, nous aurait évité la catastrophe.

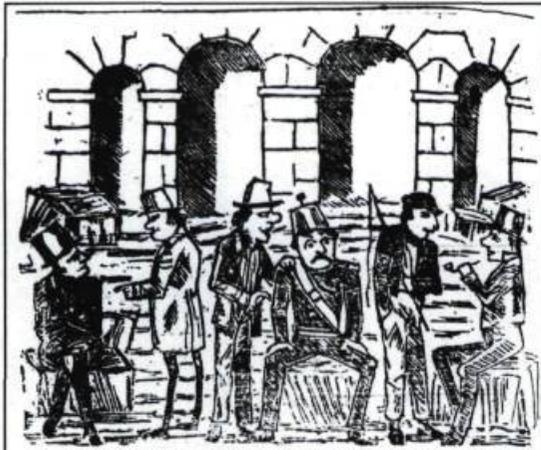
Aujourd'hui, avec le recul, l'action de lord Dufferin conserve tout son sens. Cependant, il convient de rappeler que certains de nos devanciers moins connus que le gouverneur du Canada avaient vainement tenté, à l'époque, de conserver la place forte. D'ailleurs, Dufferin admettait lui-même, en décembre 1874, «*la nécessité de percer éventuellement les murs dans le but d'améliorer*

les communications avec les faubourgs». En empêchant que les fortifications ne disparaissent, le gouverneur innove moins qu'il n'use de son prestige pour faire triompher une cause autrement perdue.

Des écrivains francophones tels Arthur Buies et Faucher de Saint-Maurice s'étaient portés avant lui à la défense des vieilles fortifications. Néanmoins, si leur implication permet de nuancer la perception traditionnelle des Québécois de ce temps, elle ne changea guère le cours du débat.

Faucher de Saint-Maurice résumait ainsi, en 1879, l'action du gouverneur: «*La cité de Champlain n'allait plus exister que dans les gravures des bibliothèques, que dans le souvenir des vieillards, lorsqu'un jour ce que nos prêtres, nos artistes, nos lettrés n'avaient cessé de se répéter, fut dit par un homme de goût, qui joignait à ce titre celui de gouverneur général du Canada*».

* Historienne, membre du comité de rédaction.



QUESTION DE LA PORTE St. JEAN.

Le maire, un militaire, 3 citoyens, M. Larose.
LE MAIRE. M. le maire, je me casse un membre toutes les fois que je passe sur les décombres de cette maudite porte. Quand allez-vous remédier à ça?
LE MAIRE. Quand M. Cauchon sera maire il vous escangera ça. A présent parlez à M. Larose.
3ÈME CITOYEN. Écoutez donc, Larose, je suis charretier, je suis fatigué de passer par cette s.....ceuse de petite porte de l'Esplanade. Quand esboce que je pourrai passer par la nouvelle porte ?
LAROSE. Allez vous faire saucer, je n'ai plus rien à faire ici, parlez au maire et laissez moi pointer.
2ÈME CITOYEN. M. le militaire, c'est à vous d'y voir.
LE MILITAIRE. God dam that is none of my business. Go to....
 Que faire ?

Caricature illustrant le débat autour de la démolition de la porte Saint-Jean qui anima les citoyens et les autorités municipales de Québec. Tiré de: La Scie illustrée, 1 déc. 1865.

Une présence encombrante

Au cours des décennies 1850 et 1860, on réclame à grands cris l'enlèvement des portes de Québec. Elles présentent surtout l'inconvénient, selon les observateurs, de compliquer les communications entre le reste de la ville et les quartiers intra muros, où se trouvent concentrés plusieurs services et une grande partie de la population. À ce problème se greffe celui des accidents nombreux: les chevaux se blessent et les véhicules se cassent en traversant les lieux mal entretenus. Toutefois, de l'avis unanime, seule la porte Saint-Jean est véritablement incommode.

Photographie de la porte Saint-Jean nous montrant un tramway tiré par des chevaux. La porte fut construite en 1867 et démolie en 1897. (Archives de la ville de Québec).



En 1864, une entente intervient pourtant et les autorités militaires consentent à l'enlever à la condition expresse d'en construire une plus large. Un règlement municipal sanctionne cette intention en novembre. Mécontents, les citoyens réclament la disparition complète de l'ouvrage. Afin de régler le différend, les élus locaux et provinciaux convoquent, suivant la tradition, une assemblée de citoyens à l'Hôtel de ville pour le premier décembre. Deux ministres y participent: le président du Conseil exécutif, Isidore Thibaut, et François Évanturel, membre de la Chambre d'Assemblée et représentant du comté de Québec. Premier à prendre la parole, le ministre Évanturel note la faible participation des citoyens à une rencontre de cette importance, puis énumère les raisons qui, à ses yeux, justifient l'élimination des portes.

La voix des défenseurs

Une proposition est mise aux voix. Elle vise à obtenir les autorisations nécessaires pour ouvrir complètement la rue Saint-Jean et pour élargir les autres portes de la ville. La discussion s'engage et le secrétaire du Morrin College, Daniel Wilkie, exprime son opposition: il préférerait conserver le charme des vieilles fortifications et reconstruire la porte Saint-Jean. Le conseiller municipal C. Roger l'approuve en ajoutant même que les murs en Chine, à Lucerne ou à St. Andrews, comme les portes de Dundee ou de Temple Bar ou encore la Tour de Londres, survivent sans problème à l'ère industrielle. Les citoyens J.W. Henry Bickell et Côté appuient le point de vue de l'instituteur Wilkie. C'est cependant insuffisant. La proposition est finalement adoptée par 22 voix: une «large majorité d'une très petite assemblée», précise le reporter du *Quebec Daily News* le 2 décembre.

Le projet du gouverneur, baptisé «Dufferin Improvements», consistait en une série de plans dressés par l'ingénieur irlandais Lynn de Belfast. Ceux-ci prévoyaient la prolongation de certaines rues, l'élargissement de l'Esplanade, une promenade longeant les fortifications et l'extérieur de la citadelle, un «design» à caractère romantique pour les portes et un nouveau Château Saint-Louis. À quelques modifications près, ces travaux se réaliseront avant la fin du siècle. Mais l'avenir des ouvrages fortifiés n'était pas garanti pour autant.

La revanche des hommes d'affaires

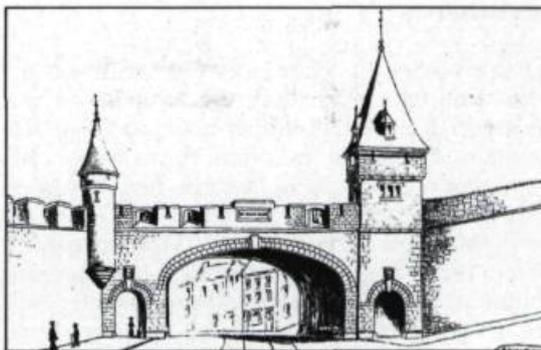
À la fin du XIXième siècle, le retour de la prospérité au lendemain de la crise économique, ainsi que l'arrivée des tramways, réveillent la malveillance des Québécois à l'endroit de leur armure de pierre. Une lettre adressée le 25 novembre 1896 par le secrétaire de la Chambre de commerce, Nazaire Levasseur, au conseil de ville,

en témoigne. Le conseil de la Chambre de commerce, écrit-il, «a exprimé unanimement le vœu que (...) Québec décide de faire démolir aussitôt que possible la porte St-Jean, qui n'est pas un monument historique et qui gêne la circulation des voitures, des piétons et gênera celle du futur tramway électrique». Appuyés cette fois par une vaste mobilisation organisée par le *Morning Chronicle*, le *Soleil* et l'*Événement*, les hommes d'affaires auront raison de ce monument, à peine trentenaire.

Avant de pouvoir exhiber une porte reconstruite, il faudra attendre une autre génération et une nouvelle campagne patriotique dans la presse en faveur de la conservation des vieux murs de Québec qui en recommandait la «restauration sous le plus bref délai, (...) afin de conserver le cachet de la capitale française du Canada français».

De 1927 à 1929, le solliciteur général Lucien Cannon, le colonel Henri-Edgar Lavigueur, le sénateur Jules Tessier, les membres du cabinet Mackenzie King, le sénateur David-O. L'Espérance, le ministre canadien de la Défense, J.L. Ralston et le premier ministre Louis-Alexandre Taschereau collaborent à cette entreprise. Elle aboutit à la restauration et à l'entretien des murs qui se poursuivent encore de nos jours. Dans cette foulée, la porte Saint-Jean actuelle a pu être reconstruite en 1939.

Les trois vagues d'actions entreprises en faveur ou contre les ouvrages militaires par les Québécois au cours des décennies 1860, 1890 et 1920 se reconnaissent d'abord par leur caractère périodique: elles sont séparées en moyenne par la durée



Esquisse d'une proposition pour reconstruire la porte Saint-Jean. Anonyme, 1936. (Archives de la ville de Québec).



La nouvelle porte Saint-Louis fut édifée en 1878 d'après les projets de lord Dufferin, dessinés par W.H. Lynn, et les plans de Charles Bailly. (Archives nationales du Québec, coll. Initiale).

d'une génération. De plus, ces mouvements sont généralement associés à des tournants dans le développement économique. Autre constante, les initiatives de destruction proviennent toujours du monde des affaires et sont justifiées au nom du «progrès moderne». Enfin, les améliorations technologiques dans le domaine des transports servent dans les trois cas de prétexte au déclenchement du processus.



Photo prise lors de l'inauguration de la porte Saint-Jean en juillet 1939. (Archives de la ville de Québec, Fonds Thaddée-Lebel).

Les origines

Il faut rappeler que les années 1863 et 1864 marquent un sommet dans la construction navale, un véritable âge d'or pour les marchands anglo-saxons de Québec et les commerçants de bois. Ils dominent complètement la scène municipale et imposent leurs vues au conseil de ville. L'année 1863 correspond également à l'incorporation d'une première compagnie de transport en commun, la Quebec Street Railway, qui introduira l'année suivante les premiers tramways tirés par les chevaux dans la basse-ville.

La fin du XIX^{ème} siècle marque quant à elle une ère économique nouvelle, celle des hommes d'affaires locaux impliqués dans l'industrie et les services. La ville se remet alors lentement d'une crise économique qui a eu raison de bon nombre d'industries naissantes. En 1897 apparaissent les tramways électriques, véritables symboles du progrès qui seront finalement le prétexte invoqué pour réclamer une seconde fois la démolition de la porte Saint-Jean. Autre raison, dans cette partie de la ville, le long de la rue Saint-Jean et de la Côte de la Fabrique et de la rue Buade, se trouvent concentrées plusieurs maisons spécialisées dans le commerce de détail.

Plus tard, avec les «années folles», on assiste à une phase d'expansion économique et urbaine sans précédent dont l'automobile est la grande

responsable. Mais cette fois, l'opinion publique se mobilise en faveur de la conservation et de la restauration des fortifications de Québec, à cause de leur extraordinaire potentiel touristique. Cette campagne, conduite par les nationalistes, aboutira finalement à la création de la première Commission d'urbanisme dont les pouvoirs limités au début se résument à approuver les divers permis de construction, à contrôler l'apparence architecturale et la symétrie des constructions et à conserver le cachet des bâtiments intramuros.

Il est également intéressant de se pencher sur les opposants que ces mouvements rencontrent au cours des ans. Alors que durant la décennie 1860, les anglophones liés au Morrin College et à la Quebec Historical and Literary Society luttent à peu près seuls contre les autres groupes, on constate qu'en 1896 l'Institut canadien a repris le flambeau. Au cours des années 1920, toute la presse francophone – l'*Action catholique*, le *Soleil*, l'*Événement* – change son fusil d'épaule et défend le patrimoine, tout comme le conseil de ville et la Chambre de commerce.

Chaque génération a repris ses propres initiatives dans ce débat, sans continuité ou logique apparentes. Le Québec d'aujourd'hui assume les conséquences de ces décisions contradictoires, elles font partie de son histoire et lui ont même valu une reconnaissance mondiale. ♦



ARCHITECTES

GAGNON, GRONDIN, VACHON

Yves Gagnon
Jean Grondin
Richard Vachon

94, rue Dalhousie,
Suite 101
Québec (Québec)
G1K 4B8
Tél.: (418) 694-1180

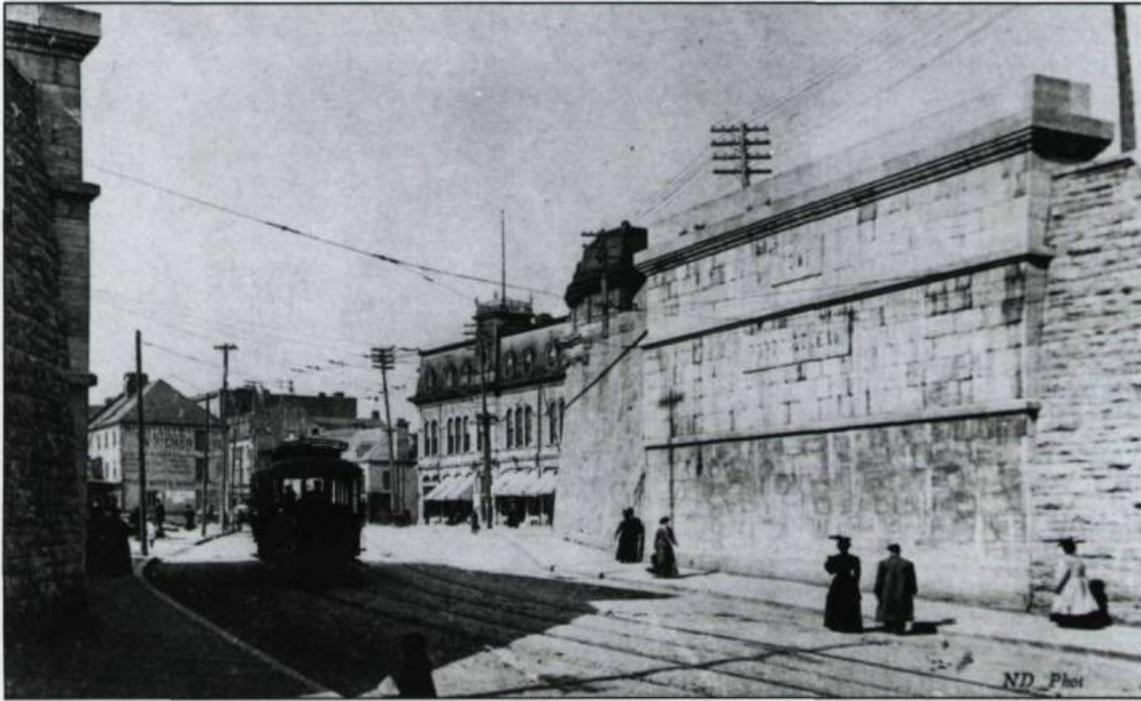
Danielle Godbout
architecte

751 côte Ste-Geneviève, Québec G1R 3L3
Bur.: (418) 648-8079 Rés.: (418) 926-2140

GID
DESIGN

•
musées
•
centres d'interprétation
•
expositions permanentes
•
expositions temporaires
•

480, boul. Champlain, Québec, QC G1K 8B8
418-522-3881



La porte Saint-Jean avant sa reconstruction. Carte postale. N.D. Phot. 1907. (Archives de la ville de Québec).

LES PROMOTEURS DE LA PROTECTION DU PATRIMOINE

par Réjean Lemoine*

... mais depuis plus de 50 ans que je viens à Québec tous les jours, j'ai vu disparaître bon nombre de maisons intéressantes... Si Dieu m'accorde encore quelques années de vie, j'ai peur de n'en plus voir du tout. »

Pierre-Georges Roy (1939)

La défense et la promotion du caractère historique et patrimonial de la vieille capitale semblent aujourd'hui faire l'objet d'un consensus très large dans la population. Cependant, il n'en a pas été toujours ainsi. Tirillée entre sa vocation de ville nord-américaine moderne et sa vocation de cité patrimoniale, c'est souvent de manière anarchique et sans souci esthétique que Québec s'est développée.

L'action de quelques citoyens éclairés et le dynamisme conjugué des groupes de pression et de l'opinion publique ont pendant trop longtemps suppléé à l'absence de volonté politique des gouvernements et à l'insouciance des édiles municipaux

et des entrepreneurs face à la sauvegarde du patrimoine. Au XIX^{ème} siècle, grâce à lord Dufferin, Québec a pu sauvegarder ses fortifications, menacées par les partisans du progrès et de l'industrie.

Au début du XX^{ème} siècle, la rapide croissance démographique et industrielle alliée à l'apparition de l'automobile oblige la vieille capitale à se transformer. Québec est en train de mourir d'étouffement et d'inanition à cause de ses murs, de ses rues étroites et de ses quartiers surpeuplés.

* *Historien.*

Dans la décennie 1920, on y compte plus de 10 000 véhicules automobiles qui obstruent et congestionnent les artères. Il faut démolir, élargir les rues, créer une ville moderne ceinturée de larges avenues, au risque de sacrifier le patrimoine.

Création de la Commission d'urbanisme

Sous la pression de l'opinion publique et de la presse écrite, le gouvernement du Québec et la ville décident en 1928 de doter la vieille capitale d'une Commission d'urbanisme et de conservation qui tentera de résoudre les problèmes de croissance de Québec et de sauvegarder son caractère historique, favorisant ainsi le développement d'une industrie touristique rentable. Le 25 mai, le Conseil municipal adopte le règlement no 115, qui crée une commission formée de cinq membres bénévoles dont trois sont nommés par la province. Sous la présidence du sénateur Philippe-J. Paradis, nous retrouvons A.-C. Décary, ingénieur civil et responsable des travaux publics pour le gouvernement fédéral dans la région, l'échevin Wilfrid Lacroix, architecte de profession, l'historien William Wood, le directeur général de la Quebec Power, Joseph-Eugène Tanguay, et le greffier de la municipalité, François-Xavier Chouinard.

Au moment où d'importants travaux commencent dans la région (construction d'une voie carrossable sur le pont de Québec, ouverture du boulevard Charest, élargissement de la Côte d'Abraham), la presse écrite accueille avec soulagement la création de cet organisme: *«Il faut en finir une fois pour toutes avec le gâchis de la construction dans lequel chacun fait à sa tête ou parvient à bafouer le bon sens et le bon goût en faisant jouer des influences. Trop d'entrepreneurs ont fait fi jusqu'à date de la solidarité et de l'esprit de civisme pour aller au gré de leurs seuls petits intérêts. Il est temps qu'une autorité quelconque intervienne et sauve de la disgrâce la plus belle partie de la vieille capitale.»* (Le Soleil, 12 novembre 1928)

En vue de protéger le caractère historique de la ville, la Commission décide d'abord de s'attaquer à la restauration des vieilles fortifications, en collaboration avec le gouvernement fédéral (projet de 50 000 \$), et de rouvrir la promenade en bois qui ceinture la citadelle et rejoint la terrasse Dufferin. La presse s'empresse d'applaudir: *«Cette promenade que l'on va rétablir est l'une des plus belles et des plus pittoresques qui soient dans une cité de l'Amérique...Le désappointement d'un grand nombre pour n'avoir pu aller sous les murs de la Citadelle ces années dernières a dû nous faire perdre beaucoup de touristes et par-*



La rue Charest (de Dorchester à Caron avec à gauche la Dominion Corset) avant son élargissement en 1930 pour faciliter la circulation automobile. (Archives de la ville de Québec, Fonds Thaddée-Lebel).

tant beaucoup de capitaux.» (Le Soleil, 21 août 1929)

Défis

Dépourvue d'argent et de véritables moyens d'agir, la Commission d'urbanisme et de conservation n'a qu'un pouvoir moral. Elle gère l'octroi de tous les permis de construction émis par la ville mais ne peut en refuser aucun s'il respecte le vétuste règlement de construction, qui ne protège en aucune manière le patrimoine. La Commission propose à la municipalité de nombreux projets (plan d'urbanisme, nouveau règlement de construction, projet de zonage à caractère historique pour le Vieux-Québec), mais tous restent lettre morte, et les commissaires consacrent la plupart de leur temps de réunion à octroyer des permis de construction. Dans une lettre adressée à J.-N. Parent, François-Xavier Chouinard est le premier à reconnaître les carences de la Commission: *«La Commission n'ayant aucun revenu à sa disposition doit compter sur la bonne volonté de ceux qui peuvent lui aider, cela explique pourquoi j'agis à titre gratuit et avec grand plaisir car j'aime l'urbanisme et je fus le premier à Québec... à suggérer bien humblement la création d'une Commission. Si elle est loin d'être parfaite, cela dépend d'abord du manque d'argent, de l'horreur qu'ont trop de citoyens par ailleurs très bonnêtes de se plier aux règlements et de sacrifier un peu de leur intérêt personnel en vue du bien général.»* (14 mai 1935)

L'action du colonel William Wood

De 1928 à 1946, William Wood se fera l'un des plus ardents défenseurs et promoteurs de la sauvegarde du caractère historique de la capitale. Lié à la Quebec Literary and Historical Society, dont il a été président à plusieurs reprises, il sera à la tête du plus important groupe de pression qui vise à empêcher le saccage de la ville. Historien chevronné, il a écrit de nombreux ouvrages sur l'histoire militaire et politique de Québec.

Scandalisé par les nombreuses démolitions de maisons anciennes qui se produisent dans les années 1920 et 1930, Wood se porte à la défense des plus vieilles, dont plusieurs sont menacées par l'élargissement des artères de circulation et l'insouciance des propriétaires. Pour que son action soit profitable, il tente de convaincre la population que la protection du caractère historique de la ville est rentable.

En mai 1929, la Commission d'urbanisme publie un rapport sur les maisons historiques, écrit par William Wood. Celui-ci demande dans trois cas précis (maison Montcalm, rue Saint-Louis – maison Vallée, rue Sainte-Anne – maison McKenna, rue Sainte-Famille) la protection et la restauration des bâtiments qui datent du Régime français.



Le colonel William Wood fut l'un des plus ardents défenseurs du patrimoine historique de Québec. Il est membre de la Commission d'urbanisme et de conservation de 1928 à 1946. (Archives nationales du Québec, coll. Initiale).

Il écrit: *«Au point de vue des affaires modernes, ces maisons ont aussi une grande valeur, car tous les pays les plus civilisés d'aujourd'hui conservent précieusement à titre de souvenirs uniques de l'histoire d'un peuple, ces bâtisses qui une fois détruites ne peuvent jamais être remplacées.»*

En 1939, la maison Montcalm et la maison Vallée étant à nouveau menacées, Wood réplique avec un autre rapport dans lequel il lie le sort de ces maisons à l'avenir et à la prospérité de l'industrie touristique et hôtelière.

La construction de l'édifice Price

Si la Commission d'urbanisme et de conservation réussit à bloquer des projets farfelus comme l'ouverture de postes d'essence à l'intérieur de l'enceinte, elle ne pourra pas empêcher la construction, dans le secteur historique, du premier gratte-ciel de la ville. Le 10 juin 1929, la Compagnie Price demande et obtient un permis de construction pour un édifice à bureau de 17 étages, rue Sainte-Anne. Ce projet est évalué à 500 000 \$.

Selon la version du Soleil, le permis aurait été accordé à la Compagnie Price par la Commission d'urbanisme. Nous savons par ailleurs que plusieurs des membres, dont William Wood, s'opposaient à ce projet.



L'édifice Price, «premier gratte-ciel de Québec», est inauguré en 1930. Tiré du journal *Le Soleil*, 11 décembre 1929. (Archives nationales du Québec, Québec).

François-Xavier Chouinard affirme dans une lettre écrite en 1935 que le permis de construction a été octroyé en novembre ou décembre 1928, au moment où, en raison d'une querelle avec le Conseil municipal au sujet de son mandat, la Commission n'était pas en possession de tous ses pouvoirs. Chouinard s'explique en ces termes: «*Quand la Commission reprit son activité, en vertu du règlement 115B, Price House était déjà en construction malgré qu'à ma connaissance personnelle les Commissaires se soient fortement objectés à son érection en dedans des vieux murs de fortifications et spécialement le savant historien, Colonel William Wood... Price House tout en étant un enrichissement immobilier et d'une intéressante architecture n'était pas, rue Ste-Anne, à sa place parmi tant de vieux monuments. Coin de la Couronne et St-Joseph ou en un endroit similaire, cet édifice aurait mieux paru, au milieu des grandes bâtisses commerciales. Ainsi donc, la Commission ne peut, en justice, être blâmée pour un acte dont elle n'était pas responsable.*»

La version de François-Xavier Chouinard contredit donc celle du *Soleil* et le procès-verbal de la Commission d'urbanisme du 10 juin 1929. Par ailleurs, le permis de construction de l'édifice

Price (no 3232) ne porte que le sceau d'approbation du Bureau de santé, en date du 10 décembre 1929. Nous savons que dans les deux décennies qui suivent l'inauguration de l'édifice Price (1930), des plaintes s'élèveront dans plusieurs milieux. En 1942, l'Association des architectes de la province de Québec déplore encore, dans une résolution de congrès, la construction de l'édifice Price à l'intérieur des vieux murs.

Le moulin banal de l'Hôpital-Général

L'impuissance de la Commission d'urbanisme et de conservation apparaît de nouveau en 1941, lors d'un débat sur la conservation du moulin banal des Soeurs de l'Hôpital-Général (coin boul. Langelier et rue Saint-François). Un entrepreneur de Québec, Adélarde Deslauriers, veut démolir le moulin banal, qui date de 1710, pour agrandir l'École technique. La Commission d'urbanisme reconnaît la valeur historique du bâtiment mais, sans pouvoir coercitif, elle soumet le dossier à la Commission provinciale des monuments historiques. Pierre-Georges Roy, président de cette dernière, répond dans une lettre du 27 juin 1941: «*Nous sommes un peu comme votre Commission d'urbanisme, la loi ne nous donne pas grands pouvoirs. Nous ne pouvons classer un monument quelconque sans la permission du propriétaire et il nous faut cette permission écrite pour agir.*»

Pierre-Georges Roy suggère discrètement à la Commission d'urbanisme de faire pression sur le premier ministre Adélarde Godbout puisque l'entrepreneur Deslauriers est un bon ami du régime et un gros souscripteur à la caisse électorale du parti libéral. La démarche semble avoir été fructueuse puisque le moulin n'a pas été démoli.

Avant 1963 (et la loi décrétant l'arrondissement historique de la ville de Québec), il n'existe pas de véritable législation qui permette à Québec de conserver et de mettre en valeur son patrimoine historique. La presse et les groupes de citoyens doivent lutter contre l'inefficacité des règlements municipaux et l'insensibilité des politiciens et des entrepreneurs locaux.

Encore en 1962, dans une pétition d'une rare violence, la Chambre de commerce dénonce «*la défiguration regrettable du plus estimable et précieux des actifs historiques de l'Amérique du Nord*» et constate que l'absence de règlements municipaux d'urbanisme est à l'origine d'une telle destruction systématique. Elle exige «*une refonte des règlements municipaux en matière de zonage et de construction dans le Vieux-Québec, les règlements actuels s'avérant insuffisants, incomplets, désuets ou arbitraires*». Cette pétition montre combien la protection du patrimoine était négligée ou difficile à Québec avant la décennie 1960. ♦

SOUS LA PLUME DES VISITEURS

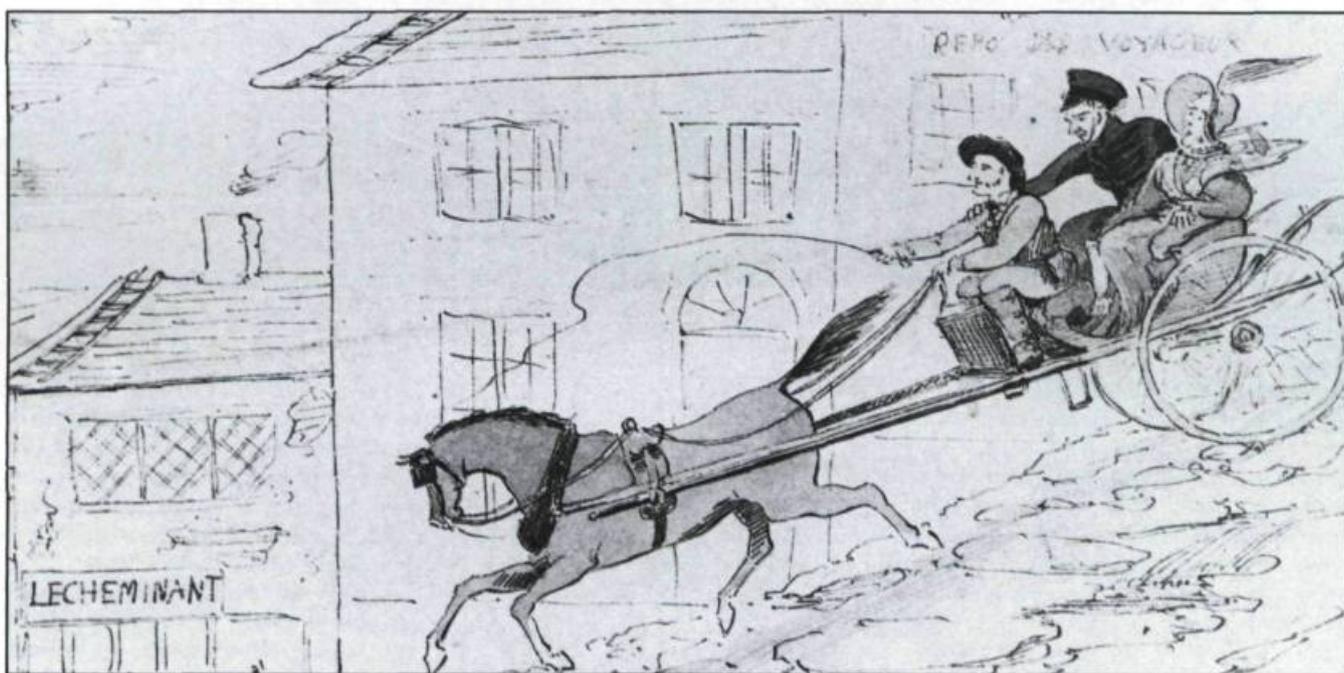
par Raymond Giroux*, Recherche: Yves Beauregard**

Québec, ville touristique? Sans aucun doute, et racontée abondamment, dans tous les genres possibles, entre l'exactitude des descriptions des géologues de passage et les rêves d'un quelconque écrivain en verve désireux de plaire à ses nouveaux amis et de leur démontrer sa maîtrise des adjectifs les plus recherchés de la langue française. Cer-

Samuel de Champlain se laissa également tenter par le côté bucolique de Québec. Le spectacle des «sauvages» se nourrissant des anguilles apparemment innombrables du Saint-Laurent frappa son imagination. Plutôt étonné de cette attirance, Champlain demeure aussi sceptique face à la viande de castor, et plus encore quand il réalise que les autochtones

vent se contenter de pain sec, ne boire que de l'eau». Ils vendent tout le reste au marché pour se procurer «des vêtements, de l'eau-de-vie ou des colifichets pour les femmes». Question de priorités sans doute.

Un siècle plus tard, l'abondance revient. Sir Richard Bonnycastle, un militaire anglais, note que le marché



L'aquarelle de l'officier britannique James Hope, qui séjourna à Québec au début du XIX^{ème} siècle, illustre bien les difficultés de transport qu'entraînait une ville construite sur deux niveaux. (Archives publiques du Canada).

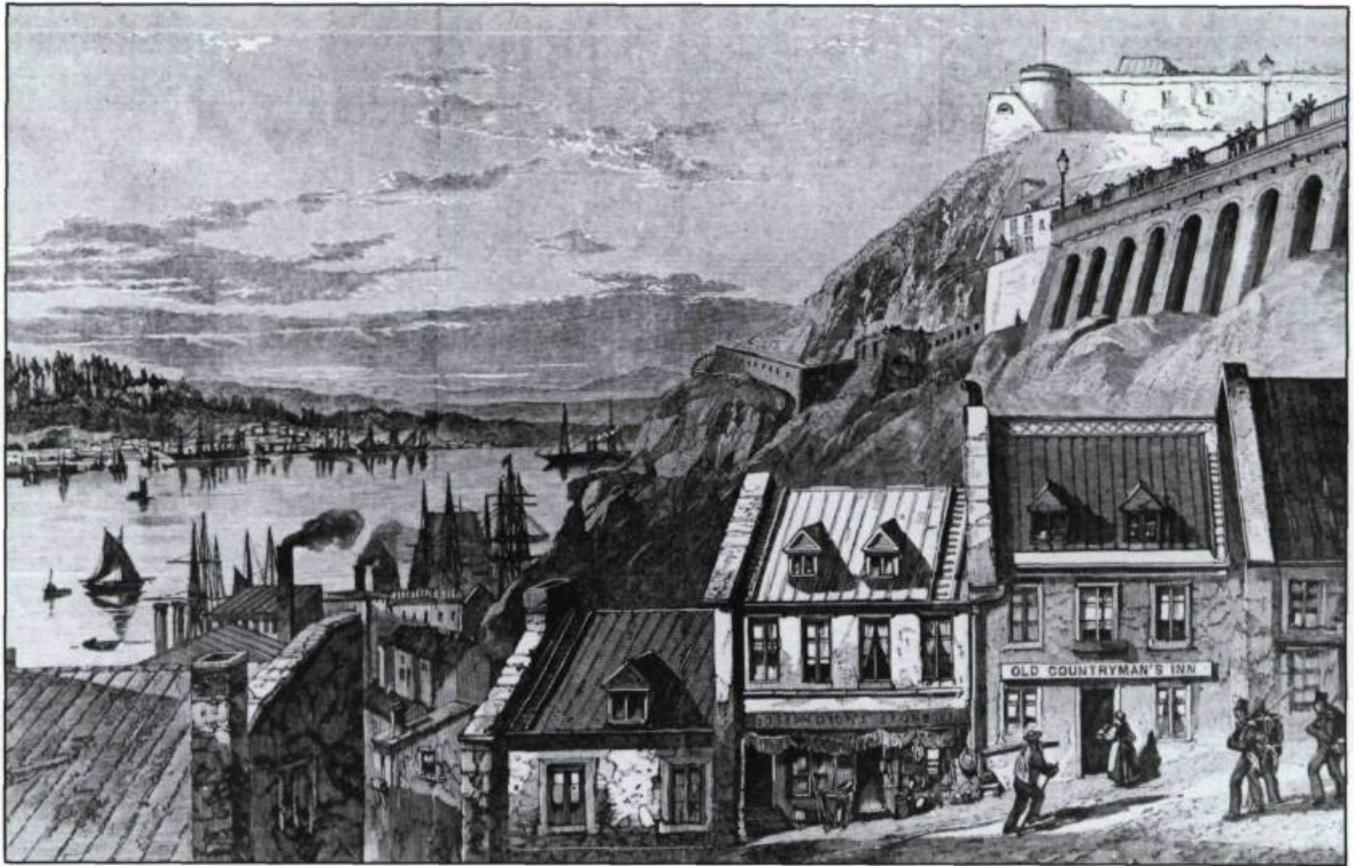
tains ont privilégié le site de la ville, d'autres ses habitants, quelques-uns se sont souvenus longtemps de leur séjour hivernal. Jacques Cartier, le premier de nos touristes européens connus, aurait pu obtenir sans peine un poste permanent comme relationniste de la ville. Relisons sa description féérique de 1535: «une aussi bonne terre qu'il soit possible de voir et bien fructiférante, pleine de moult beaux arbres de la nature». Il est vrai que notre découvreur écrivait à la mi-août, avant d'apprendre l'existence du scorbut.

mangent parfois leurs chiens dans les jours creux. La gastronomie québécoise a bien changé depuis. Pierre Boucher, en 1664, notera lui aussi les pêches abondantes dans la région de Québec. Faut-il le croire ou non, nul ne le sait: mais Boucher raconte l'aventure d'un honorable citoyen qui aurait capturé à lui seul plus de 50 000 anguilles en un seul automne. Sans doute est-ce là la première histoire de pêche de la Nouvelle-France! Mais au siècle suivant, en 1749, le voyageur suédois Pehr Kalm note que les «gens du commun doi-

public lui apparaît bien garni de nourriture fraîche, exception faite des raisins de Montréal qui n'arrivent pas «à la perfection» dans la capitale. Au quatrième centenaire de la découverte du Canada, en 1934, le médecin français A. Mizzone déplore deux réalités de chez nous. D'abord, «il n'y a pas de cafés». Puis, plus tragique encore, la cuisine locale

* Historien de formation et éditorialiste au journal *Le Soleil*.

** Historien, membre du comité de rédaction.



Cette vue des magasins de la Côte de la Montagne confirme l'observation d'Alexis de Tocqueville sur le visage anglais de Québec.
Tirée du: Harper's Weekly, 25 août 1860.

imite trop l'américaine. Mizzi apprécie peu «la classique petite rondelle de beurre frais», les «salades de fruits arrosées de mayonnaise», «bananes avec du concombre» ou encore certaine sauce «fort parfumée et d'un goût indéfinissable». Heureusement, cinq ans plus tard, l'écrivain Maurice Genevoix prend la peine de glisser un mot favorable pour le restaurant Kerhulu, le meilleur du Canada d'après lui. Le monde entier connaît maintenant, grâce à lui, les «pétoncles frites» du Quartier latin.

De bas en haut

Haute-ville et basse-ville: la distinction remonte aux origines de Québec. Tous les voyageurs ont noté les deux niveaux d'habitation, le passage unique par la Côte de la Montagne, le site «imprenable» du Cap-aux-Diamants. Les voyageurs s'épargnent souvent des mots en référant les lecteurs à leurs prédécesseurs. Les Anglais, nous dit le Duc Bernhard de Saxe-Weimar en 1825, comparent facilement Québec à Gibraltar. Charles



Habitants en costume d'été. Tiré de: John Lambert, Travels Through Canada, 1816.

Dickens, en 1841, nous ressert la même sauce, mais sans donner ses sources. Disons que le cliché avait une acception universelle et laissons aux exégètes le soin de déterminer quel officier de la Couronne y a pensé en premier. Mais derrière ces descriptions flatteuses, les visiteurs les plus attentifs ont osé critiquer ce qu'ils ont vu dans les rues de Québec. Selon la saison, bien sûr, on peut y marcher plus ou moins à sec. Mais de l'avis général, le côté sale et boueux domine. Alexis de Tocqueville raconte sans ménagement que «l'intérieur de la ville est laid»; le 27 août 1831, il se dit frappé par la présence d'enseignes exclusivement en anglais à Québec alors qu'il n'entend parler que français dans les rues! L'animation à l'europpéenne le frappe néanmoins.

Le côté insalubre

Depuis toujours, la basse-ville sert de résidence à la classe marchande. La vie y serait même «très désagréable», raconte Isaac Weld en 1795. À marée basse, écrit-il, la puanteur qui vient



Plusieurs visiteurs de Québec ont signalé et remarqué la gaieté des Canadiens français. Aquarelle de J.C. Stadler, d'après un dessin de George Heriot in *Travels Through the Canadas*, 1807.

du fleuve devient intolérable. La haute-ville, par contre, héberge «*les gens distingués*», comme le dit Kalm. Après la Conquête, marchands et militaires anglais s'installent en grand nombre. Mais rien n'empêche que la ville parait «*étrange pour le*

simple Anglais», écrit John Bigsby en 1850. Notre visiteur s'y retrouve fort peu chez lui et son chauvinisme a apparemment mal supporté la traversée. Les travailleurs francophones s'habillent tous en étoffe du pays grise, leurs femmes se balladent dans

des tons de pourpre et de rouge et font beaucoup de bruit dans les rues. Bigsby en a rencontré quelques-unes relativement jolies à son goût, mais aucune ne traverse élégamment le seuil des trente ans. La raison: elles perdent toutes leurs dents. Le visiteur n'a pas manqué de constater le piètre état de santé de ses hôtes. Personne ne lui paraît nettoyer les rues, il n'existe ni pavage ni système d'égouts. «*J'espère, écrit-il, que peu de villes de la chrétienté engendrent autant de maladie et de dénuement que Québec*».

En société

Un demi-siècle plus tard, en 1893, la comtesse d'Aberdeen, en reportage photographique au Canada, n'ose décrire la situation. Elle conseille à ses lecteurs de regarder les illustrations de son livre pour constater la beauté des lieux. Et elle aime bien le peuple québécois. Il s'agit pour elle d'un peuple «*frugal, satisfait, respectueux des lois et religieux*»; toujours de simples paysans normands et bre-



Prise du promontoire, cette vue de Québec avec sa Citadelle dominant la basse-ville et le fleuve, son château Saint-Louis en ruines illustre bien l'aspect moyenâgeux signalé par Henry Thoreau. Gravure d'après un dessin de Coke Smyth pour *Sketches with Canadas*, 1840. (Coll. privée).



Maurice Genevoix, de passage à Québec en 1939, écrit que le restaurant Kerbulu était à son époque le meilleur établissement du genre au Canada. Carte postale. (Coll. Yves Beaugard).

tons, en réalité, ils constituent de loin les plus loyaux sujets de Sa Majesté. La politesse et la courtoisie générale de ces gens, qui s'amuse comme des petits fous à chaque hiver, l'ont frappée! Cette appréciation idyllique néglige pourtant un volet fondamental, noté par plusieurs, de la vie québécoise, celui de la stricte séparation des «races». N.P. Willis note, en 1839, que si la vie sociale s'y déroule d'une manière généralement plus gaie que dans la moyenne des villes coloniales, les différentes classes ne se fréquentent pas entre elles. Les Français, plus raffinés à ses yeux, souffrent du dédain de leurs maîtres anglophones. Bigsby note, lui aussi, l'étanchéité des relations sociales. Les Canadiens français, d'après lui, mènent une vie sociale fort active entre eux, mais côtoient rarement les anglophones, sauf lors des occasions officielles au Château Saint-Louis.

Si Bigsby remarque la bonne éducation de l'élite française, le Duc de Saxe-Weimar, lui, va aux sources: lors de son séjour québécois, il visite l'ancêtre du Petit Séminaire d'aujourd'hui. «Les familles les plus respectables du pays y envoient leurs enfants, écrit-il, et ils y reçoivent une excellente éducation. Le clergé est très respecté ici». Comme les conquérants ont laissé tous leurs

biens aux ecclésiastiques, ils «obéissent au gouvernement, et utilisent toute leur influence populaire en sa faveur». C'était là l'essentiel pour les Britanniques. Mais le suprême hommage vient de Maurice Genevoix, un tenant du romantisme littéraire à son meilleur. «Les Canadiens-français sont d'une bonne race, et qui n'a point dégénéré», nous lance-t-il à la suite de son séjour de 1939. Et plus loin: «la gaieté de ce peuple est grande, saine, jeune, à ce degré vertu. Tout lui est occasion, aliment. Il aime le chant, la danse, les récits qu'écourent les veilleux, les réunions de parentèle où l'on savoure la soupe aux pois et les beignets. Ab! ces gens-là ne sont pas blasés!» Il ne glisse toutefois par un mot du climat sibérien décrit autant par Bigsby que par La Hontan, en 1684: il faut avoir vécu à Québec plus que trois jours en juillet pour en parler avec sagesse. Mais laissons les mots de la fin à deux auteurs aussi connus que différents. L'Américain Henry Thoreau, frappé par l'aspect moyenageux de Québec, s'exclamait en 1850: «Quel endroit pour élever des enfants!» Il voyait la ville comme un roman chevaleresque. Et Albert Camus, toujours égal à lui-même, disait à la suite de son passage en 1946: «Il me semble que j'aurais quelque chose à dire sur Québec (...) Mais à quoi bon?». Bon! ♦

Bibliographie

- 1535: Jacques Cartier. *Voyages de découverte au Canada entre les années 1534 et 1542...* Paris, Anthropos, 1968.
- 1608: Samuel de Champlain. *Oeuvres de Champlain*. C.H. Laverdière. Québec, Geo. E. Desbarats, 1870.
- 1664: Pierre Boucher. *Histoire véritable et naturelle...* Boucherville, Société Historique de Boucherville, 1964.
- 1684: Baron de la Hontan. *Voyages du baron de la Hontan dans l'Amérique septentrionale...* Montréal, Editions Elysée, 1974.
- 1749: Pehr Kalm. *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*. Montréal, Pierre Tisseyre, 1977.
- 1795: Isaac Weld. *Travels through the states of North America*. New York and London, Johnson Reprint Corporation, 1968.
- 1825: Bernhard, duc de Saxe-Weimar-Eisenach. *Travels through North America during the years 1825 and 1826*. Philadelphia, Carey, Lea et Carey, 1828.
- 1831: Alexis de Tocqueville. *Tocqueville au Bas-Canada présenté par Jacques Vallée*. Montréal, Editions du Jour, 1973.
- 1839-40: N.P. Willis. *Canadian Scenery Illustrated*. Peter Martin Associates Limited, 1967.
- 1841: Sir Richard H. Bonnycastle. *The Canadas in 1841*. London, Henry Colburn, 1841.
- 1842: Charles Dickens. *American Notes and Pictures from Italy*. London, Oxford University Press, 1974.
- 1850: John J. Bigsby. *The Shoe and canoe or Pictures of Travel in the Canadas*. New York, Paladin Press, 1850.
- 1850: Henry D. Thoreau. *Un Yankee au Canada*. Traduit de l'américain par Adrien Thériot. Montréal, Les Editions de l'Homme, 1961.
- 1893: The Countess of Aberdeen. *Through Canada with a Kodak*. Edinburgh, W.H. White and Co., 1893.
- 1934: A. Mizsoni. *Une Croisière au Canada Français*. Paris, Editions de la Jeune Académie, 1938.
- 1939: Maurice Genevoix. *Canada*. Paris, Flammarion, 1945.
- 1946: Albert Camus. *Journaux de voyage*. Paris, Gallimard, 1978.

d'Anjou, Bernard & Mercier, architectes
850, rue St-Vallier Est
Québec, G1K 3R4
(418) 694-9731

QUÉBEC LA BELLE

par Michel Lessard*

Faire voir en trois dimensions aux parents et amis ébahis les rues sombres de la basse-ville, pavées de madriers, grouillantes d'enfants et de chômeurs...évoquer devant ses auditeurs attentifs la magnificence de la *French Cathedral*, leur expliquer la présence permanente de nonnes, de prêtres, de frères dans les rues d'une ville dont les clochers rythment le quotidien. Décrire la topographie de Québec, «Gibraltar d'Amérique», par ses fortifications, sa citadelle, ses bastions et ses portes massives...Raconter son tour de calèche dans l'atmosphère dépaysante d'une ville provinciale française du XVIII^e siècle...Voilà autant d'exercices d'émerveillement auxquels ont dû se livrer l'un ou l'autre des milliers de visiteurs anglo-américains qui sont passés par Québec au siècle dernier et qui en ont rapporté des photographies. Tout l'exotisme culturel et géographique de la ville, mis en images et largement diffusé, surtout à partir de 1860, soit une vingtaine d'années après l'invention du procédé photographique.

En 1982, à Rochester dans l'état de New York, se tenait un congrès international d'historiens de la photographie. Quelle ne fut pas notre surprise de découvrir, lors du *photographica show* – sorte de marché aux puces de l'image et de l'appareil photo – un nombre impressionnant de vues anciennes de Québec, offertes aux collectionneurs et aux conservateurs. Des images acquises il y a plus d'un siècle par quelque visiteur et qui sortaient maintenant des maisons américaines. Du stéréogramme aux grands formats, elles étaient toutes signées par l'un ou l'autre des artistes de Québec identifiés dans les annuaires commerciaux.

Une production originellement destinée aux touristes; l'Ontario participe elle aussi à ce marché. Non seulement les clichés pris à Québec



L'exotisme ethnique. L'Indienne vendeuse de paniers. Demi-stéréogramme, vers 1863, signé L.-P. Vallée mais possiblement réalisé par G.W. Ellison. (Coll. privée).

entre 1860 et 1914 témoignent-ils de son architecture, de son développement, de sa stratification sociale; ils perpétuent toute une tradition coloniale qui a jeté, sur Québec un regard curieux d'exotisme et d'histoire tout en présentant une ville inscrite dans la modernité.

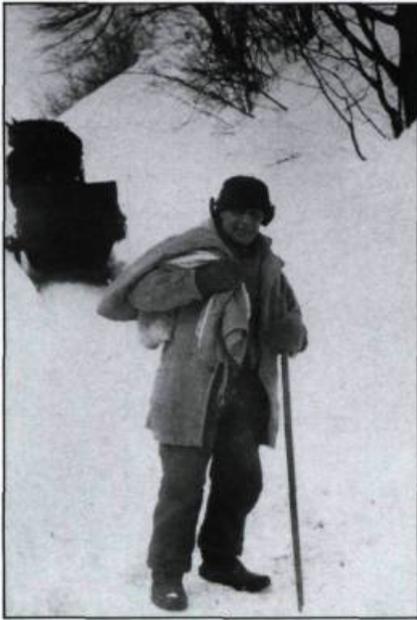
Du stéréogramme à la carte postale

Au XIX^e siècle, le commerce de la photographie pousse trois formats qui dominant nettement le marché touristique. Le stéréogramme d'abord. Des cartons cintrés et rectangulaires, à double images, qu'on place dans le stéréoscope; inventé en

1838 par l'Anglais Sir Charles Wheatstone, l'appareil permet de lire des dessins et épreuves photographiques en trois dimensions. Il sera au XIX^e siècle, et cela jusqu'en 1930, ce qu'est aujourd'hui la télévision: une fenêtre sur le monde.

Les voyageurs, à l'ère naissante du tourisme bourgeois, peuvent également rapporter chez eux des cartes de visite. En 1854, Eugène-Adolphe Disderi (1819-1890), un Français, lance le mouvement. Puis soudain, à

* Professeur d'histoire de l'art, Université du Québec à Montréal.



L'exotisme ethnique. Le quêteux de la Côte de Beupré. Épreuve 5" x 7", vers 1875, par Ernest Livernois. (Coll. privée).

partir de 1860, c'est l'enthousiasme: tous les pays, tous les artistes en produisent sur tout et sur rien. Des millions et des millions de cartes sont mises en circulation. Le grand public se découvre des vocations de collectionneurs et rassemble, dans de beaux albums offerts par un marché bien organisé, des portraits de grands personnages mais aussi des vues si-



Gravure nous présentant une dame utilisant un stéréoscope pour visionner des épreuves photographiques par couple stéréoscopique. L'appareil donne l'impression du relief à trois dimensions. (Coll. privée).

gnées, sur papier albuminé ou sur gélatine argentique, montées sur carton de 8,5cm x 6cm. Si l'âge d'or de la carte de visite se situe entre 1860 et 1870, le public en sera friand jusqu'en 1914.

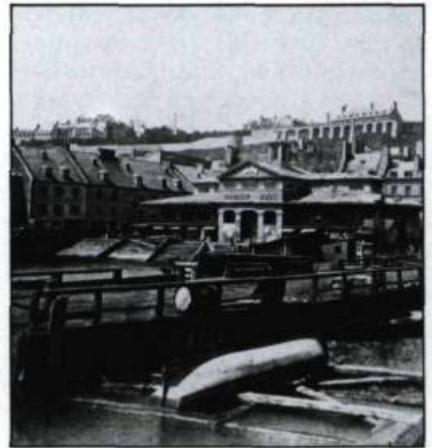
Reconnaissant officiellement la carte postale illustrée en 1901, le gouvernement canadien permet aux «artistes de la lumière» de renouveler le regard touristique...mais aussi à des éditeurs peu respectueux du droit d'auteur de puiser dans le vieux fonds de clichés publiés pour diffuser en photographie, en phototypie ou en demi-ton des images de 14 cm x 8,8cm, parfois rehaussées de couleur.

Nos photographes donneront largement dans ces trois types et feront aussi, en cabinet, une production moins courante, en 5" x 7", en 8" x 10", que les visiteurs pourront se procurer dans certains dépôts de Québec ou encore chez les artistes eux-mêmes, qui ont toujours pignon sur rue et exposent des albums sur leurs comptoirs. Leurs oeuvres constituent un matériel unique qui raconte la ville et exploite ses particularismes et dont tous les chercheurs en sciences humaines ou en histoire de l'art se servent abondamment sans jamais donner crédit à leurs auteurs.

Les disciples de Daguerre

Jules-Isaïe Benoit dit Livernois, en affaires de 1854 à 1864, son épouse Élise L'Heureux qui reprendra le studio de 1865 à 1874 et leurs fils Jules-Ernest, dans le commerce de l'image de 1874 à 1933, sont parmi les plus importants producteurs de vues sur Québec. Sans donner vraiment dans la carte de visite et le stéréogramme, ils offriront principalement des moyens et des grands formats de haute qualité.

Un corpus exceptionnel souvent viré au brun chaud. Louis-Prudent Vallée, entre 1867 et 1900, offrira des vues de Québec, surtout en stéréogramme et en cartes de visites, parfois en grands formats. Des milliers d'épreuves sont toujours en circulation parmi les amateurs. En 1879, Vallée enrichira son catalogue de la production de George William Ellis-



Le romantisme historique. La rue Petit-Champlain et le Marché Finlay vis du fleuve, la première signée Ellisson, la seconde L-P. Vallée. Demi-stéréogramme, vers 1870. (Coll. privée).

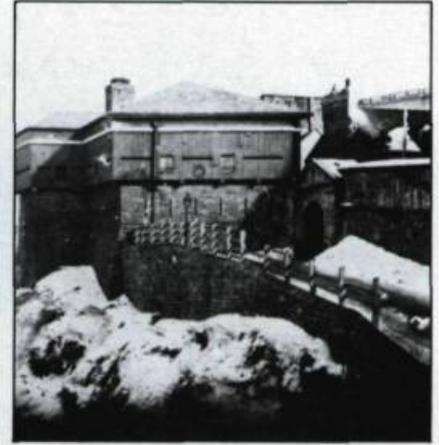
son, Irlandais d'origine et photographe à Québec depuis 1848.

Citons également John Lewis Jones, en affaires entre 1865 et 1904; un certain Edmonston (1864-1865), dont le Séminaire de Québec possède plusieurs oeuvres uniques; Hugh McCorkingdale, l'associé d'Ephrem Archambault (1864-1867), Wyse et Tuzo, Charles Smeaton (1860-1873), Samuel McLaughlin (1858-1861) et plusieurs autres, notamment entre 1860 et 1870, avant que Livernois et Vallée ne prennent le monopole.

Des particuliers ou des sociétés de l'extérieur vont aussi viser la conquête de ce marché touristique. Entre 1854 et 1858, les frères Friedrich et William Langenheim, deux immigrants allemands installés à Philadelphie, réalisent une série de vues stéréoscopiques intitulée «Quebec and Vicinity», des albumines sur



L'exotisme géographique. Neige dans les rues de Québec en mars. Stéréogramme de Louis-Prudent Vallée vers 1880. (Coll. de l'auteur).



Le «Gibraltar d'Amérique». La Porte Hope au pied de la Côte Sainte-Famille, par Livernois & Bienvenu. Demi-stéréogramme vers 1867. (Archives nationales du Québec, Québec).



Autoportrait de Louis-Prudent Vallée vers 1875. (Coll. privée).



Photographie d'Ernest Livernois vers 1900. Il était alors âgé d'une quarantaine d'années. (Coll. privée).

verre transparent, rehaussés de couleur. Exceptionnel. Kilburn Bros (1865-1909), du New Hampshire, Keystone (1872-1939), de Pennsylvanie, de même que Underwood & Underweed (1882-1920) sont quelques-uns des grands éditeurs de stéréogrammes qui commercialiseront des vues de Québec. À partir de 1839, la firme William Notman de Montréal offrira sa propre sélection de photos pairées sur la vieille capitale, comme en fait foi un catalogue de 1860, conservé à la Toronto Public Library. Signalons au passage que Livernois et Vallée produiront périodiquement des catalogues en anglais pour annoncer leur production aux touristes. Des bijoux, des services à dîner en céramique d'Écosse, des albums imprimés à grand tirage en Albertype serviront à la diffusion de vues photographiques sur Québec par Livernois et Vallée, entre 1885 et 1900.

Le regard classique

L'essentiel de la production des photographes de Québec sur leur ville s'inscrit dans une continuité de regard, dans une approche académique de la prise de vues. Depuis la défaite de 1759, plusieurs Anglais ont dessiné la ville conquise. Si certains, comme Richard Short, magnifient une victoire, d'autres ne font qu'exercer leur talent d'aquarelliste pour bien occuper leurs temps libres. C'est le cas des militaires-topographes en garnison à la citadelle, certains ne refusant pas la *ca-*

mera obscura ou la *camera lucida* pour rendre avec exactitude les scènes de rues. George Heriot (1766-1847) et James Pattison Cockburn (1766-1844) sont deux des plus productifs de cette école dite des aquarellistes anglais. Ceux-ci reproduisent lieux et sites de la capitale coloniale qui émerveillent le visiteur et dont les relations de voyage font grandement mention depuis toujours. Des graveurs britanniques vont diffuser ce regard. En 1858, le photographe Samuel McLaughlin (1826-1914) met en marché, par livraison «mensuelle», *The Photographic Portfolio: a Monthly Review of Canadian Scenes and Scenery*, publication qui reprend tous ces clichés et annonce le mimétisme thématique et formel de la photographie envers la vue dessinée.

Révéler le «Gibraltar d'Amérique», le caractère stratégique du cap de Québec demeure un des thèmes de cette iconographie. Le panorama à partir de Lévis sera repris par tous les artistes. La citadelle vue du fleuve ou du sommet du Cap-aux-Diamants; les murailles de la ville, ses portes bardées, l'intérieur de la forteresse, les bastions et les tours Martello, avec parfois un militaire en parade, les remparts à perspective lointaine, meublés de canons, de bombardes, tout un armement révolu, réminiscence des nombreuses batailles que le site a connues...

D'autres photographies exploitent le romantisme historique à la mode, li-



La modernité, Séminaire de Québec, départ du grand escalier de fonte. Épreuve 5" x 7", vers 1885, par Ernest Livernois. (Coll. privée).

sible dans l'architecture et l'urbanisme, la respiration de la ville: les rues achalandées de la basse-ville, pavées de madriers; l'architecture coloniale française, éloquente dans les maisons de pierre de la Place royale, du marché Finlay; les marchés publics animés, peuplés d'habitants en étoffe du pays et garde-manger de l'élite militaire, administrative et cléricale; le cliché en calèche, comme en propose Vallée dans sa publicité; la promenade sur la terrasse Dufferin; les rues «fashionable» de la haute-ville, intra muros; les villas bourgeoises avec la vie de galerie des grands propriétaires, pas très loin de leur bel attelage...Des villas dans les styles anglais, néo-classique ou pittoresque, avec des serres, des jardins. L'histoire, inscrite dans ces colonnes à la mémoire du «brave Wolfe mourant et du non moins brave Montcalm expirant». Les efforts bien laborieux de rapprochements...les édifices administratifs centenaires, avec leur austérité de pierre, leurs voûtes sorties du fond des âges.

Plusieurs clichés traitent de l'exotisme géographique. Les glissoires au flanc de la citadelle, le traîneau à

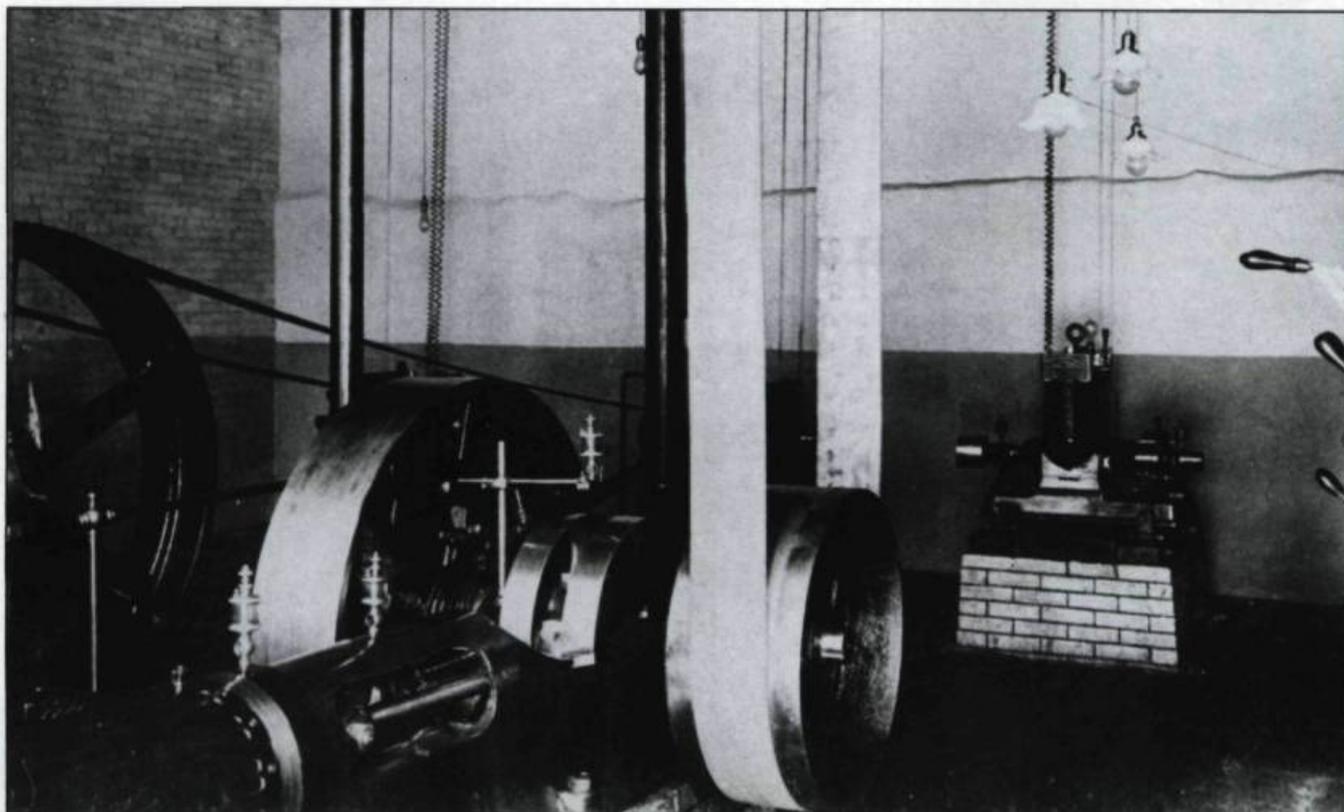
voile sur le fleuve gelé, le patinage des amoureux sur un «rond de glace» du Saint-Laurent, les rues pleines de neige jusqu'aux larmiers des maisons, le carnaval d'hiver avec ses arcs de triomphe en «sapinage», son imposant palais de glace et ses monuments cristallins...La célébration! La vie d'hiver dans les marchés publics. Les chutes Montmorency dans un nouveau décor et le pain de sucre des folles équipées. Les paysages de verglas...L'exotisme des lacs et des rivières de l'arrière-pays giboyeux, véritable convocation au pays de cocagne et à la quiétude infinie. L'exotisme économique, celui de l'activité bourdonnante du port autour de l'industrie du bois. Les dizaines de voiliers au long cours en rade, les anses de Sillery couvertes de grosses pièces, le «trimage» des longs blocs et le chargement par les sabords. La voie des *raftmen*. Le pays de la fourrure dans une vue de la salle de montre de J.-B. Laliberté...sorte de musée de la faune naturalisée.

Nos photographes, suivant les traces des dessinateurs anglais, vont également offrir aux visiteurs des clichés artistiques sur l'étrangeté ethnique

de Québec: la Huronne qui vend des paniers confectionnés à Lorette; les chefs de bande en bonnets de plumes; le quêteux à baluchon, celui de la côte de Beaupré, le Canadien errant; l'habitant de l'île d'Orléans traînant ses récoltes ou sa boucherie à la ville. La religion catholique omniprésente dans une architecture démonstrative, dans des aménagements somptueux, dans les sites, dans une vie institutionnelle marquée par la règle de sainteté. Vallée par exemple, en 1877, va révéler pour la première fois, l'intérieur de l'Hôtel-Dieu.

La modernité

Jules-Ernest Livernois sera le premier photographe à rompre avec le regard classique. Vers 1880, en même temps qu'il suit le développement du lac Saint-Jean en révélant une agriculture de nouvelles machines, il réalise des séries de vues dynamiques et modernes sur les institutions de la vieille capitale. Le touriste peut ramener chez lui l'oeuvre éducative que les Ursulines accomplissent dans des classes éclairées, des dortoirs ordonnés, des salles de



La modernité, Salle des dynamos au Séminaire de Québec. Épreuve 5" x 7", vers 1886, par Ernest Livernois. (Archives nationales du Québec, Québec).



Studio de photographie de Louis-Prudent Vallé, sis au 39 rue Saint-Jean. Gravure 17 x 6cm tirée de The City of Quebec Jubilee Illustrated, 1887. (Archives de la ville de Québec).

jeux organisées, des salles de musique équipées, des lieux de concerts en action. Avec ce regard neuf, Livernois offre le « raffinement de la civilisation » accessible à l'élite féminine de Québec.

Pris au Séminaire et à l'Université Laval, des clichés artistiquement composés des laboratoires de physique, du musée de géologie ou d'ornithologie, de la pinacothèque, de la bibliothèque montrent aux visiteurs des Québécois au diapason des courants scientifiques, culturels et d'érudition du XIX^{ème} siècle. Tout le renouvellement de l'architecture sur les traces de Labrouste, Paxton et Borgardus dans des vues insolites du grand escalier de fonte du Séminaire de Québec de Joseph Ferdinand Peachy et dans plusieurs autres épreuves. Et Livernois renoue avec l'émotion des « Galeries des machines » des expositions universelles de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, dans la « Salle des dynamos » du Séminaire du Québec mise en place en 1880. Toute la modernité du décor se lit dans les photographies sur gélatine argentique des aménagements intérieurs du Châ-

teau Frontenac après l'érection de sa première phase amorcée en 1892: salle de réception, restaurants, salon, chambres à coucher... Et bien d'autres, toujours sur la modernisation de Québec. Des photographies qui dépassent le perception des temps nouveaux par le juge Adolphe-Basile Routhier dans son bel ouvrage *Québec et Lévis à l'aurore du XXI^{ème} siècle*. Comme si la photographie, sans le carcan de l'histoire des autres pratiques artistiques, initiait avant tout le monde le sentiment de cette modernité, non seulement dans les thèmes, mais aussi dans la manière.

Les vues de Québec offertes aux touristes entre 1860 et 1914 prolongent le regard classique sur la capitale; certains artistes convoquent à la modernité. Les corpus conservés nous révèlent que les photographes d'hier, en évoquant la Cité de Champlain, rappellent toutes les villes du monde. Et en débordant la production de vues touristiques, leur oeuvre affirme sans ambiguïté et avec art que la ville de Québec c'est d'abord et avant tout... les Québécois. ♦



DORVAL & FORTIN
ARCHITECTES

Ancien Palais de Justice
Hôtel du Parlement
Musée du Québec

1510 Chemin Ste-Foy, Qué.
G1S 2P3 • 687-9151



robert pinault architecte

6 JARDINS MÉRICI, SUITE 616, QUÉBEC, QUÉ, G1S 4N7 TÉL.: (418)683-1753



Bussière

Peintre, sculpteur, illustrateur

Yves Bussières

298, Richelieu
(coin Sutherland)
Québec G1R 1J6
Tél.: (418) 523-4905



DIORAMA

L'HISTOIRE EN SON ET LUMIÈRE

**REVIVRE
LES SIX SIÈGES DE QUÉBEC**

Voyez et entendez la bataille des Plaines d'Abraham qui a changé l'histoire d'un continent.

Soyez témoins de l'attaque de Québec par l'armée révolutionnaire américaine, sous Richard Montgomery et Benedict Arnold, lors d'une tempête de neige le 31 décembre 1775...

ainsi que des quatre autres sièges de la ville.

MUSÉE DU FORT

(face au Château Frontenac)

10, rue Ste-Anne, Québec, Québec G1R 3X1
RENSEIGNEMENTS
RÉSERVATIONS DE GROUPES
(418) 692-2175





Vue aérienne de la batterie royale construite en 1691 sur l'ordre du gouverneur Frontenac. Photo prise lors de la restauration en 1975. (Photo: Ministère des Communications du Québec).

LE VIEUX-QUÉBEC: UNE RESPONSABILITÉ COLLECTIVE

par Jean-Guy Tessier*

Au cours des dernières années, les principaux intervenants impliqués dans la mise en valeur du Vieux-Québec ont conjugué leurs efforts pour amorcer une véritable revitalisation du centre-ville.

Les outils

Déclaré arrondissement historique en 1963, le Vieux-Québec a, au cours de la décennie 1960, plutôt fait l'objet d'une gestion parallèle de la part de l'administration municipale et du gouvernement provincial. Mais, à la fin des années 70, une volonté de concertation s'est affirmée et de nombreux outils ont été développés.

Dans le cadre d'une première entente, il y a d'abord eu, en 1979, au sein même du Service de l'urbanisme de la ville, création d'une unité administrative (Division du Vieux-Québec) ayant

comme mandat premier de veiller à la sauvegarde et à la mise en valeur du patrimoine du Vieux-Québec. La mise sur pied de cette équipe a grandement facilité la concertation et du même coup l'harmonisation des interventions.

Alimentée par la volonté évidente qu'avaient les deux parties de canaliser leurs énergies vers des objectifs communs, cette concertation a pris de l'ampleur et s'est concrétisée dans six ententes de mise en valeur. C'est ainsi que nous sommes passés, de 1980 à 1986, d'une programmation conjointe visant seulement la restauration de certaines propriétés municipales à un groupe d'ententes quinquennales sur la recherche, la diffusion, l'archéologie, la restauration de propriétés

* Directeur de la région de Québec, Ministère des Affaires culturelles.



Document inédit de la Place royale nous présentant l'Hôtel Blanchard vers 1905. Carte postale. (Coll. Yves Beauregard).

municipales et privées, l'aménagement et l'aide technique aux citoyens. En plus des fonds de la ville et du ministère des Affaires culturelles, les ententes bénéficient d'une importante participation financière de l'Office de planification et de développement du Québec ainsi que de nombreux investissements privés. L'entreprise privée est d'ailleurs amenée à assurer la maîtrise d'oeuvre de nombreux projets de restauration grâce à l'appui du programme municipal de réhabilitation des sites incendiés, abandonnés ou délabrés du Vieux-Québec, élaboré en 1982.



La Place royale et ses bâtiments restaurés. On aperçoit la maison Dumond convertie en Maison des Vins; à ses côtés, la maison Le Picard, puis la maison Nicolas Jérémie et la Maison Rageot. (Photo: Marc Lajoie, Ministère des Communications du Québec, 1985).

Enfin, le ministère offre à tout propriétaire du Vieux-Québec désireux de procéder à des travaux de rénovation ou de restauration, un programme universel à frais partagés.

Les réalisations

En comptant les investissements prévus dans l'entente signée en février 1986, tous ces projets communs auront exigé, au cours des années 80, des investissements de l'ordre de 50 millions; soit environ 22 millions provenant de l'entreprise privée, 14 millions de la ville de Québec et 14 millions du gouvernement provincial.

Ce fonds auront permis notamment:
– de faire des travaux majeurs de restauration

L'Hôtel Louis XIV a remplacé l'Hôtel Blanchard. (Photo: Éditeur officiel du Québec).



dans des propriétés municipales telles que l'Hôtel de ville, l'Institut canadien, le Domaine Maizerets, la Caserne Dalhousie;

– de compléter de nombreux projets d'aménagement urbain: enfouissement des fils électriques à l'intérieur du Vieux-Québec, aménagement de la Place de l'Hôtel de ville, de l'escalier du Petit Champlain, de la Place du Marché Champlain, de la rue Petit Champlain, réaménagement du Carré d'Youville, du Carré Parent et de tout le secteur de la Côte du Palais;

– de réaliser, de concert avec l'entreprise privée, la restauration d'une cinquantaine de bâtiments incendiés ou abandonnés, la remise aux normes de vieux bâtiments et la rénovation de nombreux bâtiments habités;

– de favoriser la recherche (étude des potentiels archéologiques, inventaires architecturaux, recherches historiques et archéologiques), la diffusion des connaissances et leur interprétation (Découvrir Québec);

– de préparer des guides techniques à l'intention des citoyens afin de leur permettre de mieux planifier et exécuter leurs travaux de restauration;

– de retenir les services d'un archéologue à la ville de Québec afin de gérer efficacement la dimension archéologique dans le Vieux-Québec, ceci avec une participation importante de l'Université Laval.

De plus, l'aide financière du MAC (environ 60 000 dollars par année) aux propriétaires de l'arrondissement historique pour fins de restauration, génère des investissements privés évalués annuellement à plus de 3 millions de dollars.

Si on ajoute à toutes ces interventions celles qui ont été réalisées au cours des dernières années par le ministère à la Place royale, en collaboration avec la Société de développement des industries culturelles et des communications (SODICC), le secteur coopératif et l'entreprise privée, on constate que beaucoup d'efforts sont faits pour la mise en valeur du Vieux-Québec.

L'inscription du Vieux-Québec sur la liste du patrimoine mondial en décembre 1985 par l'Unesco, doit inciter tous les intervenants à poursuivre et à accentuer cette concertation. ♦

LA CAPITALE FACE À SON PATRIMOINE

par Michel Bonnette*

En 1963, l'Assemblée nationale, en adoptant la Loi sur les monuments historiques, reconnaissait le Vieux-Québec comme faisant partie du patrimoine des Québécois.

Les principaux motifs invoqués alors pour justifier cette décision peuvent se résumer ainsi:

1. Le Vieux-Québec est un ensemble ancien cohérent et distinctif. Il regroupe des architectures domestiques, religieuses, commerciales, institutionnelles, industrielles, portuaires et militaires de plusieurs époques, dont certaines érigées au XVIII^e siècle. Ces structures sont à la fois riches dans leurs détails et leur enseignement.

2. Le découpage du tissu urbain du Vieux-Québec rappelle son tracé d'origine: ses rues étroites et sinueuses sont généralement bordées de maisons de trois ou quatre étages. Leurs façades sont de pierre ou de brique et ont, dans plusieurs cas, conservé une partie de leur aspect d'origine.

3. Le site même de Québec est exceptionnel et remarquablement évocateur: la ville occupe un cap rocheux qui domine ce fleuve immense que Jacques Cartier lui-même a nommé Saint-Laurent en 1534. Samuel de Champlain, en 1608, a construit au pied du cap, pour le compte du Sieur des Monts, riche négociant, la première habitation européenne permanente en terre d'Amérique. Il s'agissait en fait d'une résidence fortifiée à laquelle était jumelé un magasin où Champlain et ses hommes purent faire le commerce des fourrures, d'abord avec les Amérindiens puis avec les aventuriers français venus chasser dans les forêts de la Nouvelle-France.

Les limites du Vieux-Québec n'ont pas été modifiées depuis 1963. Son territoire comprend les parties haute et basse de la vieille ville qui sont situées sur la pointe du cap et s'étend du fleuve Saint-Laurent, à l'est, jusqu'aux fortifications, à l'ouest. Il couvre une superficie de 135 hectares et compte pas moins de 3 000 bâtiments dont une citadelle et un bon nombre de bâtiments institutionnels de grande envergure.

L'exode vers les banlieues

Le Vieux-Québec n'a pas échappé à la vague qui a frappé le coeur des grandes villes nord-



Le 1184, rue Saint-Jean, coin Collins. Photographie de J.-E. Livernois au début du siècle. (Archives de la ville de Québec).

américaines dans la période d'après-guerre et les a vidées de leur population au profit des banlieues. À Québec comme ailleurs, l'évolution rapide des moyens de transport et l'ouverture de grandes voies d'accès aux régions périphériques ont fourni l'occasion aux populations des zones urbanisées de fuir le centre-ville et de s'approprier la campagne.

À Québec, cet exode a été encouragé par les gouvernements qui, au début des années 1960, avaient décidé de faire de Québec une capitale moderne, d'envergure internationale. Dans l'esprit des décideurs, cela signifiait que la silhouette de la ville devait s'enrichir de tours et de gratte-ciels construits aux abords de grands boulevards urbains. Il fallait, pour ce faire, démolir une bonne partie des structures anciennes du centre-

* Directeur de la Division Vieux-Québec, Ville de Québec.

Photographie du bâtiment en mai 1970.
(Photo: Service de l'urbanisme de la ville de Québec).



Après l'incendie de ce quadrilatère, un plan de sauvegarde fut mis de l'avant. Lors de la démolition des ruines, certains éléments architecturaux sont conservés puis intégrés à la nouvelle construction.
(Photo: Service de l'urbanisme de la ville de Québec).

ville et remodeler entièrement son tissu urbain. Un grand nombre de bâtiments anciens, certains de très belle facture architecturale, ont été expropriés puis démolis. Plusieurs milliers de personnes ont été, de ce fait, forcées de quitter leur quartier et ont dû s'exiler.

Heureusement, le Vieux-Québec a échappé à cette vaste opération de démolition et de rénovation urbaines, grâce en particulier à son enceinte fortifiée. Par contre, il n'a pas échappé aux effets de cette opération: peuplé d'un peu plus de 10 000 habitants en 1960, il n'en comptait plus qu'environ 3 500 en 1976. En 1970, le stock bâti

montrait déjà des signes de détérioration évidente et témoignait d'un environnement social difficile et d'une grande faiblesse économique.

Le retour aux sources

Face à cette situation embarrassante, les autorités de la ville ont jugé opportun de faire commander, de concert avec le gouvernement du Québec et un groupe d'hommes d'affaires, une étude visant à démontrer la nécessité d'une action concertée pour revaloriser l'image du Vieux-Québec et tirer profit de son caractère unique en Amérique du Nord. Paru en 1970, le rapport de cette étude, intitulé *Concept général de réaménagement du Vieux-Québec*, soulignait l'urgence de restaurer l'arrondissement historique. Il a été accueilli très favorablement autant par les gouvernements que par la population, et ses effets continuent aujourd'hui de se faire sentir.

Pourtant, à la fin des années 70, le Vieux-Québec se trouvait toujours dans un état pitoyable. Plusieurs de ses édifices étaient abandonnés et délabrés, et des incendies successifs ou des démolitions souvent injustifiés y avaient laissé des trous béants. Les résidents se plaignaient de l'absence de mesure de contrôle sur l'utilisation des bâtiments et, en particulier, de l'effet négatif des activités nocturnes sur la qualité de vie dans le quartier. Alors que, dans la foulée du concept de réaménagement, les citoyens réclament une meilleure gestion de leur arrondissement historique, la ville de Québec décide de s'impliquer et de donner priorité à la mise en valeur du Vieux-Québec.

La ville prend la relève

Dans un premier temps et pour faire écho aux préoccupations des citoyens, les autorités municipales convoquent des séances consultatives sur un projet de réglementation de zonage et de construction. Ce projet vise à assurer la conservation des bâtiments anciens de l'arrondissement et de son tissu urbain originel. Il entend également favoriser la réinsertion de la fonction résidentielle dans le quartier en empêchant d'utiliser à d'autres fins les bâtiments résidentiels et en encourageant le recyclage des édifices abandonnés et la reconstruction des sites vacants à des fins d'habitation. Il veut aussi freiner l'expansion des activités de restauration et de diversification commerciale et assurer son équilibre. Enfin, il propose de soutenir l'activité des institutions qui ont, depuis toujours, assuré la survie du Vieux-Québec.

Ce projet de réglementation a été adopté en décembre 1978 et a subi très peu de modifications depuis.

En 1979, les autorités municipales ont décidé de doter la ville d'une équipe pluridisciplinaire à qui elles ont confié le mandat de promouvoir et de gérer la conservation et la mise en valeur du Vieux-Québec ainsi que de tous les biens immobiliers qui sont situés sur le territoire de la ville et qui sont jugés d'intérêt patrimonial. Cette division, financée dans sa première année par le ministère des Affaires culturelles, dispose de plusieurs outils pour remplir sa mission.

Elle a le mandat de promouvoir et d'assurer la conservation et la mise en valeur du Vieux-Québec, en particulier de ses richesses architecturales, historiques et archéologiques.

Parmi ces outils, certains sont coercitifs et permettent d'intervenir directement en faveur de la conservation tandis que d'autres servent plutôt à la sensibilisation, à la planification et à la coordination.

L'intervention directe

Parmi les moyens d'intervention directe, le plus important est sans contredit le pouvoir que détient toute ville de réglementer la construction et l'utilisation des bâtiments sur son territoire. À Québec, depuis l'adoption du règlement de 1978, toute demande de permis de lotissement, de démolition, de construction, de restauration ou d'affichage visant une propriété de l'arrondissement historique est transmise, pour analyse et recommandation, aux effectifs de la Division du Vieux-Québec. Ceux-ci sont également chargés de veiller à ce que les travaux autorisés lors de l'émission d'un permis soient exécutés conformément à leurs directives.

Il importe ici de signaler que la ville de Québec jouit, en raison de son statut particulier, d'un privilège exceptionnel en matière de contrôle architectural. En effet, en vertu de la Charte de la ville, la Commission d'urbanisme a le droit de «contrôler l'apparence architecturale et la symétrie des constructions». Elle peut donc s'objecter à la construction d'un immeuble ou à l'installation d'une enseigne lorsque ses membres jugent cette construction ou cette enseigne inesthétiques, et cela même si la demande de permis est en tout point conforme aux règlements municipaux. La Commission ne peut toutefois pas approuver un projet de construction qui lui apparaît esthétiquement acceptable mais qui déroge aux règlements municipaux.

Les programmes de subvention font aussi partie des outils d'intervention directe. La restauration des bâtiments anciens est une entreprise, certains diront une aventure, difficile et onéreuse. La ville de Québec a, dans le passé, tenté l'expérience d'acquérir certaines propriétés de l'arrondissement historique parmi les plus délabrées, de les

restaurer et de les revendre sur le marché privé. Cette expérience s'est avérée douloureuse sur le plan administratif, coûteuse et difficile à justifier sur le plan politique. En fait, même si l'expérience a été enrichissante, nous avons conclu à l'échec. En effet, une administration municipale fait fausse route lorsqu'elle tente de se substituer à l'entreprise privée dont elle ne possède ni l'expertise ni la souplesse.



Néanmoins, nous avons acquis par ce biais la certitude que l'action de la municipalité est mieux canalisée et son leadership mieux exploité si elle fait porter son effort d'abord sur la promotion de la restauration et si elle sait mettre en place des programmes de soutien à l'initiative privée. Nous sommes d'avis en effet qu'il appartient à l'entreprise privée d'exercer son leadership sur les chantiers de restauration comme de construction, exception faite bien sûr de certains bâtiments de très grande valeur historique. L'ingérence des gouvernements dans le champ de la restauration des bâtiments et des ensembles anciens doit se limiter, d'une part, à soutenir financièrement les interventions de l'entreprise privée en tenant compte des principes d'équité sociale et des besoins du milieu et, d'autre part, à contrôler la qualité des travaux en s'assurant que les principes fondamentaux de la restauration historique sont convenablement respectés.

En matière de mise en oeuvre de programmes, la ville de Québec s'est attaquée principalement au cours des dernières années à la restauration des propriétés incendiées ou délabrées de son arrondissement historique. Un inventaire réalisé en 1983 en relève plus d'une centaine. Une trentaine de ces propriétés, dont certaines sont fort impo-

*Le bâtiment restauré.
(Photo: Service de l'urbanisme de la ville de Québec).*

santes et très endommagées, ont été restaurées depuis ou le seront dans un proche avenir.

L'intervention indirecte

Parlons maintenant des outils d'intervention indirecte. Dès la création de la Division du Vieux-Québec en 1979, nous avons mis sur pied un centre de documentation qui compte maintenant plus de trois mille dossiers de référence. En fait, chacune des propriétés du Vieux-Québec possède son propre dossier, qui regroupe toutes les informations disponibles sur cette propriété dans la mesure où elles sont pertinentes à sa restauration: iconographie, actes notariés, notes historiques, relevés, lotissements, bibliographie, etc. Ce centre de documentation est un outil indispensable à la gestion d'un arrondissement historique. Nous poursuivons continuellement nos recherches afin de le bonifier.

Nous avons également élaboré un guide d'intervention sur l'architecture des bâtiments de l'arrondissement historique. Ce document a fait l'objet d'une large consultation. Les principes qu'il énonce s'appuient sur les chartes internationales en matière de sauvegarde des monuments et des ensembles historiques, notamment la Charte de Venise, la Recommandation de Varsovie-Nairobi et la Charte européenne du patrimoine architectural. Il nous est apparu absolument fondamental de faire consensus dès le départ avec nos partenaires sur les orientations à privilégier pour assurer la mise en valeur du Vieux-Québec. Ainsi la ville a adopté, en 1981, les principes généraux suivants:

1. Le Vieux-Québec est un ensemble historique cohérent qui témoigne de l'évolution d'une société; dès lors, il faut considérer et conserver avec autant d'intérêt l'apport de chaque époque.
2. On ne peut attribuer une valeur égale à tous les bâtiments: il faut savoir distinguer ceux qui ont une haute valeur de témoignage et qu'il faut restaurer à tout prix de ceux qui ont subi d'irréparables mutilations et qui peuvent être réaménagés ou modifiés pour mieux les intégrer à l'ensemble urbain auquel ils appartiennent.
3. Il faut accepter que les bâtiments anciens puissent être modifiés pour les adapter aux conditions nouvelles que nous impose la vie contemporaine; toutefois, il faut veiller à ce que ces modifications altèrent le moins possible la facture ancienne des bâtiments.
4. Les désastres tels que les incendies, les inondations et les tremblements de terre peuvent entraîner la détérioration profonde, parfois même la destruction de bâtiments historiques; dès lors, il faut autoriser la reconstruction de ces sites en permettant que s'affirme l'architecture contem-

poraine pourvu qu'elle soit conçue en continuité avec l'architecture ancienne et implantée en conformité avec la trame historique.

Recherches majeures

Par ailleurs, nous avons produit en 1985 deux études fondamentales et essentielles à la gestion de l'arrondissement historique. Une première étude du potentiel archéologique du Vieux-Québec nous révèle la richesse probable de son sous-sol et nous permet de mettre sur pied un véritable programme de fouilles. En second lieu, l'inventaire des composantes architecturales du Vieux-Québec trace un portrait exhaustif des époques architecturales qui y sont représentées et constitue une banque d'informations de grande valeur pour les chercheurs et les responsables de la restauration.

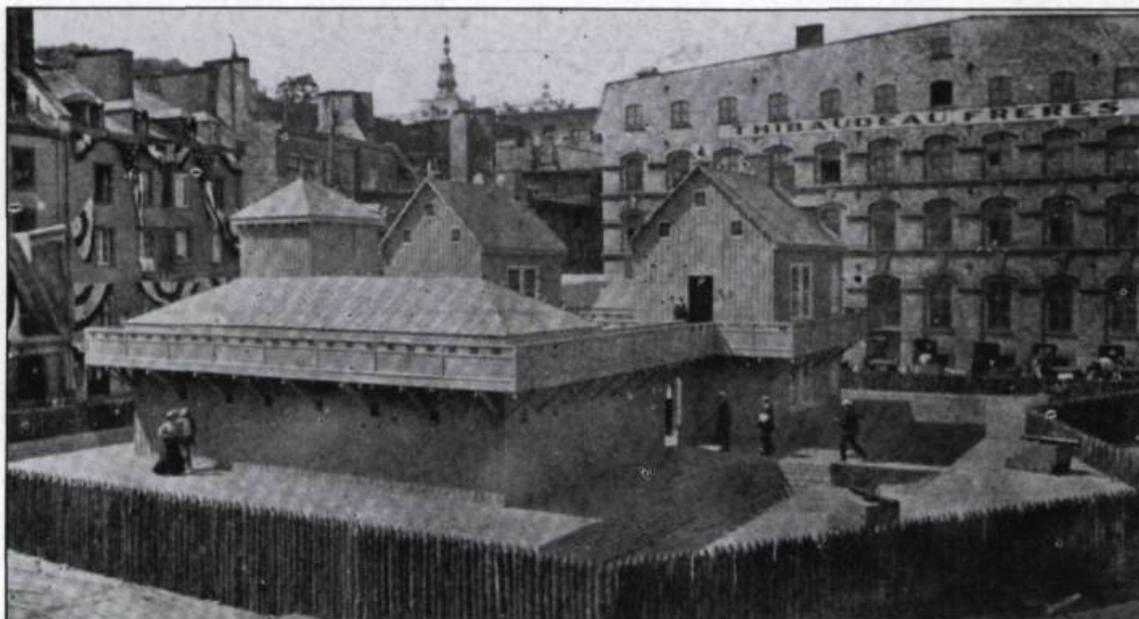
Nous avons également fait procéder à des recherches pour améliorer notre connaissance des matériaux, des techniques et des finis utilisés dans la construction de nos édifices anciens. Ces recherches n'ont pas été aisées compte tenu de la diversité des styles architecturaux qui sont représentés dans le Vieux-Québec. Ces travaux donneront lieu à la publication de petits ouvrages spécialisés et destinés à informer les propriétaires de maisons anciennes sur les techniques à utiliser pour les restaurer.

Grâce aux ententes que le gouvernement du Québec et la ville ont signées depuis sept ans, la restauration du Vieux-Québec a véritablement pris son envol. L'équipe de la Division du Vieux-Québec comptait en 1979 cinq personnes. Ses effectifs sont maintenant constitués de douze employés à temps plein et quatre à temps partiel.

Cela témoigne avec éloquence, je crois, de la volonté de la ville d'affirmer son leadership et sa préoccupation à l'endroit de la mise en valeur de son arrondissement historique. ♦

**MARTIN
BEAULIEU
GRAPHISTE**

360, boul. Charest est, suite 103
Québec (Québec) G1K 3H4
☎ (418) 641-0725



*L'Habitation de Champlain fut reconstruite en 1908, sur la place du Marché Finlay, à l'occasion des célébrations entourant le tricentenaire de la fondation de Québec.
(Carte postale. Coll. Yves Beaugard).*

PLACE ROYALE: BALBUTIEMENTS D'UNE CITÉ

par Claude Paulette*

On peut se demander pourquoi la Place royale est souvent présentée aux visiteurs comme un îlot distinct au sein de la ville de Québec. Ce n'est pas uniquement parce qu'en 1967 le gouvernement du Québec a délimité par une loi un périmètre dans la basse-ville, où il a par la suite entrepris un programme de restauration. Il y a, à cette situation privilégiée de la Place royale, des raisons plus profondes, et plus anciennes.

De fait, si Québec est le berceau de la civilisation française en Amérique, on peut considérer la Place royale comme le berceau et peut-être même comme le cœur de Québec! Et ce, pour plusieurs raisons.

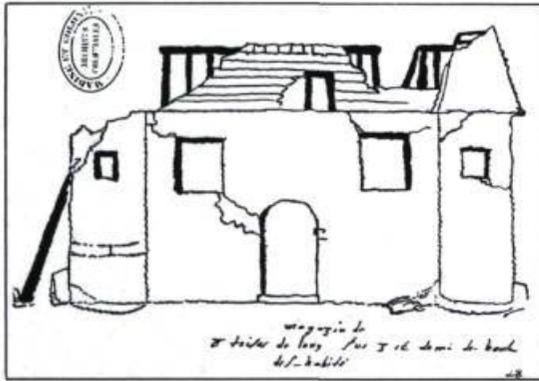
L'endroit est fréquenté depuis fort longtemps. Il y a au moins trois mille ans, en effet, des Amérindiens choisissaient la pointe de Québec pour y installer des campements saisonniers pour la pêche à l'anguille. Les spécialistes de notre préhistoire sont d'avis que l'endroit constituait aussi l'un des points d'échange d'un réseau commercial qui assurait la circulation du cuivre, de la fourrure et d'autres biens de consommation entre la vallée du Saint-Laurent et la région des Grands Lacs, notamment.

On a trouvé des preuves de la présence amérindienne sous le sol de la petite Place royale, non loin du buste de Louis XIV: des traces d'un campement ainsi qu'une sépulture.

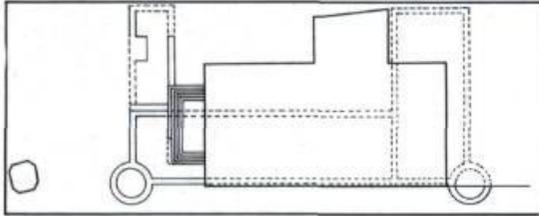
Le premier établissement français

Jacques Cartier, dans le récit de son séjour à Québec, à l'hiver de 1535, ne fit pas mention spécifiquement de la pointe de terre qui nous est connue sous le nom de Place royale, mais il ne fait pas de doute que ce sont ses descriptions qui, une soixantaine d'années plus tard, ont ramené les Français à Québec. Champlain avait lu les textes de Cartier – le récit du second voyage venait de paraître en 1598. Il connaissait les cartes du pays et peut-être même celle dressée par Cartier, dont nous savons qu'elle existait encore en 1587. C'était seize ans à peine avant le premier séjour de Champlain, qui n'a donc pas choisi la Place royale par hasard.

* Ministère des Affaires culturelles.



Le Magasin du Roy fut reconstruit en 1623, sur les ruines de la première habitation. Le plan superposé nous permet de mieux situer son emplacement, sous l'église Notre-Dame-des-Victoires.
(Archives Nationales, Paris).



Une des tourelles du Magasin du Roy dégagée lors des fouilles archéologiques à Place royale.
(Photo: Ministère des Affaires culturelles).

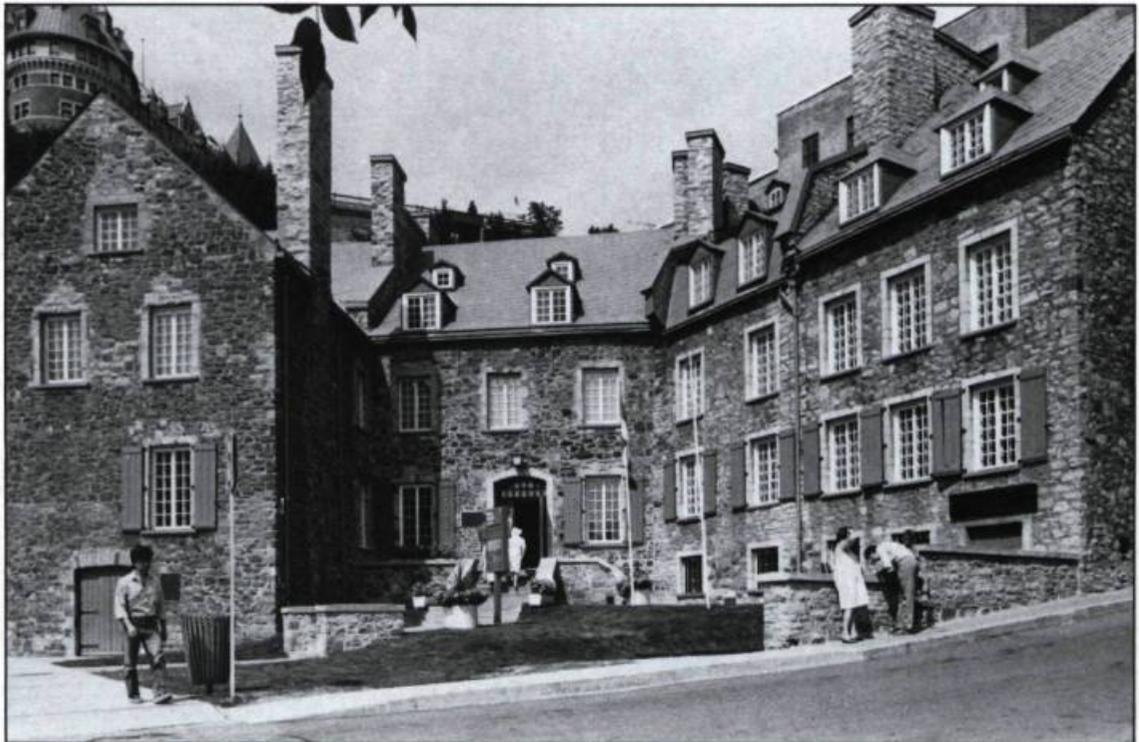
Quand la compagnie de Rouen, détentrice du monopole du commerce, l'envoie en Amérique à titre de géographe cartographe, Champlain recherche un endroit plus propice que Tadoussac pour traiter avec les Amérindiens. L'embouchure du Saguenay, que fréquentent depuis plusieurs années les marchands d'Europe, est en effet trop éloignée des régions intérieures du pays d'où proviennent les plus importantes quantités de fourrures.

Champlain pénètre donc plus profondément dans le pays, sur les traces de Cartier, et visite même l'île de Montréal qu'il considère comme un emplacement possible. Il porte finalement son choix sur la pointe de Québec. Mais ses commanditaires, les marchands, croient qu'il vaut mieux s'installer sur les rives de l'Atlantique. Ce sera l'aventure d'Acadie qui se terminera par un abandon en 1607.

L'année suivante, le 3 juillet, agissant toujours pour le compte des marchands, Champlain met enfin pied à terre sur la pointe de Québec «ainsi appelée des Sauvages», et entreprend la construction d'un poste, espèce de fortin en bois, comprenant un entrepôt et des logis, protégé par une palissade et un fossé, défendu par des canons.

L'entrée d'un continent

Ce poste de traite va vite devenir le point de départ de l'exploration de l'Amérique du Nord. Champlain lui-même part de la Place royale en



Plusieurs maisons ont été réunies au cours de la restauration pour ne former qu'un seul édifice, aujourd'hui connu, sous le nom de maison Chevalier.
(Photographe: Marc Lajoie, Ministère des Communications du Québec, 1985).

1609, 1613 et 1615, pour visiter et cartographier le pays; il sera suivi par beaucoup d'autres pendant 150 ans.

Peu après la mort de Champlain, en 1635, ce qui n'était qu'un comptoir commercial se transforme en une petite agglomération qui va constituer la plaque tournante de la colonie française d'Amérique. C'est le port du Cul-de-Sac, à la Place royale, qui va recevoir tous les produits importés en Nouvelle-France ainsi que tous les renforts en hommes et en matériel pour les postes qui jalonnent l'intérieur. Toutes les exportations, notamment la fourrure, y sont embarquées à destination de l'Europe.

Après avoir été le cœur du commerce de la Nouvelle-France, la Place royale est demeurée, sous le Régime anglais, et jusque vers 1850, le lieu privilégié des marchands et boutiquiers de la capitale. Les Anglais ont même accentué la vocation commerciale des lieux.

De plus, pour les habitants de Québec, la Place royale aura été, pendant trois cents ans, la place du marché, où les cultivateurs des environs arrivaient, au début en canot, pour écouler leurs produits. Que ce soit sur la place devant l'église, au marché Finlay ou au marché Champlain, cette activité s'est poursuivie jusque vers 1950.

Le grand port de l'Amérique anglaise

Tout comme à l'époque de la Nouvelle-France, les quais environnant la Place royale ont constitué pour les Anglais le port le plus fréquenté de leur colonie. Et cette importance a décuplé à l'occasion des guerres napoléoniennes, car tout le bois nécessaire à la construction navale britannique était embarqué à Québec à destination de l'Angleterre. Ce commerce s'est d'ailleurs perpétué longtemps après la disparition de Napoléon.

Autre importante activité portuaire: l'arrivée des immigrants irlandais. À partir de 1815 et pendant plusieurs décennies, ceux-ci sont descendus à la Place royale chaque année par dizaines de milliers. Un bon nombre a d'ailleurs fait souche dans les environs.

La redécouverte

Mais le début du vingtième siècle va voir le déclin graduel de ce coin de Québec: réduction de l'activité portuaire; abandon des lieux par les commerçants; vieillissement et dépérissement de l'habitat. Le berceau de notre histoire va sombrer dans l'oubli, ou presque.

En 1880, on commémorera tout de même le deuxième centenaire de l'église. En 1908, la Place royale participera aux fêtes du tricentenaire de Québec: on élèvera une réplique de la première



Vue de la basse-ville vers 1880. On peut remarquer le grand nombre de voiliers amarrés aux quais de Québec, s.d. (Archives nationales du Québec, Fonds Vallée).

habitation de Champlain sur la place du marché Finlay. Puis il faudra attendre 1929: c'est l'année où le gouvernement désigne les trois premiers bâtiments historiques du Québec: l'église Notre-Dame-des-Victoires de la Place royale, le château de Ramezay et la maison des Jésuites à Sillery. C'est aussi l'époque où l'archiviste de la province, Pierre-Georges Roy, suscite un nouvel intérêt pour l'histoire et le patrimoine avec une série de publications. Il sera suivi par Gérard Morisset qui va consacrer une large part de ses travaux à notre patrimoine architectural et qui va s'intéresser tout particulièrement à un édifice remarquable de la Place royale: la maison Chevalier. C'est lui qui va convaincre la Commission des monuments historiques de l'acquiescer en 1957 et qui va en entreprendre la restauration deux ans plus tard avec l'architecte André Robitaille. Celui-ci, en 1960, remet une étude sur l'aménagement de la Place royale. Deux ans plus tard, on reconstruit la maison Fornel, dont le site avait été incendié. En 1963, est créé l'arrondissement historique de Québec et le secteur de la Place royale en fait partie.

Mais l'élément déclencheur de la résurrection sera la destruction par le feu, en 1966, de l'hôtel Louis XIV, qui occupait tout un côté de la Place royale, face à l'église. L'année suivante, le gouvernement du Québec, par une loi, délimite le secteur qui va faire l'objet d'une restauration et, à la suite d'une entente avec les autorités fédérales, en 1970, il entreprend la grande opération destinée à redonner vie à un quartier ancien et à présenter une tranche de leur civilisation aux citoyens du Québec. ♦

50^e Faculté des Lettres

1937-1987

LES DÉPARTEMENTS

GÉOGRAPHIE HISTOIRE LITTÉRATURES LANGUES ET LINGUISTIQUE

LES PROGRAMMES DE PREMIER CYCLE

(Baccalauréat, majeure (diplôme) mineure (certificat))

Direction d'études de géographie

- Géographie

Direction d'études d'histoire, arts et civilisations

- histoire
- histoire de l'art
- arts et traditions populaires
- études anciennes
- archéologie
- latin
- grec
- archivistique

Direction d'études de français

- littérature française
- littérature québécoise
- linguistique
- cinéma
- théâtre
- création littéraire
- littératures d'expression française

Direction d'études de langues et littératures modernes

- allemand (langue)
- anglais (langue, linguistique, littérature)
- espagnol (langue, linguistique, littérature)
- enseignement de l'anglais langue seconde
- traduction

Direction d'études de français langue seconde

- français langue seconde

LES PROGRAMMES DE DEUXIÈME CYCLE (Maîtrise)

Géographie

- géographie

Histoire

- archéologie classique
- arts et traditions populaires
- histoire
- histoire de l'art

Langues et linguistique

- linguistique
- terminologie et traduction

Littératures

- études anciennes
- littérature d'expression anglaise
- littérature d'expression espagnole
- études françaises
- littérature française
- littérature québécoise

LES PROGRAMMES DE TROISIÈME CYCLE (Doctorat)

Géographie

- géographie

Histoire

- archéologie classique
- arts et traditions populaires
- histoire

Langues et linguistique

- linguistique

Littératures

- études anciennes
- littérature d'expression anglaise
- littérature d'expression espagnole
- littérature française
- littérature québécoise

Le CELAV (Centre d'enseignement des langues vivantes)

- programme spécial de français pour non-francophones
- programme spécial de langue anglaise
- cours élémentaire de langue (allemand, espagnol, arabe, etc)



UNIVERSITÉ
LAVAL



Faïence décorée en camaïeu bleu. On associe ces pièces au style de Rouen, XVIII^e siècle. (Photo: Michel Gaumond, ministère des Affaires culturelles).

DE CHAMPLAIN À GUILLAUME ESTÈBE

par Michel Gaumond*

Novembre 1983: la ville de Québec met la dernière main au dossier qu'elle présentera à l'UNESCO. En plus des atouts que donne à son arrondissement historique son site admirable, son état de conservation, son ancienneté et l'originalité de son architecture, le dossier invoque deux éléments majeurs: la présence des fortifications composées de la ligne des murs du XVIII^e siècle et de la citadelle, et le fait que Québec a été le berceau de la présence française en Amérique du Nord.

Cet argument, bien sûr, reposait sur des documents diffusés par l'imprimerie comme les oeuvres de Champlain, les *Relations des Jésuites*, les écrits de Pehr Kalm, de Charlevoix, pour n'en citer que quelques-uns, mais également sur des «documents» moins bien connus: des objets archéologiques recueillis entre autres à la Place royale depuis 1972. Ces objets démontrent de façon péremptoire que les siècles d'occupation française ont laissé dans le sol des témoignages

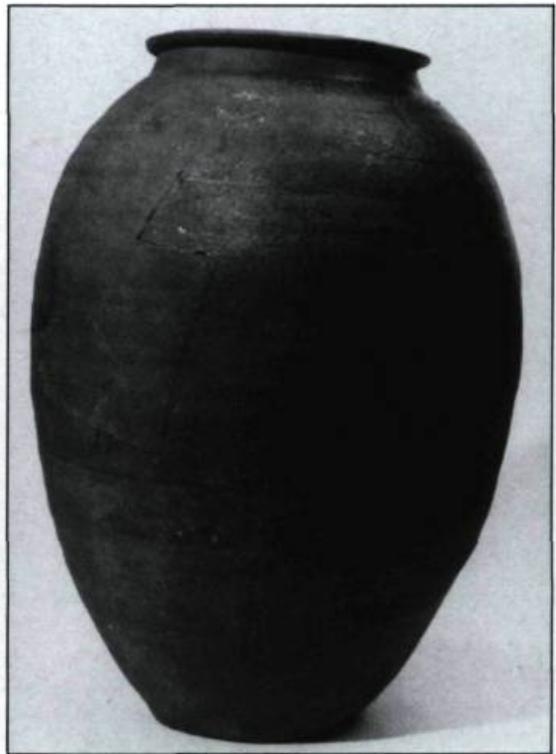
irréfutables qu'il s'agit maintenant de retrouver et de mettre en valeur.

Les trésors de la Place royale

Un après-midi de septembre 1983, je nettoçais la surface de la couche archéologique préhistorique gisant à 1,30 mètre de profondeur sous le pavé de la Place royale, en face de la maison Le Picard. En appuyant la mire destinée à en relever le niveau et en grattant délicatement la surface, je fis tomber à mes pieds une pièce d'argent de Charles X (Charles de Bourbon, archevêque de Rouen et oncle d'Henri III). Cette pièce de monnaie, tombée par mégarde de l'escarcelle de Champlain ou de l'un de ses compagnons, me mettait directement en liaison avec les fondateurs de la ville et n'était qu'un exemple des centaines

* Archéologue, Ministère des Affaires culturelles.

Assiette de Moustier dont la faïence polychrome représente une demoiselle cueillant des fleurs en compagnie de petits cupidons qui lui apportent une couronne de fleurs, XVIII^{ème} siècle. (Photo: Michel Gaumond, ministère des Affaires culturelles).



Jarre de grès normand datant du XVIII^{ème} siècle. (Photo: Michel Gaumond, ministère des Affaires culturelles).

de milliers d'objets de culture matérielle que les archéologues ont retirés des sous-sols des maisons de la Place royale. Parmi eux se trouvent des céramiques, témoins indestructibles de cette occupation séculaire.

Les grès de Basse-Normandie, par exemple ceux du Beauvaisis, âpres au toucher, d'une belle couleur brun chocolat, jarres, bouteilles à calvados, plats de toutes fonctions, gourdes pansues, qu'on a retrouvés aussi bien dans l'habitation de Champlain qu'au fond des fossés qui l'entouraient.

L'une des pièces les plus spectaculaires à cause de sa taille (1 mètre) est la jarre de Bigot, patiemment remontée, tesson par tesson. Ces jarres étaient fabriquées à l'aide d'un câble enroulé selon la forme désirée et servaient au transport d'eau douce et d'huile tout autour de la Méditerranée. Elles n'étaient vernies qu'à l'intérieur.

Une grande quantité de pièces nous ont été acheminées de la Saintonge, comme on pouvait s'y attendre. Rappelons que le port de La Rochelle, durant la seule année 1747, envoya en Amérique 250 000 livres-poids de terre cuite commune. Ce sont surtout des terrines et des pichets à pâte beige ou crème glaçuré de vert. Associés à ces pièces, on retrouve des bols à glaçure de plomb décorés de motifs bruns circulaires. «Toutes ces pièces semblent nettement indiquer la place dominante d'un atelier, d'un ensemble d'officines plutôt, celles des environs de Saintes autour de la

Chapelle-des-Pots». Un troisième groupe de céramique nous rattache directement à la France. Ce sont les faïences. Il est bon de se rappeler que le port de La Rochelle à lui seul exportait vers l'Amérique, entre 1745 et 1750 par exemple, une moyenne de 15 000 livres-poids de faïences.

Nous avons répertorié, à titre indicatif, plus de trente types d'objets de faïence: aiguères, cuvettes, bassins à barbe, bénitiers, écuelles, soupières, et autres objets représentant des milliers de pièces provenant d'une cinquantaine de sites. Les unes sont originaires de Rouen; elles sont facilement identifiables par leur décor en camaïeu bleu, à lambrequin, qu'on appelle en France «Vieux Rouen», représentant un panier de fleurs. D'autres viennent de Nevers, d'autres encore de Moustiers. Le plus élaboré étant celui dit du «décors à Grottesques» où se mêlent les insectes volants et les gambades de petits singes. La pièce la plus élégante était sans doute le couvercle à décor de guirlande représentant une demoiselle cueillant des fleurs accompagnée d'une demi-douzaine de cupidons joufflus et rieurs.

De la pièce de monnaie de Charles X au fragment de tonneau de vin marqué «Pour Mr Estèbe», que l'on a retrouvé au fond des latrines de sa maison bâtie en 1752, des milliers d'objets enfouis dans le sol témoignent que durant plus d'un siècle, la ville fut rattachée à la France par des liens d'échanges commerciaux continus. ♦

EN DÉAMBULANT LE LONG DES RUES...

par Monique Duval*

Dès 1608, raconte l'histoire de Québec, Samuel de Champlain entreprit d'ouvrir un sentier devant le conduire en «haut de la montagne» mais ce n'est que plusieurs années après, soit en 1623, que le coude qui va de l'escalier au bas de la côte fut pratiqué. Jusque-là, a établi Pierre-Georges Roy, la côte descendait tout droit à la basse-ville par un sentier escarpé qui ne servait qu'aux piétons.

Voilà donc le début de la toponymie à Québec. Voilà donc l'histoire des rues, avenues et boulevards qui, par leur désignation, rendent hommage aux personnages historiques, évoquent des faits importants ou des situations géographiques particulières.

Honneur aux gouverneurs

Le premier successeur de Champlain, Charles Huault de Montmagny, qui occupa le poste de gouverneur jusqu'en 1648, ouvrit les premiers rues après la Côte de la Montagne: Mont-Carmel, nom du sous-ordre de l'Ordre de Malte dont il avait été créé chevalier en 1622 et qu'il voulait ainsi honorer; Saint-Louis en hommage à son souverain régnant, Louis XIII; Sainte-Anne, évoquant l'épouse du roi; Sainte-Geneviève, patronne de Paris; Saint-Denis où étaient enterrés les rois de France.

En 1640, l'arpenteur-géomètre Jean Bourdon s'installa à l'extrémité ouest du coteau Sainte-Geneviève et se construisit une maison au pied de ce qui est aujourd'hui la rue Belvédère. Plus tard, soit en 1667, il ouvrit un sentier qui prit son prénom et devient notre rue Saint-Jean, laquelle fut élargie en 1889.

On établit généralement à une quarantaine le nombre de rues tracées et



Photographie de la rue Notre-Dame en basse-ville vers 1865. Demi-stéréogramme. (Archives du Séminaire de Québec).

ouvertes sous le Régime français. Nous limitant à ce territoire situé en deçà des murs, nous citons les noms suivants, qui s'ajoutent à ceux précédemment mentionnés: Buade, Champlain, de la Canoterie, Couillard, des Carrières, Cul-de-Sac, de la Fabrique, du Fort, des Grisons, des Jardins, Notre-Dame, du Parloir, des Remparts, des Meulles, des Pauvres, Saint-Flavien, Saint-Nicolas, Saint-Pierre, Sainte-Famille, Sault-au-Matelot, Sous-le-Fort, du Trésor.

À partir des années 1660, la physionomie de Québec se précise. De nouveaux sentiers prennent des noms de

gouverneurs comme Buade, évoquant Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France de 1672 à 1682 et de 1683 à 1698, année de sa mort; Carleton, qui défendit Québec lors de la tentative d'invasion américaine de 1776-1777, devint lord Dorchester en 1786 et fut de nouveau gouverneur du Canada jusqu'en 1796. Le quartier Saint-Roch possède une rue de ce nom. Il y aussi Haldimand, gouverneur du Canada de 1777 à 1786.

* Journaliste responsable de la chronique Patrimoine-Histoire au journal *Le Soleil*.

Et Dalhousie, dont le nom a été donné à une artère fort importante longeant le Saint-Laurent; personnalité impopulaire à l'époque de son mandat (1820-1828), il suscita une violente lutte parlementaire qui devait déboucher sur les troubles de 1837-1838.

Aux gouverneurs honorés dans les rues du Vieux-Québec, il faut ajouter Elgin, grand ami des Canadiens français celui-là, gouverneur du Canada de 1847 à 1854, qui fait partie de la galerie des monuments ornant la façade du Parlement. Toujours dans le domaine de l'administration, d'Auteuil - une des plus belles artères de Québec - évoque deux personnalités, le père et le fils, aux caractères pour le moins tumultueux: Denis-

Joseph Ruelle d'Auteuil de Monceaux et François-Madeleine-Fortuné Ruelle d'Auteuil, procureurs généraux du Conseil Souverain de la Nouvelle-France, le premier de 1674 à 1679, et le second de 1680 à 1707. Leurs démêlés et leurs querelles furent nombreux, en particulier avec le gouverneur Frontenac. Quant à la rue Saint-Nicolas, elle rappelle le souvenir de Nicolas Lanoullier, trésorier des troupes de la marine et membre du Conseil Supérieur, décédé à Québec en 1756.

Le tribut religieux

Religion, saints patrons, évêques, prêtres, religieuses, religieux, communautés, confréries sont grandement à l'honneur dans la topony-

mie de Québec. Quoi de plus normal quand on pense à l'origine de notre pays, à ceux qui ont contribué à sa fondation, à son développement, à son progrès.

Ainsi a-t-on la rue Laval, qui va de la rue Hébert à la rue Sainte-Monique. Si on pense à l'importance du personnage qu'elle évoque, Mgr François de Laval, premier évêque de Québec et pionnier de l'Église canadienne, on se surprend un peu de la «modestie» de la petite artère, tout en admettant que le nom de Laval est à l'honneur dans plusieurs endroits de Québec et de l'extérieur.

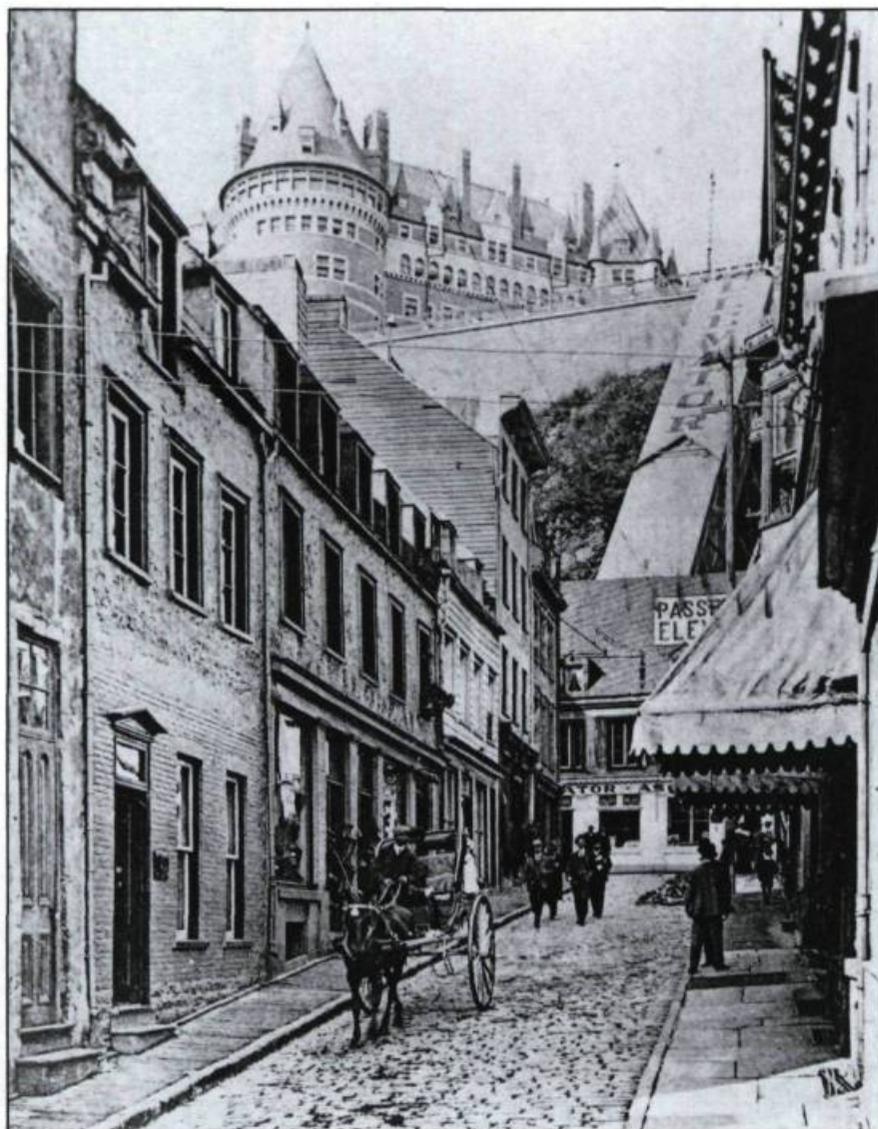
Le nom de la rue Sainte-Famille est intimement lié au premier évêque de Québec, dont on connaît la grande dévotion envers Jésus, Marie et Joseph. D'ailleurs, l'église paroissiale et plus tard la cathédrale lui étaient dédiées.

C'est le successeur de Mgr de Laval, Mgr de Saint-Vallier, qui fit venir à Québec des reliques des saints martyrs Flavien et Félicité qui furent données à la cathédrale. C'est donc en souvenir de cet événement que cette rue fut baptisée Saint-Flavien. Petite parenthèse: c'est dans la maison qui fait l'angle de cette rue et de Couillard qu'est décédé notre historien national, François-Xavier Garneau, en 1866.

Et nous sommes tout près de la rue MacMahon, qui immortalise le nom du fondateur et premier curé de la paroisse Saint-Patrice, l'abbé Patrick MacMahon. Inhumé dans cette église le 3 octobre 1851, le corps du pasteur repose dorénavant dans le cimetière des Irlandais à Sillery.

Autre pasteur important dans l'histoire de Québec, protestant celui-là: John Cook, né en Écosse, qui vint au Canada en 1836 et dirigea la paroisse presbytérienne de St. Andrews. Il mourut le 1er avril 1892. La rue Cook est une toute petite voie qui part de la rue Sainte-Anne, va direction ouest et se termine rue Saint-Stanislas, nom qui évoque également le saint évêque martyr polonais.

Au cœur du Vieux-Québec, un territoire qu'on a presque envie d'appeler le fief des Ursulines puisque plu-



La rue Sous-le-Fort vers 1905, image d'une époque. Carte postale. (Archives de la ville de Québec).

sieurs noms se rattachent à leur histoire: Sainte-Angèle, leur fondatrice (1474-1540); Sainte-Ursule, leur patronne, martyre qui vécut au troisième siècle; ruelle des Ursulines et rue du Parloir, deux noms qui se passent d'explication; et Donnacona, chef indien ami des religieuses et père d'une petite élève. Assez curieusement, il faudra descendre à Saint-Sauveur pour trouver des artères portant les noms de Marie de l'Incarnation, Guyart et de la Peltrie, les cofondatrices de la première maison d'enseignement en Nouvelle-France.

La rue des Jardins avoisine le fief des Ursulines et tient son nom à la fois des jardins qu'y possédaient les religieuses et de ceux, tout près, des Récollets, qui y avaient un couvent, et des Jésuites, un collège là où se trouve, aujourd'hui, l'Hôtel de ville.

N'allons pas oublier les défricheurs Hébert et Couillard, qu'iront rejoindre plus tard les trois frères Joseph, Abraham et Ferdinand Hamel. Non plus que les historiens Charlevoix, Christie, Garneau et Ferland. Quant au militaire Dambourgès, il se distingua au cours de la bataille contre les Américains en 1776. Et si nous avons parlé, précédemment, de Jean Bourdon, n'allons pas omettre son confrère du siècle suivant, l'arpenteur John Collins, qui ouvrit lui-même près de l'Hôtel-Dieu la petite rue qui porte son nom. Il est mort en 1795, et les Québécois ont francisé son nom, comme ceux de Dufferin, de Fraser et de plusieurs autres.

La géographie omniprésente

En plus des dénominations reliées à la géographie – des Remparts, Sous-

le-Cap, des Carrières ou à des constructions – Côte du Palais, Sous-le-Fort, du Fort, de la Citadelle, La Porte, de l'Arsenal, Port-Dauphin, de la Fabrique – nous ne manquons pas de remarquer certains noms pittoresques: de la Canoterie par exemple, lieu où les Jésuites, habitant alors Notre-Dame-des-Anges, attachaient leurs canots lorsqu'ils venaient en ville.

Les curiosités

Que dire de la rue des Bains dans une ville bien loin de la Floride! Ce nom n'a rien à voir avec le climat mais évoque plutôt les premiers bains publics installés à Québec en 1817. Reprenant notre promenade, nous remontons la Côte du Palais, empruntons la rue Saint-Jean, la Côte de la



Jeunes enfants dans la rue Sous-le-Cap. Cliché pris au cours des années vingt. (Archives de la ville de Québec, Fonds Thaddée-Lebel).



Ilot Saint-Nicolas ou des Bains. La procession de la Fête-Dieu quitte la rue Saint-Nicolas pour s'engager dans la Côte du Palais, angle Saint-Vallier. Carte postale, vers 1905. (Archives de la ville de Québec).

Fabrique et la rue Buade pour aboutir à la ruelle du Trésor. Elle est ainsi désignée parce qu'autrefois, elle conduisait à la Trésorerie ou

Commissariat royal, rue Saint-Louis, où l'on distribuait et échangeait les billets de monnaie courante, soit la piastre espagnole ou française, soit

plus tard les guinées et les souverains anglais.

On ne saurait terminer cette visite sans se rendre au boulevard Champlain, qui longe la plus belle parure de la capitale, le Saint-Laurent beau en toute saison. Comme il se doit, le fondateur de Québec et père de la Nouvelle-France est bien servi et doublé, pourrait-on dire, puisque son nom a aussi été donné à une petite voie parallèle connue sous le nom de Petit-Champlain. Ce nom est dénoncé par des toponymistes et des linguistes parce qu'il est calqué de l'anglais. De fait, «Little Champlain street», qu'on voit sur les documents et plans de ville, est devenu rue du Petit-Champlain. Il serait plus juste de l'appeler «Petite rue Champlain».

Quant au nom de «Cul-de-Sac», il intrigue beaucoup. Autrefois, cette petite voie débouchait sur des quais où accostaient les barques. Aujourd'hui, cette même petite rue aboutit à côté de la maison Chevalier et rejoint le boulevard Champlain. La rue Cul-de-Sac n'est plus...cul-de-sac. ♦

LE MUSÉE DE LA CIVILISATION au cœur du Vieux-Québec

85, rue Dalhousie, Québec, Qué., G1K 8R2



Ellette Dufour

Tableaux originaux d'artistes québécois, sculpture, lithographies et cartes de souhaits pour toutes occasions.

Heures d'ouverture:
12 heures à 20 heures tous les jours
excepté le lundi ou sur rendez-vous
au no: 692-2041

53, St-Pierre, Québec G1W 3Z7 - Tél.: (418) 692-2041



**JEAN CÔTÉ & ASSOCIÉS
ARCHITECTES M.O.A.O.**

171 rue St-Paul, espace 101,
Québec (Qué.) G1K 3W2

Tél.: (418) 692-0861

Jean Côté
Gilles Bolduc
Gaétan Dumas
Serge Gosselin
Michel Richard

LE MUSÉE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC DÉCLARÉ: MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

par Magella Paradis*

La culture française ne pouvait trouver plus apte à assurer son rayonnement en Amérique que le Séminaire de Québec. Fondée en 1663 par Mgr de Laval, cette institution est la première du genre sur le continent. Rapidement son mandat premier, soit la formation d'un clergé autochtone, s'élargit. En effet, dès 1668, à la demande du ministre Colbert, le Séminaire se voit confier la tâche de franciser les Amérindiens et fonde à cette fin le Petit Séminaire. La même année, treize élèves s'y inscrivent dont six Hurons.

Pendant tout le Régime français, le Séminaire ne ménage aucun effort pour implanter la culture française et la religion catholique. Son territoire, immense, s'étend de l'Acadie aux Rocheuses, du Saguenay à la vallée du Mississippi jusqu'au Golfe du Mexique.

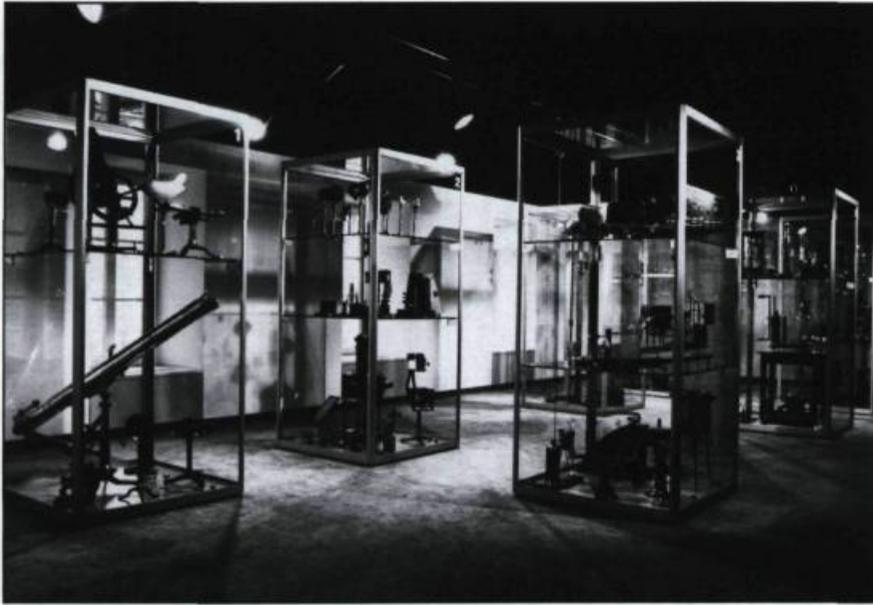
Jusqu'à la prise de Québec en 1759, le Séminaire partage sa mission d'éducation avec les Jésuites, arrivés à Québec en 1625. Après l'abolition de la Compagnie de Jésus, les prêtres du Séminaire assument seuls la relève. Aussi, dès 1765, les premières classes ouvrent leurs portes aux futurs prêtres et aux étudiants en quête d'une formation académique.

Au cours des années, le Séminaire accroît son importance dans le domaine de l'enseignement et de l'éducation. Les prêtres-enseignants, formés souvent à Paris ou à Rome deviennent de véritables savants et les nombreux contacts qu'ils entretiennent avec la communauté scien-



Le Musée du Séminaire de Québec, fondé en 1874, dans sa formule renouvelée en 1983. (Photo: Denis Bérubé).

* *Conservateur du Musée du Séminaire de Québec.*



*Salle des objets scientifiques.
(Photo: Pierre Soulard).*

tifique internationale les maintiennent à la fine pointe de la connaissance. C'est précisément au Séminaire qu'on réalise les premières expériences en photographie, en radiologie et en transmission de son, dans le Bas-Canada.

Misant sur les compétences acquises

par les prêtres-enseignants ainsi que sur l'infrastructure qu'il a su mettre en place, le Séminaire obtient une charte pour l'établissement de la première université française en Amérique, en 1852: l'Université Laval.

À partir de ce moment, le Séminaire aurait pu s'estimer satisfait et déclara-



*Entre la rose et l'épée. Salle des peintures européennes.
(Photo: Pierre Soulard).*

rer «mission accomplie». Il n'en fut rien. En effet, si la formation académique et religieuse sont assurées, l'art manque encore pour le façonnement «d'une tête bien faite».

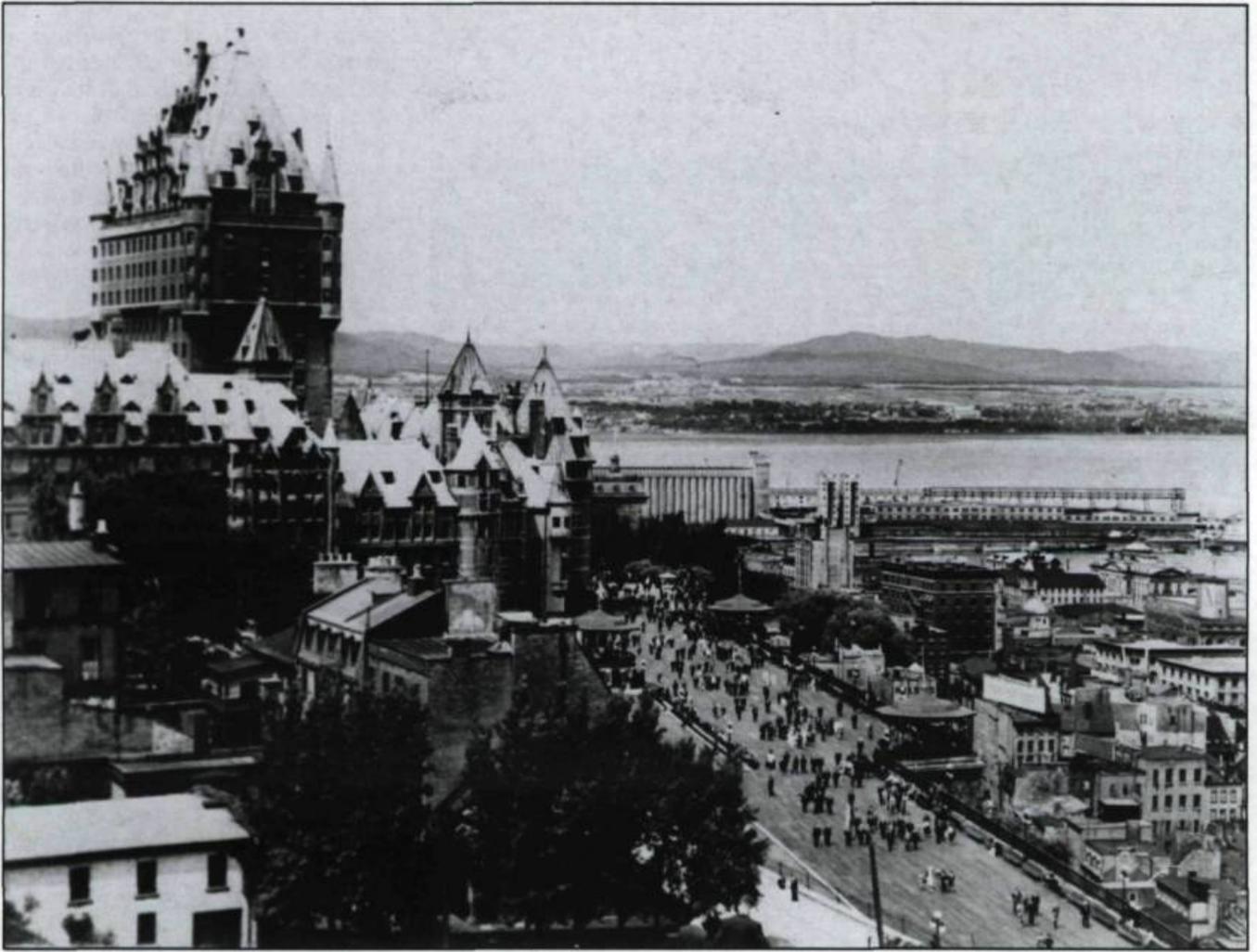
L'art est une des voies privilégiées pour l'acquisition de connaissances. Dès 1835, le Séminaire inscrit donc à son programme académique, l'enseignement du dessin. Le peintre Antoine Plamondon (1802-1895) occupe le poste de premier professeur de dessin. Outre son talent, il dispose d'une collection diversifiée d'oeuvres d'art, tant européennes que québécoises.

Au fil du temps, le Séminaire acquiert des oeuvres d'art pour des fins de décoration, d'enseignement et pour le service du culte. L'ensemble prend de l'importance et peu après l'acquisition de la collection du peintre Joseph Légaré (1795-1855), en 1874, le Séminaire ouvre le premier musée d'art à Québec. Le Musée du Séminaire de Québec fait peau neuve en 1983 en actualisant une tradition culturelle française vieille de trois siècles.

Ce riche héritage lui mérite l'honneur d'être proclamé Musée de l'Amérique française lors du Sommet de Québec. Par la richesse et la diversité de ses collections, le Musée du Séminaire de Québec s'avère un outil essentiel pour la compréhension de la réalité culturelle québécoise d'aujourd'hui.

À titre d'exemple, les collections de peintures européennes et québécoises du Musée éclairent l'étude de l'art et l'évolution du goût des Québécois. Les riches archives sont essentielles à la compréhension de l'histoire du Régime français. De même la collection d'objets scientifiques aide à connaître l'évolution scientifique au pays. Une riche bibliothèque constituée de livres anciens et rares complète les fonds de l'institution.

La proclamation du Musée du Séminaire comme Musée de l'Amérique française lui ouvre aujourd'hui des perspectives nouvelles et fortifie son rôle de rayonnement de la culture française en Amérique. ♦



Le Château Frontenac, la Terrasse Dufferin et la basse-ville. Canadian Pacific Airlines, vers 1940. (Archives de la ville de Québec).

MA VILLE DE QUÉBEC

par Roger Lemelin*

Quand l'UNESCO a déclaré la ville de Québec site du patrimoine mondial, mon cœur a bondi de fierté. Pourtant il me semble que je n'étais pas surpris puisque pour moi cette ville est si belle, si empreinte de magie qu'à force de m'en inspirer dans mes romans et au cinéma, elle a pris des dimensions mythiques. Déjà, dans mon adolescence, dès les premiers moments où j'ai senti monter en moi le feu de la littérature, j'ai accroché au sommet de la plus haute tour du Château Fronte-

nac, les drapeaux arborant les portraits de Shakespeare, Hugo, Balzac, Tolstoï et de tous les grands qui ont illuminé ma vie.

Je ne sais rien dire de précis sur ma ville de Québec. Je l'ai trop vénérée pour la bien comprendre, je l'ai trop idéalisée pour la déchiquter au scalpel du chercheur, de l'anthropologue ou de l'historien. Mon cœur connaît toutes ses rues, autant de rubans dévidés de ma mémoire émerveillée: j'entends des fanfares, les si-

rènes des bateaux sur le fleuve Saint-Laurent, je respire l'odeur des frites ou de l'encens, je caresse la clôture métallique de la Basilique, les pierres rugueuses et noircies de nos vieilles demeures ou encore les bras de bois patiné par les ans de nos nombreux escaliers accrochés aux flancs de la falaise où, l'été, au mois d'août, je cueillais des cerises à grappes entre

* *Écrivain, membre canadien de l'Académie Goncourt.*



Vue du quartier Saint-Sauveur en basse-ville de Québec, vers 1911. Carte postale. (Coll. Yves Beauregard).

deux premiers baisers à des adolescentes de jadis.

Les yeux mi-clos je revois les milliers de goélands enneigeant le ciel, volant, planant entre Lévis et Québec. J'entends les gémissements des glaces de janvier bousculées par la marée montante. J'ai l'eau à la bouche en évoquant les barils de mélasse venus de la Barbade, déposés sur les quais du vieux port, dont quelques-uns éclataient sous la fermentation et sur lesquels nous nous jetions, gamins armés de chaudières, car maman, à la maison, attendait le noir sirop frangé d'or pour fabriquer les meilleures tartes à la ferlouche au monde. Je me délecte à l'écoute du vocabulaire des habitants de Québec, port fluvial, truffé d'expressions maritimes, dont une souvent utilisée par maman: «*tu vas prendre le bord, tu vas chenailier!*» (pour foutre le camp par le chenal). Petit séminaire de Québec, vous êtes mon Alma Mater, même si je ne vous ai pas fréquenté, citadelle, fortifications, vous m'avez offert vos souterrains secrets pour remonter jusqu'au coeur de la France de Louis XIV, de celle de Racine, de Molière et de la Fontaine!

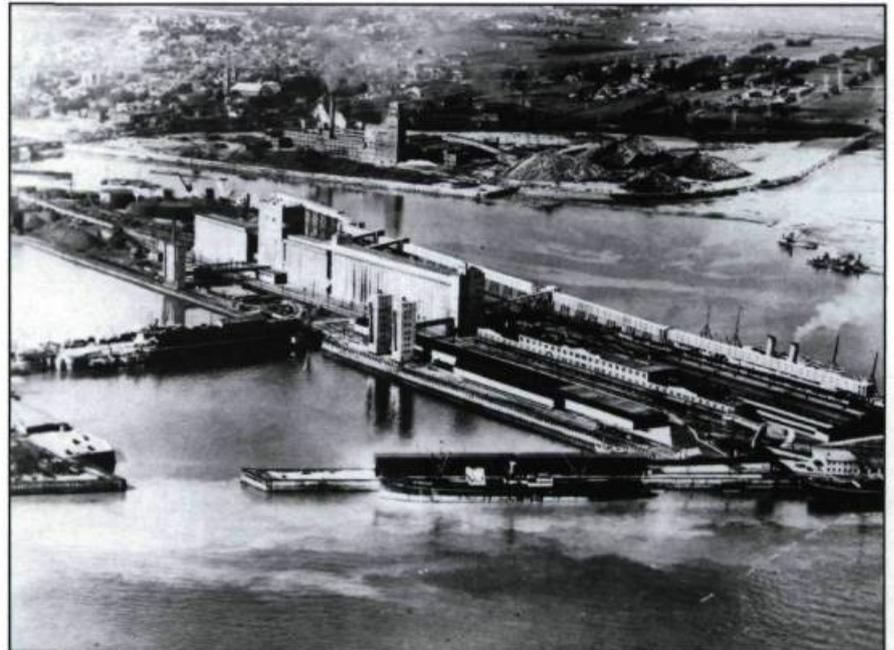
Ô musique! Au moment où les bourgeois s'apprêtent à éclater, où les rossignols font entendre leurs trilles printaniers, le somptueux cacardage des oies blanches, des outardes, des canards revenant du sud vers leurs sources nordiques, en escadrons, par

milliers, fait valser dans nos coeurs chavirés toutes les joies de la nature québécoise. Quel privilège de naître et de vivre à Québec.

Québec est une femme, je l'ai toujours désirée mais ne l'ai jamais possédée. J'en ai souvent fait le tour sans jamais pouvoir la cerner. Je me souviens de mes seize ans où, avec des copains, je montais la Côte de LA PENTE DOUCE, traversais le Parc des Braves, descendais la Côte Gilmour, marchant d'un pas d'enragé qui rendait furieux mes compagnons essoufflés. Vite nous longions la fa-

laise par le Cap-Blanc, jetions un coup d'oeil au traversier se dirigeant sur Lévis pour ensuite flâner le long des quais où, l'automne, s'alignaient les pêcheurs à l'éperlan. Et, pensif devant le vieux port, je m'immobilisais et contemplais les grandes orgues des silos à grains où mon père a oeuvré toute sa vie. Salut! Mon père!

Puis on grimpait la Côte de la Montagne pour aller arpenter la terrasse Dufferin et y taquiner les filles, trop occupées par les avances des matelots français à béret bleu et pompon rouge, dont le navire accroché au quai vibrat des rythmes de l'orchestre jouant à la Tommy Dorsey et jetant dans les bras des officiers nos belles filles de la haute-ville. Quant aux imprudentes midinettes qui avaient succombé aux charmes des simples matelots, elles offraient aux crèches chaque printemps une récolte de petits Bélier! Mais je ne pensais pas à cela, à seize ans, je marchais trop vite. Après la terrasse on remontait la rue Saint-Jean, sac de frites en main, et redescendions l'escalier de la rue de l'Alverne, vers notre paroisse au pied du Cap, ayant parcouru une dizaine de kilomètres, fourbus, mais pleins de l'allégresse de ce périple enchanteur au plus beau des Disney Land, Québec, et nous nous joignons aux groupes assis au milieu de la rue autour de l'accordéoniste du quartier.



Vue aérienne du port de Québec vers 1930. Compagnie aérienne Franco-canadienne. (Archives de la ville de Québec).



Plage de l'Anse-au-Foulon, Québec, s.d. Carte postale.
(Coll. Yves Beaugard).

C'est étrange! Par deux fois j'ai exécuté un grand saut pour mâter les deux falaises: celle qui donne sur l'Anse-au-Foulon et l'autre qui domine le quartier Saint-Sauveur. Chaque fois j'ai failli y laisser ma vie, comme si j'avais défié un monstre invisible. En 1934, faisant tourner mon maillot de bain au bout du poing, je m'étais arrêté dans la Côte Gilmour, près du sommet, d'où je contemplais la plage de l'Anse-au-Foulon, grouillante de baigneurs venus de tous les quartiers de Québec. Soudain un grand cri de femme épouvantée me fait sursauter, assez pour apercevoir du coin de l'oeil une énorme masse noire qui fonçait dans mon dos. Je fus catapulté dans le vide par le petit pare-choc arrière droit d'une vieille Pierce Arrow dont l'embrayage s'était bloqué au neutre au sommet de la côte. Mais les freins avaient aussi flanché, d'où sa descente à reculons vers moi. J'atterris cinquante pieds plus bas dans le tuf de la falaise où la Pierce Arrow m'a suivi, me frôlant de très près. Miraculeusement indemne je me rendis à la plage où mes amis m'accueillirent comme le Pégase de Québec. J'y fus pris en main par un personnage légendaire qui y avait monté sa tente: on l'appelait Six-Fois-Turcotte parce qu'il courait sans cesse et qu'il prétendait avoir fait six fois le tour de la ville, sans arrêt, au trot. Six-Fois-Turcotte me fit coucher dans le sable, baissa mon pantalon et se mit à me frotter le coccyx avec de l'alcool à friction, pendant qu'un chapelet de

belles filles égrenait le rosaire de leurs rires perlés par l'orifice de la tente entrouverte. Séquelle: pendant des années, marchant sur les trottoirs et entendant venir des autos, je me précipitais le long des murs les mains croisées sur le coccyx.

Sur l'autre versant, à Saint-Sauveur, en 1936, j'ai fait un saut en skis à partir de la rue de l'Alverne utilisée comme tremplin. Dans les airs, poussé par un coup de nordet, j'ai longé l'escalier et je me suis assommé sur une maison de la rue Arago. Cela m'a coûté sept ans de chaise roulante. Et la lumière m'aveugla comme Saint-Paul sur le Chemin de Damas! Je comprenais enfin! Ce n'étaient pas des plongeurs vers le bas



Escalier menant de la rue de l'Alverne à la rue Arago, 1967.
(Archives de la ville de Québec).



*Parade chinoise accompagnée de chars allégoriques dans la rue Saint-Louis, 1945.
(Archives de la ville de Québec).*

que je devais exécuter, mais des bonds vers les étoiles. Je ne voyais qu'un seul moyen d'y arriver tout en restant bien en vie: la littérature.

À partir de ce moment, j'ai renoncé à conquérir le plateau du haut Québec. Je ne le trouvais plus assez élevé. Mes amis s'y promènent en propriétaires parfois blasés quand moi je le parcours avec de grands yeux d'enfant comme un paradis chaque fois retrouvé. La ville de Québec, je préfère y penser de loin, afin de toujours désirer la revoir. Je demeure à Cap-Rouge, en banlieue, sur un promontoire très beau. Mais presque tous les soirs de l'été je m'en évade pour aller parcourir cette ville enchantée. Je ne cours aucun risque d'en dégringoler une troisième fois: juché dans la nacelle de mon imagination, je découvre chaque fois une ville nouvelle que je suis seul à voir. Il me suffit d'en rêver et de l'embellir au gré de ma fantaisie. Québec, c'est le plus beau joyau de mon patrimoine intérieur. ♦

TOUT L'ART DU QUÉBEC d'hier à demain

Au cœur du Parc des Champs-de-Bataille, le Musée du Québec, avec son édifice de style néo-classique, témoigne de la richesse culturelle du Québec. Par différentes expositions, le Musée assure le rayonnement du trésor artistique québécois et une présence de l'art international.

MUSÉE DU QUÉBEC

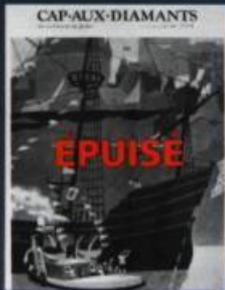
CAP-AUX-DIAMANTS

Revue d'histoire du Québec

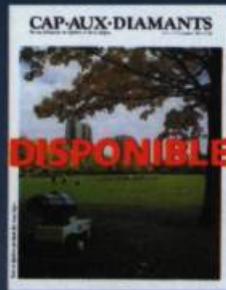
*le passé pour comprendre
le présent*



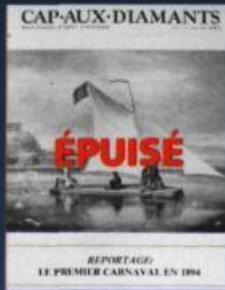
Vol. 1 no 1



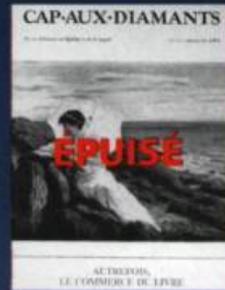
Vol. 1 no 2



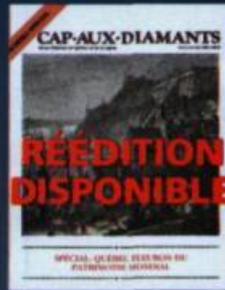
Vol. 1 no 3



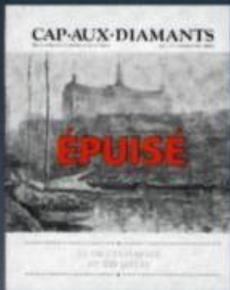
Vol. 1 no 4



Vol. 2 no 1



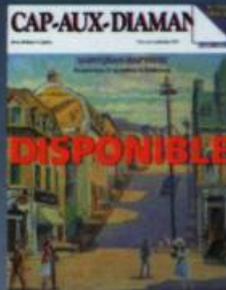
Vol. 2 no 2



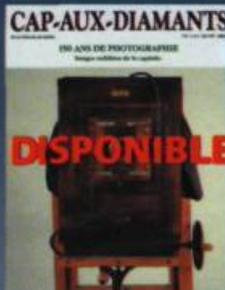
Vol. 2 no 3



Vol. 2 no 4



Vol. 3 no 1



Vol. 3 no 2



Vol. 3 no 3



Vol. 3 no 4

ABONNEZ-VOUS DÈS MAINTENANT

1 an (4 nos) 12 \$ SEULEMENT

LE PASSÉ À L'ORDRE DU JOUR

À chaque trimestre découvrez les plus belles pages de l'histoire du Québec dans une langue accessible à tous.

Des centaines d'illustrations d'époque inédites.

Un véritable outil de référence

Un numéro thématique double par année.

Je désire recevoir les numéros antérieurs suivants:

_____ / _____ / _____ / _____ / _____

Je souscris un abonnement d'un an

- 1 an: 12 \$
- 2 ans: 24 \$
- 3 ans: 32 \$
- 1 an: 18 \$ (institution)
- 1 an: 25 \$ (de soutien)
- 1 an: 25 \$ (étranger)

Nom: _____ Prénom: _____

Adresse: _____ App: _____

Ville: _____ Province: _____

Code postal: _____ Tél.: _____

À retourner à:

Cap-aux-Diamants

C.P. 609, Haute-Ville, Québec, QC G1R 4S2

La première **ENCYCLOPÉDIE DU CANADA**

réalisée par 2 500 spécialistes de notre pays

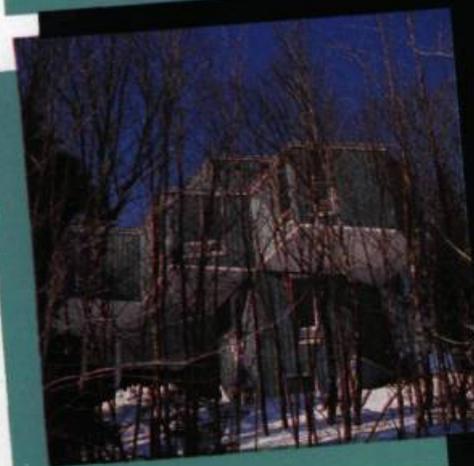
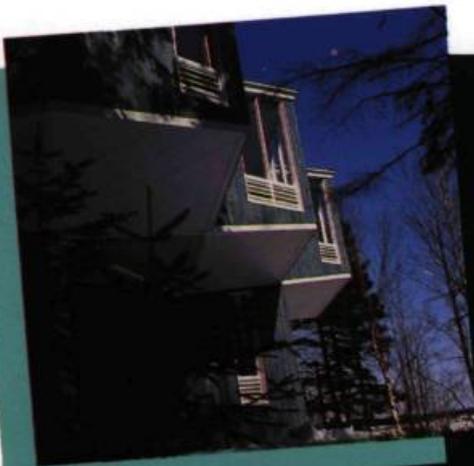
dans laquelle on trouve des articles passionnants sur *notre histoire*, tous les grands faits politiques, sociaux, depuis l'origine du Canada jusqu'à nos jours... *notre géographie*, la géologie, l'agriculture, les climats... *notre économie*, les industries, les richesses minérales, le système monétaire... *notre vie culturelle*, les mondes des lettres, de la musique, de la peinture, du cinéma... *notre nature*, la flore merveilleuse, la faune unique... *nos sciences*, la physique, l'électronique, la génétique, la médecine, *nos personnages célèbres* passés et présents, les hommes d'État, les savants, les gens du spectacle ou du sport qui ont marqué leur époque ou leur spécialité.



L'ouvrage qui manquait aux étudiants, aux enseignants, aux parents, à tous!

Stanké

présentée en 3 tomes dans un boîtier... à découvrir chez votre libraire



ARCHIMÈDE
2000 inc.

**UNE SOLIDE
DIFFÉRENCE**

*Excellence
énergétique
Triomphe
technologique*



financé par

MAAX

Louis XIV en 1663, autorise Mgr François de Laval, premier évêque de la Nouvelle-France à fonder le Séminaire de Québec afin de former un clergé autochtone. En 1668, le Séminaire de Québec crée le Petit Séminaire dont la vocation unique était de préparer les jeunes garçons pressentis au sacerdoce, à accéder au cours classique dispensé par les Jésuites. En 1765, après la Conquête et l'abolition de l'Ordre de Jésus, le Petit Séminaire hérite de la vocation d'enseignement du Collège des Jésuites. Près d'un siècle plus tard, en 1852, le Séminaire de Québec complète son oeuvre d'éducation et fonde l'Université Laval, la première université de langue française en Amérique.

Au cours de ces décennies, le Séminaire fonde plusieurs musées: zoologie, botanique, minéralogie... et une galerie d'art pour répondre aux besoins de ses deux maisons d'enseignement. Aujourd'hui le Musée du Séminaire de Québec et l'Université Laval sont le gardien de ces grandes collections qui constituent l'un des plus importants héritages culturels du bastion de la civilisation française en Amérique.

Ce n'est donc pas un hasard, si à l'occasion du Sommet de Québec, le Musée du Séminaire de Québec est déclaré «**Musée de l'Amérique française**». Le Musée est honoré de ce titre pendant toute la durée des manifestations entourant ce prestigieux événement international.

L'EXPOSITION THÉMATIQUE

LE MONDE DE LA FRANCOPHONIE

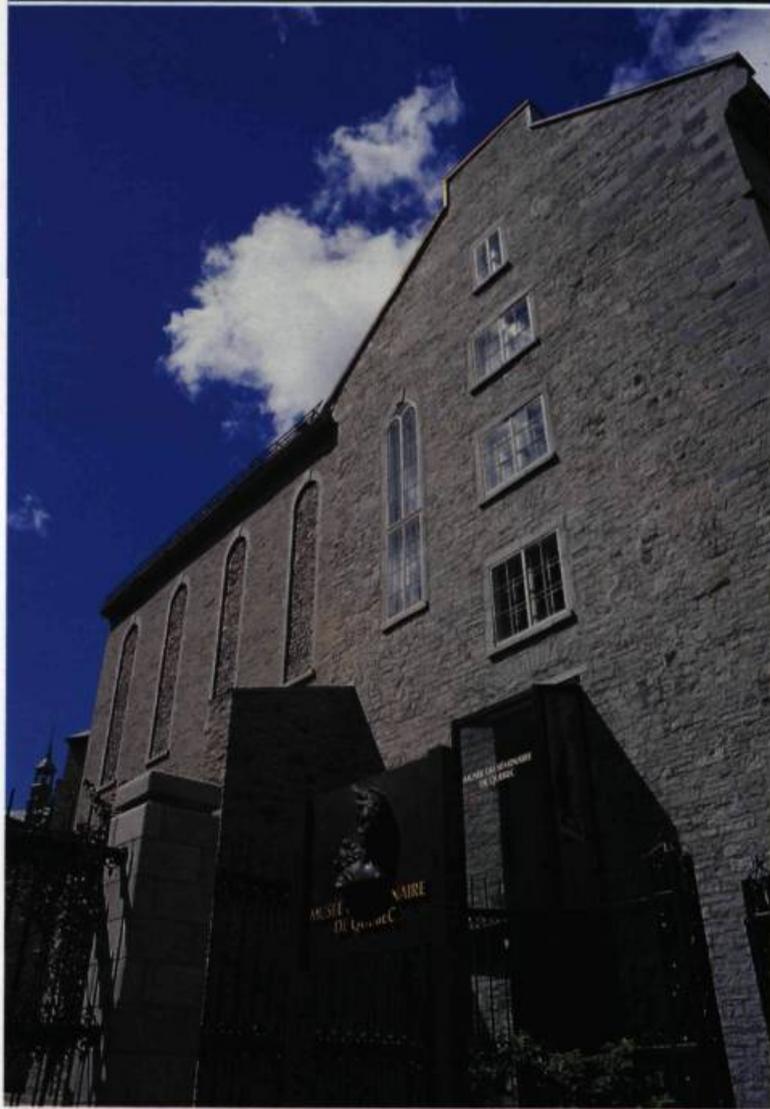
Une exposition préparée spécialement à l'occasion du Sommet de Québec avec le concours du Ministère des Relations internationales. Celle-ci veut démontrer l'importance et l'étendue du fait francophone à travers le monde. Cette exposition se tient du 19 août au 1^{er} décembre 1987.



**SOMMET DE
QUÉBEC**

Un héritage à découvrir au

MUSÉE DU SÉMINAIRE
D E • Q U É B E C



M U S É E • D E
**L'AMÉRIQUE
FRANÇAISE**

Musée du Séminaire de Québec
9, rue de l'Université (près des Remparts)
Québec, QC
Pour plus de renseignements: (418) 692-2843

Les Antiquités Mucha Inc.



GÉRARD BOURGUET

ANTIQUAIRE-CONSEIL

97, RUE SAINT-PAUL
QUÉBEC, QC G1K 3V8
(418) 694-0896

GILLES LACROIX

ANTIQUAIRE-CONSEIL

1135, AVE. LAURIER
OUTREMONT, QC, H2V 2L3
(514) 273-6516



Joseph-Richard Veilleux, sérigraphie.
Édition limitée à 100 exemplaires.

La Galerie Linda Verge vous donne rendez-vous du côté de l'Art

Huiles – oeuvres sur papier
sculptures – bijoux sculpturaux

ARTISTES DE LA GALERIE

Beauchemin Anne
Cantin Roger
Chabot Suzanne
Cyr Cécile
Du Berger Philippe
Duchesne Jocelyne
Duchesne Raymonde
Fortier-Auclair Odette
Gaudet Jean
Gervais Luc

Gilbert Chantal (joaillière)
Leclerc Michel
Lemieux Guy
Michel André
Rivest Michel
Rouillard Pauline
Soucy Hugues (sculpteur)
Ste-Marie Jacques
Veilleux Joseph-Richard
Vogel Jean-Philippe

LA GALERIE LINDA VERGE

190, Grande-Allée Ouest, Québec G1R 2G9
(face au Musée du Québec)

(418) 525-8393



Créée en 1968 par l'Assemblée nationale, l'Université du Québec constitue aujourd'hui un réseau implanté dans sept villes et rayonne, en outre, dans quelque 35 sous-centres.

Le réseau compte 11 établissements: **six universités constituantes** — l'Université du Québec à Montréal (UQAM), l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR), l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC), l'Université du Québec à Rimouski (UQAR), l'Université du Québec à Hull (UQAH), l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT); **deux écoles supérieures** — l'École nationale d'administration publique (ENAP), l'École de technologie supérieure (ETS); **deux instituts de recherche** — l'Institut national de la recherche scientifique (INRS), l'Institut Armand-Frappier (IAF); **un établissement de formation à distance** — la Télé-université (TELUQ).

L'Université du Québec regroupe aujourd'hui une communauté universitaire de plus de 74 000 étudiants, 1 800 professeurs réguliers et 3 000 employés non-enseignants.

L'Université du Québec offre 366 programmes d'études de 1^{er} cycle, 87 programmes d'études de 2^e et 3^e cycles.

Elle rassemble aussi une communauté scientifique travaillant sur plus d'un millier de projets de recherche recensés et disposant annuellement de 28 millions de dollars en subventions, contrats et commandites.



Université du Québec

AU BERCEAU DE LA CIVILISATION FRANÇAISE EN AMÉRIQUE

Place-Royale



Québec

FLEURON DU PATRIMOINE MONDIAL